

L'ARCHE *Editeur*

Lars NORÉN

Le Temps est notre demeure

Traduit par
Anne BARLIND

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Lars Norén

Le temps est notre demeure

Tous droits réservés
L'ARCHE Editeur
86, rue Bonaparte
75006 Paris
TEL. : 01 46 33 46 45
FAX : 01 46 33 56 40
e-mail : contact@arche-editeur

ACTE 1

Les fleurs du vieux cerisier se détachent et se déposent doucement sur le sol. Julia est à genoux sous l'arbre; elle rit.

LE TEMPS EST NOTRE DEMEURE

de
LARS NOREN

Pièce de théâtre en 3 actes.
Version suédoise finale le 14 / 12 / 92

Adaptation Anne BARLIND

Liste des personnages :

ANNA (journaliste.)
HARALD (son mari.)

JAKOB (frère d'ANNA.)
MULLER (la fille de JAKOB.)

PUCE¹
NILS
JULIA (leur fille.)

ERIK
GRETA
TOMAS (le frère d'ERIK.)

L'HOMME AU FEZ

Entrée de Puce, en jupe et chemisier. Elle respire la santé et la joie bien qu'ayant l'air un peu fatigué. Anna porte des paquets, elle s'assoit dans une chaise en osier usagée, sur le devant de la véranda inondée par le soleil du matin. Le soir, ils utilisent la partie arrière de cette même véranda. Julia est quelque part dans la maison. Harald est aux toilettes.

PUCE. — Oui, encore un temps bizarre cette année. Du brouillard et de la pluie tous les jours, une vraie déprime. Il n'y a plus de différence entre l'été et l'hiver ! Les lilas se sont fanés avant les grandes vacances, mais il ne faut pas se plaindre, on se porte quand même assez bien.

ANNA, *elle fait allusion à la chaise qui grince.* — Il faut absolument que j'achète de nouveaux meubles, rien ne va plus, tout se déchire. Je me demande si ça ferait bien avec des chaises longues.

PUCE. — C'est le destin de l'homme de se plaindre. Et Nils qui est tombé dans l'étable ! Il est resté le bras plâtré un mois entier. Oui, ça ferait bien avec des chaises longues. Pimpant ! Aujourd'hui, il fait vraiment chaud, c'est agréable. Avec votre arrivée au "Chemin d'Orion" l'été s'installe pour de bon. Hier soir, je suis descendue au cimetière pour nettoyer la tombe. Elle est tellement bien placée, sous les peupliers, avec vue sur la mer.

ANNA, *elle rit un peu.* — Oui, c'est dommage qu'il ne puisse pas voir comme c'est beau !
Anna est habillée d'un débardeur noir. Elle a de longs cheveux noirs, des lunettes de soleil et une chaîne en or. Elle n'est pas maquillée, mais elle porte un rouge à lèvres très foncé.

PUCE. — Oui, c'est dommage, mais nous on en profite. J'ai apporté un peu de pain et du fromage. Je me suis dit que vous n'aviez pas eu le temps de faire les courses .

ANNA, *joyeuse, la voix métallique. Elle a l'air fatiguée, ravagée mais ses mouvements sont vifs et énergiques.* — Ah ! Mon Dieu, tu es vraiment un ange Puce, tu es tout à fait merveilleuse.

PUCE. — Oui, n'est-ce pas ! C'est le nôtre, sans vers cette fois !

ANNA, *elle en prend un morceau.* — Enfin, je suis de retour. Chez moi, à Knäred. Ton fromage est meilleur que le Provolone.
Elle sourit beaucoup. Elle se considère comme une femme agressive, mais gaie. Elle goûte le fromage et ferme les yeux, elle forme un zéro avec le pouce et l'index.

PUCE. — J'espère qu'il n'est pas trop tendre, trop mou !

ANNA. — Non, non, il est parfait, je te dis. Il est vachement bon, du coup je me sens presque

¹ Dans le texte suédois le nom est PRICK; qui veut dire petit point.

heureuse.

PUCE. — Oui, le syndicat des producteurs laitiers n'a pas encore réussi à nous l'interdire. Tu as l'air fatiguée.

ANNA. — Je me sens complètement, pardonne-moi l'expression, stigmatisée, une expression qui me sied. Je ne suis que cendres. Mais assieds-toi. Nous avons tellement de choses à nous dire après toute cette putain d'année.

PUCE. — Oh non, faire le tour de toute une année, je n'ai pas le temps...

ANNA. — Je suis chef maintenant, et j'en suis à ma troisième cure d'antibiotiques. Aujourd'hui, ça se voit que j'ai trente neuf ans. Assieds-toi, ne reste pas là debout comme si tu venais de la campagne. Raconte-moi tout. "Voilà ce qui s'est passé".

PUCE. — Raconter, raconter, ici presque rien n'a changé.

ANNA. — Comment va Nils ? Il s'est cassé le bras à Pâques. Vous êtes toujours si bêtement heureux ensemble n'est-ce pas ?

PUCE. — Oui, est-ce qu'on ne devrait pas l'être ?

ANNA. — Si bien sûr. (*Puce répète "Si bien sûr"*) Et Erik ? Il va mieux maintenant que son père est mort ? !

PUCE. — Oui... Enfin... Son père a eu une mort naturelle, pas comme ses sœurs qui se sont pendues toutes les trois. Lui, c'est le cœur qui a lâché. A l'école, les enfants étaient vraiment méchants. Ils lui ont rendu la monnaie de sa pièce.

ANNA, *elle sort un miroir de son sac à main et se regarde dedans.* — Comme je suis devenue moche ! Mon Dieu, comme j'ai l'air vieille. J'ai la gueule d'un diagnostic. On dirait la vérité réincarnée. La tronche d'un chef.

PUCE. — On lui a fait un grand enterrement, comme pour votre père. Erik et Tomas étaient là. J'ai décoré le cercueil de fleurs sauvages. Erik a joué et... tu sais que Wilhem est mort les clefs de l'école à la main, c'est la dernière chose qu'il ait touchée.

ANNA. — J'ai rencontré Erik brièvement à mon enterrement. Pardon, à l'enterrement de Papa. C'était encore lui qui jouait de l'orgue. Je m'étais dit que quelques psaumes bien entraînants feraient l'affaire, mais c'était affreux. Chaque note nous faisait penser à l'armée.

PUCE. — Oui c'est toujours pareil quand Erik joue, on ne sait jamais si on a affaire à un mariage ou à un enterrement. Quand est-ce que Jakob arrive ?

ANNA. — L'ambiance était terrible, il y avait cent cinquante personnes dans l'église et tout le monde était là, le cœur rempli de haine.

PUCE. — A part ça rien n'a changé. Des enfants sont nés, des gens sont morts et Isgård, le manoir, a encore été racheté, pour dix huit millions de couronnes, cette fois-ci.

ANNA. — Moi qui ai toujours pensé qu'un jour je serai la châtelaine de Isgård ! C'était mon rêve le plus secret quand j'étais petite; devenir la châtelaine de Isgård.

PUCE. — Oui ! Je sais. Non, je n'ai pas le temps de rester à bavarder, il faut que je rentre nourrir ma belle-mère. Elle ne veut même pas sortir de son lit. Elle reste couchée et pleure toute la journée, personne ne sait pourquoi, elle non plus d'ailleurs. Julia ! Il faut aussi que j'aille à l'église faire le ménage. Les oiseaux n'arrêtent pas de crotter sur l'autel. Quand est-ce qu'il arrive Jakob ?

ANNA. — Je n'ai pas vu Jakob depuis l'enterrement.

PUCE. — Qu'est-ce que tu dis ?

ANNA. — Ça va faire un an.

PUCE. — Qu'est-ce que tu dis ? (*pause*) Oui, il a téléphoné il y a quelques semaines, il voulait le numéro des propriétaires de la petite maison de la baie².

On entend Harald qui fait pipi aux toilettes.

ANNA, *à haute voix.* — On entend ce que tu fais. J'entends ce que tu fais.

HARALD, *de l'intérieur des toilettes.* — Bien !

ANNA, *durement.* — Non ce n'est pas bien. Je ne veux pas entendre ce que tu fais.

PUCE. — La presse a fait l'éloge de son dernier livre. Mais la petite maison est très chère en location.

ANNA. — Je n'ai pas encore osé le lire, ça me rend malheureuse. Ce n'est pas de ma faute si papa m'a légué la maison. C'était autant ma maison d'enfance que celle de Jakob et en plus c'est moi qui ai payé toutes les réparations et l'entretien. Tu sais bien que j'ai envoyé mille couronnes par mois à papa pour qu'il puisse garder son train de vie. Je ne sais pas ce que j'ai fait de mal.

PUCE. — Je pense que Jakob a toujours rêvé de rentrer chez lui, un jour.

ANNA. — Moi aussi j'ai le même rêve ! J'aimerais bien revenir vivre ici. Je pourrai la partager avec lui, la maison. Je lui ai écrit, je lui ai téléphoné, je me suis presque humiliée, et puis je me suis dit qu'il fallait mieux attendre l'été pour en parler. L'enterrement était affreux, on est revenu ici, Jakob était fou furieux, il m'a accusée de m'être mêlée de son divorce, d'avoir essayé de lui prendre Muller et de profaner le nom des Aurelius en faisant de la pornographie sociale à la télévision. Ce n'est pas de ma faute si lui et papa ne se sont jamais entendus. J'ai toujours été d'accord avec Jakob, tu le sais mais je comprenais papa aussi. Il a toujours été juste avec moi. Je suis sortie m'asseoir dans la voiture et je me suis dit: "Bon, je dors là". Mais il faisait très froid, c'était au mois d'octobre, alors je suis revenue, j'ai frappé à la porte, mais il n'a pas voulu m'ouvrir et

² Dans le texte suédois, la baie porte le nom de Linnevikén

finalement quand il a ouvert, il était si tendu : les muscles du cou comme des nœuds, et les yeux remplis de haine et de dégoût. Jamais je n'oublierai cette expression sur son visage, il aurait pu me tuer, cette nuit là.

PUCE. — Il est comme un enfant.

ANNA. — Et moi alors ?

PUCE. — On est tous des enfants. Ce sont des choses qui arrivent parfois entre frères et sœurs, non ?

Julia sort de la maison.

PUCE. — Ah te voilà enfin, il faut qu'on rentre voir grand-mère. Tiens voilà Harald ! Bonjour Harald ! Tu n'es pas très matinal.

HARALD. — Salut Puce, ça fait un bout de temps ! Comment ça va ?

Il l'embrasse sur les deux joues. Il a Times International sous le bras.

PUCE. — Bien. (*légèrement gênée par les bises.*) Et toi ça va ?

HARALD. — Je ne me suis pas encore demandé si ça allait.

ANNA. — Ne te le demande pas.

Julia entre en scène. Elle a vingt deux-vingt trois ans. Elle est attardée, elle a du mal à articuler, ça prend du temps, elle bégaye, elle tire sur les mots. Au début, on ne sait pas si elle est normale ou pas, elle suit Harald, elle le renifle, il essaye de l'éviter.

PUCE. — Qu'est-ce que tu fabriques avec ce sac à main ?

ANNA. — Qu'est-ce que tu as fait avec l'after-shave ?

JULIA. — Ça sent l'homme nu.

PUCE. — Bon, ça va ma petite. J'espère que tu n'as pas fait trop de dégâts !

JULIA. — Je ne fais jamais de dégâts ni à la maison, ni ailleurs. Je regarde seulement. Tout est beaucoup plus intéressant et original que chez nous.

ANNA. — Ça te va bien les cheveux comme ça, Julia. Ça te va vraiment très bien. Moi aussi, je devrais faire quelque chose de mes vieux cheveux, mais je n'ai jamais le temps.

PUCE. — Oui, c'est vrai qu'elle est mignonne comme ça.

JULIA, elle porte des bretelles pour que sa jupe ne tombe pas. — Vachement mignonne ! Elle se met derrière Harald, elle fait des grimaces, elle fait un pas en avant, un pas en arrière plusieurs fois, elle agite ses doigts derrière son dos comme si elle voulait l'attaquer.

PUCE. — Jakob viendra bientôt, Julia. Elle est folle de Jakob.

JULIA. — C'est pas vrai du tout, c'est toi qui es folle de Jakob.

ANNA. — Toutes les femmes le sont.

PUCE. — Surtout quand il était jeune...

HARALD. — T'as pris ton petit déjeuner ? (*Julia embrasse l'air derrière Harald, elle lui prend ses lunettes en même temps qu'il se retourne*) Ah ! Merde, mais qu'est-ce que tu fais ? Allez rends-les moi.

Julia met les lunettes d'Harald.

PUCE. — Julia, assez, assez, donne les lunettes. Rends-les.

ANNA. — Ce n'est pas grave, laisse les lui un moment.

HARALD. — C'est seulement qu'elles ont été conçues pour moi. Fais un peu attention ! Ne les raye pas. (*à Puce.*) Tout va bien ?

PUCE. — Oui, je crois... Julia !

HARALD. — Ça ne fait rien. Laisse-la les casser. Comment va Nils ? Comment va la ferme ?

PUCE. — Nils ça va. Il est à la réunion du Syndicat des producteurs laitiers.

JULIA, elle imite un programme télévisé. — And now we've reached the top ten on the american top twenty countdown. So I guess by now you're getting a cool of who's hot and who's not. On number five today are three quite funky ladies and they do want to talk to you about sex.

PUCE. — Ils essaient de nous rouler pour qu'on se débarrasse des vaches. Ils suppriment tous leur bétail pour toucher la prime d'abattage. Ça ne leur viendrait pas à l'idée de faire un effort et de gagner un peu moins pour la bonne cause. (*Julia chante " Let's talk about sex "*) Ça fait vingt cinq ans que Nils est producteur de lait, il ne pourrait pas vivre une seule journée sans ses bêtes.

HARALD. — Oui, c'est difficile, mais les gens n'ont pas assez d'argent pour s'acheter de la viande et du lait de nos jours. Vous ne ne pourriez pas cultiver de l'éthanol à la place ?

PUCE. — Tu ne sais pas de quoi tu parles.

ANNA. — Non effectivement il ne sait pas de quoi il parle.

HARALD. — Oui, oui, non bien sûr... mais sinon... sinon tout va bien, rien n'a changé.

JULIA, elle chante. — Let's talk about éthanol, let's talk about.. les primes d'abattage.

PUCE, *elle fait semblant d'être révoltée.* — On ne peut vraiment pas dire, que rien n'a changé. Des immigrés sont arrivés dans le village, des Iraniens et des Kurdes. Ils ont débarqué au printemps, comme un lot de pommes de terre. Le Ministère de

l'immigration ne nous a même pas prévenus.

JULIA. — No one compares, no one compares to u.
Elle imite Sinead O' Connor.

PUCE. — Ça suffit Julia, ne chante pas si fort.

JULIA. — No one compares to u.

PUCE. — On a MTV, elle passe sa journée à rêvasser devant la télé.

HARALD, *il fait une double allusion à Puce et à sa famille, et aux immigrés.* — Ah les abrutis ! Pas d'émeutes raciales ?

ANNA. — T'es vraiment con.

PUCE. — Non, ce n'est pas notre genre à la campagne. Ici, on ne sort que pour les enterrements.

Julia continue à chanter. Elle chante mieux qu'elle ne parle.

PUCE. — Non, les pauvres, on les plaint. Ils n'ont pas le droit de travailler qu'il y ait du boulot ou non. Ils se promènent, le soir, dans la rue principale. J'en ai quelques uns en classe, mais mon Dieu ! Ils ont été en enfer et ils en sont revenus. On essaie de leur donner un peu de réconfort.

JULIA. — Je peux faire du rap.

PUCE. — Pas de rap maintenant Julia.

HARALD. — Pourquoi Nils ne transforme t-il pas le silo (à grains.) en minaret ?

JULIA. — Ouais ! *(elle chante)* " Any place on earth will do just as long as I'am with you".

ANNA. — Elle parle bien l'anglais.

HARALD. — Tous les paysans regardent MTV de nos jours.

JULIA. — C'est le premier disque qu'Elvis a enregistré.

PUCE. — Oui, ici c'est vraiment le Far-West. Hier une des filles de CMI m'a téléphoné pour me dire que son papa allait bientôt rentrer bourré et qu'il lui enlèverait sa culotte.

JULIA. — That's fucking terrible.

ANNA. — Mais mon Dieu qu'est-ce que tu as fait ?

PUCE. — Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai pris ma voiture, je suis allée parler au père. Tu le connais, c'est Ivar, sa femme est encore à la maternité.

HARALD. — Ah bon, Ivar !

PUCE. — Donc, voilà, on ne manque pas d'évènements. *Elle rit.*

JULIA. — Elvis n'a pas de bite là-haut dans le ciel.

PUCE. — Mais Julia enfin... Vous avez entendu ?

(elle rit) Bon, je pense qu'il est l'heure de rentrer voir grand-mère.

JULIA. — Il ne pourra pas niquer les petites adolescentes au ciel.

ANNA, *elle rit.*

PUCE. — Julia, surveille ton langage. Les gens vont penser que tu es folle.

JULIA. — Il ne peut pas avoir de bite s'il n'a pas de corps.

ANNA. — Elle a raison. Je t'ai apporté quelques cadeaux, Julia.

PUCE. — Ah ! J'ai honte de ton langage. Je me demande vraiment ce qu'ils font dans ce foyer !

JULIA. — Ils niquent tout le temps.

PUCE. — Julia !

ANNA, *elle prend son grand sac et sort quelques cadeaux.* — J'ai l'épaule complètement déglinguée, je porte trop de trucs. C'est la Tour Eiffel, tu peux l'allumer, et des cartes postales de Paris.

PUCE. — Oh ! Comme c'est joli ! Dis merci à Anna.

ANNA. — Non, elle n'a pas besoin de me remercier.

PUCE. — Si, dis merci.

JULIA. — Je ne veux pas de tes cadeaux.

ANNA. — Ma chérie, excuse-moi, je n'avais pas réalisé que tu étais devenue si grande. Excuse-moi Julia. En fait, ces cadeaux étaient pour Harald.

PUCE. — Mais regarde comme c'est joli Julia. C'est une gondole, tu pourras l'allumer le soir dans ta chambre.

HARALD. — Vous viendrez bien tous prendre un verre ce soir. Martini-Vodka ?
Il esquisse son sourire habituel, un peu figé. On dirait qu'il a froid comme s'il était glacé de l'intérieur.

PUCE. — Oui, Nils viendra certainement après la traite. Moi, je travaille à la bibliothèque ce soir. Tu sais Anna, je me suis demandée si on pourrait persuader Jakob de lire un extrait de son dernier livre, à la bibliothèque. Erik jouerait un air nordique. Allez Julia ! Enlève ces lunettes. *(elle pose les lunettes sur la table. Elle caresse la joue d'Anna. Anna lui prend la main, l'embrasse, s'appuie un peu sur le bras de Puce. Puce rit.)*

Il faudra que tu te dépêches si tu veux faire du sirop de sureau cette année. Il a presque fini de fleurir. C'est étrange, non ? Bon, au revoir ! *(elle emmène Julia qui résiste)* Allez, tu la reverras Anna!

HARALD, *allume une cigarette et regarde le porridge écologique d'Anna.* — C'est quoi ça ?

ANNA. — Tu vois bien. *Elle l'évite du regard.*

HARALD. — Je ne comprends pas pourquoi tu as cette ride anxieuse entre les sourcils. *(pause)* Je

prendrais bien un café (*il met ses lunettes*) Ah ! On a de la chance.

ANNA. — Ah bon !

HARALD. — Oui, par rapport au temps (*pause, il la scrute du regard, s'assoit et chantonne "Les feuilles d'automne"*) T'as bien dormi ? (*pause*) T'as bien dormi ? (*pause*) T'as bien dormi ?

ANNA. — *Elle porte ses lunettes de soleil.* Ouais, comme ça. Je n'ai même pas le courage de répondre .

HARALD. — Dommage.

ANNA. — Ça fait dix ans que je ne dors pas bien. Tu le sais, mais tu continues à me demander ça tous les matins.

HARALD. — Oui, je sais, mais....

ANNA. — Mais quoi ?

HARALD. — J'ai pensé que cette nuit... *Il rit.*

ANNA. — Pourquoi aurais-je bien dormi cette nuit ? Justement, j'ai plus que mal dormi cette nuit. (*pause*) Pourquoi tu ris ?

HARALD, *distinctement.* — Tu me dis souvent que tu dors un peu mieux en été quand tu es là.

ANNA. — Je dors un peu plus, c'est à dire que je me réveille un peu moins. Un peu n'a aucune importance au point où j'en suis et puis ce n'est pas facile d'essayer de dormir quand on se sent sale et abusée.

HARALD. — Ah bon ! (*il essuie ses lunettes de soleil, il les examine, il les met, il les enlève*) Est-ce qu'on ne pourrait pas essayer d'être un peu heureux et de se décontracter, bordel de merde ? *Il fige son sourire.*

Ils sont debout face à face. Anna tremble fortement mais l'affronte du regard.

ANNA. — Je fais le maximum (*elle se dirige vers la chaise de plage et la déplie*) C'est étonnant que tu ne te blesses pas sur ton sourire. Moi, il me fait mal.

HARALD. — Pardon ?

ANNA. — Tu peux aller me chercher l'huile solaire, je l'ai oubliée là-bas ?

HARALD. — Ouais ! *Il chante Bella Ciao et lui jette l'huile solaire. Pause.*

ANNA. — Tu essaies de me tuer ?

HARALD. — Oui. Bon qu'est-ce que tu vas faire aujourd'hui ?

Elle se couche agressivement sur un matelas.

ANNA. — Je ne vais rien faire de spécial, je n'ai pas besoin de faire quelque chose, c'est pour ça que je suis là. J'ai un tas de choses, à ne pas faire.

HARALD. — On dirait qu'on est en train de se jouer une scène médiocre, dans une pièce stupide, sur un

mariage tristounet.

ANNA. — Tu connais bien le sujet. C'est quoi le thème ? Infidélité, chômage, impuissance ?

HARALD, *pour lui-même.* — Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal... A part vivre avec toi pendant dix ans.

ANNA. — C'est moi qui ai vécu avec toi. Je vais descendre à Vik³ acheter de nouvelles chaises et des provisions pour la fête de samedi (*pause*) Comme ça tu sera débarrassé de moi pendant quelques heures.

HARALD. — Je ne suis pas venu jusqu'ici pour rester seul. Bordel de merde, je ne suis pas venu ici pour rester seul

ANNA. — Alors pourquoi es-tu là ?

HARALD. — Je suis là parce que tu es là et que je vis avec toi. Voilà pourquoi je suis là moi aussi.

ANNA. — On dirait que tu es trop faible, ou à court d'imagination pour te trouver une occupation indépendante. Tu te sens à ce point dépendant de moi ?

HARALD. — Non pas du tout....

ANNA. — On dirait que tu n'as pas de volonté propre.

HARALD. — Pour l'amour de Dieu arrête ! C'est génial ici... Tu sais que je le pense.

ANNA. — Plus j'apprends à te connaître et moins je te connais réellement.

HARALD. — Et si on allait à Milan manger des spaghettis à la milanese.

ANNA. — Y'en a marre !

HARALD. — Et puis on prendrait la Via Aurelia pour Roma. Oui, maintenant qu'on en parle il y a tant d'autres endroits merveilleux partout. En Sicile, à Santiago de Compostelle, n'importe où. Ce serait merveilleux, non ?

ANNA. — Vas-y en Sicile, toi ! Moi, je reste là. C'est l'endroit où je veux être, le seul endroit où je veux passer l'été. C'est ma maison et je veux en profiter. J'ai besoin de rester ici pour redevenir moi-même, un être à part entière. Tu n'as qu'a y aller en Sicile, toi !

HARALD. — Oui, oui, mais c'était quand même merveilleux quand on a visité Santiago de Compostelle. Tu disais que tu aimerais sûrement y retourner.

ANNA. — Oui, qu'est-ce que je n'ai pas dit.

HARALD. — Tu te souviens quand on est descendu dans les catacombes à Palerme et qu'on a vu toutes ces merveilleuses familles mortes assises là, dans leurs beaux vêtements du dimanche, en attendant l'ange de la résurrection.

ANNA, *elle l'interrompt.* — Oui, c'était au début, ³ Vik est un village

c'est toujours merveilleux au début, on peut même regarder les crânes ensemble.

HARALD. — C'est comme ça que tu le ressens ? C'est comme ça que tu le ressens ? C'est comme ça ? *Il écrase violemment son mégot dans le cendrier, comme pour tuer une colère ou une tristesse indescriptible.*

ANNA, *Elle sourit.* — Le plus important, c'est la manière dont tu le ressens toi. C'est toi qui décide. Tu décides tout. Tu n'as qu'à retourner en Sicile, tu n'as qu'à te promener dans les catacombes et penser, réfléchir. Moi, je sais que cet endroit m'aime. Je voyage tellement dans mon travail qu'il faut que je garde l'illusion qu'il y a un lieu dans mon existence, un lieu qui m'aime bien, moi !

HARALD. — Qu'est-ce que tu veux dire quand tu dis qu'au début c'est toujours merveilleux ?

ANNA. — Au début c'est merveilleux, puis vient la peur que le merveilleux s'épuise, on est jamais à l'abri, nous sommes des êtres humains non ? On en reparlera, mais pas maintenant. Est-ce que ça te satisfait ?

HARALD. — Oui, oui tout est réglé.

ANNA. — Mais est-ce que c'est selon tes règles ?

HARALD. — Si tu veux. J'aimerais boire quelque chose, et toi ?

ANNA. — J'aimerais du "conforto é consilio". J'ai besoin de me détendre, et de toutes mes forces pour vivre encore une année. Mon Dieu que je suis pâle et hideuse. J'ai besoin de chaleur, même si ce n'est que celle du soleil. Je suis une enfant du soleil. *(elle commence à s'enduire d'huile solaire sur les bras et le visage, elle enlève son T-shirt, s'enduit le ventre, puis se tourne vers Harald.)* Est-ce que je peux te demander de me passer de l'huile solaire dans le dos pendant que tu es là ?

HARALD. — Bien sûr, bien sûr tu peux me le demander, volontiers. *Il prend l'huile solaire et s'assied près d'elle.*

ANNA. — Il faut que tu te mettes à ma hauteur. J'ai le droit à une parcelle de bonheur non ?

HARALD, *le ton de la voix d'Anna lui rappelle des souvenirs. Il sourit malgré lui.* — Est-ce que je peux le dégrafer ? Oreana Fallaci... *(pause)* Tu es là ? Où es-tu, toi ? *(il essaye presque de la soulever de son matelas.)* Toi !

ANNA. — Sois gentil et mets-moi un peu d'huile !

HARALD, *il étale l'huile solaire, il essaie aussi d'y mettre de l'amour; un sentiment qu'il ressent et qu'il ne veut pas perdre.* — Idiote, petite idiote, ma petite guenon.

ANNA, *sèchement en faisant la moue.* — Oui, ça va. *Elle s'assoit, elle enlève son soutien gorge, elle examine son ventre.*

HARALD. — Tu ne comprends pas ?

ANNA. — Je comprends tout, je suis plus intelligente que toi, en plus toi, tu aimes moins que moi. Non, il ne faut pas que je maigrisse, ça va me rendre plus vieille.

HARALD, *sa main s'arrête, il caresse lentement la nuque d'Anna.* — J'étais si fatigué hier.

ANNA, *elle attend que la façon qu'il a de lui tenir la nuque exprime un désir, mais rien ne se passe. Sa voix se durcit.* — Pourquoi étais-tu si fatigué hier encore ? Oui ! C'est ta seule excuse maintenant. *Elle tourne son visage de l'autre côté, elle ferme les yeux. Elle a l'air très fatiguée, vidée de toute son énergie et de sa volonté.*

HARALD, *il inspire, expire, esquisse un sourire.* — Tu sais, je vis un enfer depuis un certain temps, pourtant j'essaie.

ANNA, *elle l'interrompt.* — Mais qui n'essaie pas ? *(avec indifférence.)* Je n'ai même pas la force de dire le mot fatigué, aïe !

HARALD. — Pardon !

ANNA. — Ça ne fait rien.

HARALD. — J'ai tellement de choses à penser. *Il soupire.*

ANNA. — Comment ça ! Tu ne fous rien. Tu passes ton temps de stage en stage. Tu panses tes blessures... Excuse-moi.

HARALD. — Ça ne fait rien.

ANNA. — Je ne veux pas te frapper quand tu es déjà à terre, je ne suis pas comme ça. Nous avons tous notre croix à porter, c'est mieux de la porter que de s'y accrocher. J'ai connu l'enfer et toi tu as suivi un stage de réinsertion.

HARALD, *il sourit.* — Moi aussi je croyais que ce n'était qu'une espèce de thérapie mais j'ai changé d'avis, c'est beaucoup plus intéressant. Je m'y plais, ça me convient. De toute manière, à l'avenir, tout être humain aura été au chômage au moins trois fois dans sa vie.

ANNA, *fatiguée.* — J'espère que ça ne te convient pas trop. Ce n'est pas bien pour notre relation, il faut quand même que tu aies un minimum de dignité pour bander, au moins en ma présence .

HARALD. — Ça n'a rien à voir, hier j'étais très fatigué parce que j'avais roulé toute la journée.

ANNA. — Ce n'était pas seulement hier. Ça fait maintenant un an que tu n'as pas eu besoin de moi, mais tu ne l'as peut-être pas remarqué.

HARALD. — J'ai passé treize heures au volant.

ANNA. — Normalement, ça ne demande pas une capacité physique énorme de donner un peu d'amour. Il faudrait pouvoir se rencontrer, au moins une fois, en dehors du stress et des devoirs. Je ne demande pas que tu me fasses l'amour jusqu'à ce que j'en tombe dans les pommes, même si ça ne me dérangerait pas de perdre, au moins, une fois tous

mes sens. Je n'ai rien contre le fait de me laisser dominer par plus fort que moi. Au contraire, j'ai besoin d'une force qui me cloue au sol et me fasse traverser les serrures du temps et de l'espace. Au lit et à tes côtés j'aimerais me sentir comme une femme. Je voudrais que tu baises mon cœur. Mais ça ne sera jamais qu'un beau rêve. Tu as une façon de ne pas me prendre, de ne pas oser, de ne pas vouloir me prendre avec tendresse et intimité... Tu sais comme c'est difficile pour moi d'exprimer mes besoins érotiques, comme je suis apeurée par la simple idée d'être rejetée. Je suis timide et je n'ai jamais eu assez confiance en moi pour montrer mon vrai visage. *(elle parle très fort et vite.)* Hier quand je suis venue vers toi, j'ai senti pour la première fois, ne me demande pas pourquoi, que j'avais le courage de me mettre à nu et je te l'ai dit : Maintenant tu me vois telle que je suis. Mais tu m'as plus ou moins craché dessus.

HARALD. — Non, non, non, je n'ai pas fait ça du tout. J'étais pétrifié. Je n'ai pas pu agir.

ANNA. — Tu n'avais pas besoin d'agir, il fallait seulement recevoir, être heureux tout simplement. C'est ça qui est terrible, que ça ne t'ait pas fait plaisir que je me sois donnée à toi. treize heures, c'est pas vrai, ça a pris sept heures.

HARALD. — J'étais tellement surpris. *(Presque inaudiblement.)* Je voulais seulement m'asseoir près de toi, me détendre, prendre un verre de vin, te serrer dans mes bras, après ce voyage fatigant et puis tout à coup tout est devenu si violent, je n'ai pas eu le temps, j'étais à un autre niveau, excuse-moi.

ANNA, se détourne de lui. — Comme toujours.

HARALD. — Il faut que je trouve ma place. Je viendrai quand j'aurai envie de venir. Tu me presses, tu n'es pas la seule d'ailleurs. Tout n'est pas clair pour moi.

ANNA. — Tu fais bien de le dire, c'est important, c'est important que tu le dises.

HARALD. — Oui.
Il recommence à étaler l'huile solaire, un peu sur les seins. Elle le regarde, il hoche la tête.

ANNA, elle se retire et lui reprend l'huile solaire.
— Bon ça va, les seins je m'en occupe, tu ne les aimes pas et ils me font un peu mal.

HARALD. — Bon ça suffit maintenant !
Il fait une grimace d'exaspération.

ANNA. — Oui je sais. *(pause)*. Tu préférerais des tout petits seins méchants. Oui, je sais tout malheureusement.
Elle porte lentement les mains à son cou et s'étrangle.

HARALD. — Mais tu... *Il lui tend la main.*

ANNA, — elle le regarde, elle l'empêche de dire quelque chose. Oui !

HARALD, il essaye de la prendre dans ses bras, lui caresse les cheveux, l'embrasse, mais sa bouche est morte. — Ecoute-moi, ça va non, on est là, on est là, toi et moi, on a tout l'été devant nous !

ANNA. — Pour quoi faire ?

HARALD. — Tout, toute la mer, il mare grande !
Bonnard ! Anna ! Anna... *Il l'embrasse avec tendresse.*

ANNA. — Jakob... Pardon je voulais dire Harald, je ne pensais pas à Jakob, je voulais dire Harald. J'ai pensé Harald, Jakob, ça m'a simplement échappé.

HARALD. — Oui, oui je comprends.

ANNA. — Je t'assure !

HARALD. — Oui, ça va. *(il l'embrasse à nouveau.)*
— Toi. *(pause)* Tu veux faire l'amour ?

ANNA. — Au contraire. *(ils rient tout les deux et ils en sont un peu étonnés.)* Oui, je veux toujours faire l'amour avec toi, où tu veux, n'importe où, n'importe comment et tant que tu voudras.

HARALD. — Bien. *(il pose sa tête sur son épaule.)* Mon Dieu, laisse-moi seulement reprendre des forces, sois gentille, laisse-moi un peu de temps. Il se peut que tu trouves notre relation épuisante et peu satisfaisante parce que... inconsciemment tu es un peu désespérée, parce que tu t'approches de la ménopause et que tu n'as pas d'enfant.

ANNA, elle ouvre la bouche, elle écarquille les yeux, elle a l'air de quelqu'un qui ne sait pas s'il doit rire ou pleurer. — Ah bon !

HARALD. — Oui, mais tout ira mieux plus tard.

ANNA. — Ah bon... Quand ça ?

HARALD. — Le jour où tu auras accepté que tu ne peux pas avoir d'enfants... Dans quelque temps.

ANNA. — Quand j'aurai soixante dix ans ?

HARALD. — Dans quelques années quand tout ça sera du passé, du passé.

ANNA. — Merci, je le sais déjà, merci de me le rappeler. *(avec agressivité.)* Je sais que je n'aurai pas d'enfant dans cette vie ! Ça aussi, je l'ai accepté. *Elle se lève.*

HARALD. — Ah bon ? Quand ça ?

ANNA. — Il y a tellement de choses que tu ne sais pas

HARALD. — Je croyais que c'était impossible à accepter

ANNA. — Mais j'ai déjà eu un enfant.

HARALD. — Toi ! Ah bon ! Quand ça ?

ANNA. — A chaque fois ça meurt ! *(plus haut)* Par contre je ne sais pas si je dois accepter l'éventualité d'avoir passé ces six dernières années dans une relation fautive et dépourvue de sincérité. Je ne pourrai peut-être pas y survivre. *(Erik arrive dans une vieille SAAB, il freine, il aperçoit les gens sous la*
" En français dans le texte suédois.

véranda, il s'arrête, il reste immobile, il klaxonne une fois) C'est à moi seule de trouver la réponse. *(elle regarde la voiture, elle change son expression)* C'est Erik, Erik. Bonjour Erik !

ERIK, *il sort de sa voiture, un sourire incertain, il lisse ses cheveux, il est coiffé de la même manière depuis toujours, il tient sa tête et son corps un peu penché. Il transporte un vautour empaillé et un livre.* — Salut ! Bonjour ! *(pause)* J'ai vu que quelqu'un était déjà arrivé.

ANNA. — C'est moi qui suis arrivée. Qu'est-ce que tu as dans la main ?

ERIK. — Ah ! Ça, oui c'est euh... *(il sourit avec précaution, il met sa main devant la bouche pour cacher ses mauvaises dents, il rit, la bouche fermée)* C'est un vautour du Colorado. *(à Harald)* Salut !

HARALD. — Il est venu jusqu'ici en volant ?

ANNA, *en imitant John Cleese.* — I'm so sorry, he is from Barcelona⁵. *(Harald saisit la plaisanterie qui dépasse Erik.)* Qu'est-ce que tu vas en faire ?

ERIK. — Je me le demande... Vous êtes déjà arrivés !

HARALD. — Oui, enfin...

ANNA. — C'est pas vrai ! Tu as toujours ta vieille SAAB pourrie !

HARALD. — On est arrivé tard hier soir.

ERIK. — Oui heureusement qu'il n'y a plus de flic dans la région. J'ai ma pédale d'embrayage qui ne fonctionne pas et en plus il faut que je maintienne la portière fermée. Jakob n'est pas encore arrivé ?

ANNA. — Non, je ne crois pas. Chez toi tout va bien ? Erik... Erik...

ERIK. — Oui chez moi, je ne sais pas... Tu te souviens de ce vautour, on l'avait en classe de biologie, je l'ai trouvé dans le débarras et j'ai pensé que c'était dommage de le jeter, on est en train de déménager.

ANNA. — Ah bon !

HARALD. — Oui, ça c'est l'enfer.

ERIK. — Oui tu sais on déménage, on va à Rosenhill. Maintenant que papa est mort, mais enfin tu sais qu'il est mort, ton père aussi d'ailleurs.

ANNA. — Mais bien sûr, Erik tu as joué de l'orgue à son enterrement.

ERIK. — Oui, oui c'est vrai.

ANNA. — Je n'arrive pas à y croire *(elle cherche un mouchoir dans sa poche)* Je l'ai cherché hier soir, j'ai cru l'apercevoir dans le jardin, en train de désherber.

(elle se mouche) J'étais tellement sûre que c'était lui.

ERIK. — Ton père, c'était le centre du village. Il nous a soignés, depuis l'âge de la rougeole⁶. C'est lui qui nous a mis au monde. Quant à mon père, il nous a tous eus à l'école. Il nous a donné des raclées, et il nous a aidés à remplir nos déclarations d'impôts et nos courriers administratifs. Il croyait que ça le rendait meilleur, que les autres soient pires que lui. Il n'était pas heureux. Mais au fur et à mesure que son souvenir s'estompe, je le comprends mieux.

ANNA. — C'est toujours plus facile de comprendre les morts que les vivants.

ERIK, *Harald lui offre une cigarette. Erik en choisit une comme s'il s'agissait du jeu de la courte paille.* — Merci, merci. Oui j'ai joué le psaume "Plus près de toi mon Dieu"⁷, mais bien sûr il aurait préféré entendre "L'Internationale" *(il fait tomber sa cigarette et la ramasse)* Et maintenant Tomas est rentré d'Afrique, il est là depuis l'enterrement, mais il préfère rester à Simrishamn⁸.

ANNA. — Ça va ?

ERIK. — Oui, enfin on ne sait jamais. Merci. *Il rit, Harald allume sa cigarette.*

ANNA. — Alors Greta va pouvoir enfin déménager et s'installer dans la grande maison à Rosenhill, ça doit lui plaire.

ERIK. — Oui, oui enfin, maintenant que papa est parti.

ANNA. — Parfois les rêves deviennent réalité

ERIK. — On a fait un emprunt, elle ne voulait que des choses neuves à la maison. Comment les financer ? Nouveaux papiers peints, nouveau parquet dans l'entrée et le salon ! La cuisine entièrement refaite. Il lui faut une sorte de décoration allemande, c'est tellement mieux. *(pause)* Tu m'as écrit, un jour dans un livre que tu m'as offert que parfois les rêves deviennent réalité. Regarde, je l'ai retrouvé aujourd'hui. *Il lui montre "Le Petit Prince" de Antoine de Saint-Exupéry.*

HARALD. — Comme c'est étrange, vraiment bizarre.

ANNA. — Donne-le moi, laisse-moi voir.

HARALD. — Vraiment étrange

ERIK, *il lui donne le livre.* — J'étais en train de trier les livres, ceux que je vais emporter et puis j'ai trouvé celui-ci. C'est toi qui me l'a donné il y a longtemps.

ANNA, *elle prend le livre et l'ouvre.*

— C'était quand ? Oui, c'est moi qui ai écrit ça, c'est mon écriture, elle est comme moi. Pointue, droite et très énergique. *(elle rit)* Et je t'ai aussi donné un

⁶ Le texte suédois mentionne deux maladies : rougeole et la roséole

⁷ Le psaume est en réalité : "Härlig är Jordan"

⁸ Une ville de taille moyenne.

⁵ Probablement un extrait de "Fawlty Towers" ou "Monty Python's Flying Circus".

cœur. C'était quand ?

HARALD. — Laissez-moi voir (*il veut prendre le livre, mais elle le retient*) Je voulais seulement regarder !

ANNA. — Non ! C'est mon livre !

ERIK. — Noël 66. C'était un cadeau. L'époque où tu avais décidé de partir pour Stockholm. Ça fait un bon bout de temps.

ANNA. — Je l'ai tant aimé.

ERIK. — Oui, ça m'a fait plaisir de le retrouver. Ça m'est tellement difficile de savoir ce que je dois jeter, ce que je dois garder. C'est comme dans la vie. Dans l'effeuillage de mes années, j'en suis au point où l'on espère qu'une grande pensée nous fera changer le monde... et oublier nos incapacités. J'ai relu le poète Wilhem Ekelund⁹ et j'ai pensé à la fois où nous nous sommes promenés Jakob et moi, une nuit d'été à Risen. Je lui avais parlé de l'hygiène de vie de Ekelund, de ses idéaux, de la fraîcheur attique et du respect de la vie... "Il faut vénérer le soleil parce qu'il te donne une peau fraîche sur laquelle glissent toutes les flèches" ... Puis nous sommes passés devant le champs du père de Nils, les vaches étaient couchées en train de ruminer au clair de lune. Alors j'ai dit qu'il faut vénérer les vaches et les anciens métiers car ils sont les vestiges vivants de notre origine. Jakob s'est exclamé "Vénère, la vache toi-même, tu n'iras jamais plus loin." Je l'entends encore "Vénère la vache, toi-même !". Il y a trente ans. Une seconde. D'ailleurs, ils ont démoli la maison paroissiale. Est-ce que tu te souviens de la fois où nous sommes montés sur le toit, Jakob, toi et moi, je pense que Nils était là aussi; le prêtre animait une réunion de boy-scouts, Jakob et toi, vous avez pissé dans le conduit de la cheminée, sur la braise et ça a pué pendant des mois. Ah ! On était terrible, mais le pire c'était Jakob !

ANNA. — Moi j'étais presque pire. J'étais plus avec les garçons qu'avec les filles. Comme maintenant.

HARALD. — Pour moi c'était le contraire... j'étais plus... avec les filles.

ANNA. — Je comprends ce que tu veux dire... ça se voit.

ERIK. — Pour lui, il fallait que tout soit réel. Une fois, on a joué aux cow-boys et aux indiens dans la grande forêt, on avait pris Ivar comme prisonnier, ce n'était pas difficile, il n'était pas tellement dégourdi.

HARALD. — Ah! Ah! Ivar, le gars à la culotte.

ERIK. — On l'a attaché à un arbre et Jakob a commencé à le torturer avec son couteau. Il voulait le faire parler, qu'il dévoile des choses qui n'avaient rien à voir avec le jeu. Après, on lui a mis plein de

⁹ Vilhem Ekelund: poète suédois né en 1880 et mort en 1949 à Saltsjöbaden. Ekelund était influencé par le courant symbolique français et il est considéré comme le précurseur de la poésie suédoise moderne.

¹⁰ Traduction libre d'une citation d'un poème de Ekelund.

fourmis rouges partout et on l'a laissé là. C'est comme la fois où Jakob a pris son vélo et s'est écrasé contre le mur de la poste, peut-être qu'il croyait pouvoir traverser le mur, par magie.

ANNA. — Je m'en souviens. Il a été hospitalisé avec un traumatisme crânien et le nez cassé.

ERIK. — Il venait de lire "Les Illuminations" de Rimbaud. Et les poètes africains. Il parlait de la négritude. Oui, il était vraiment génial.

HARALD. — Aujourd'hui il semble si calme et réservé et...

ANNA. — Tu ne le connais pas. Tu ne connais pas mon frère.

HARALD. — Non, peut-être pas.

ANNA, *agressivement*. — Tu ne connais rien ! Que des spéculations (*elle rit*) J'en ai eu assez pendant la guerre du Golfe. Les gens ne faisaient que spéculer, du matin au soir. Moi je veux des faits, des faits réels et du concret. Je suis tellement fatiguée de ces théories sur tout, pourquoi je ne dors pas, pourquoi Gorbatchev a fait ce qu'il a fait en Lituanie, et si Bush et Gorbatchev s'étaient mis d'accord au sommet de Malte pour que Gorbatchev gagne son référendum ? J'aimerais savoir si c'est à cause de la noradrénaline ou simplement à cause du chaos général.

HARALD. — Oui, les théories c'est peut-être... comme un filet de pêche qu'on jette dans un torrent de merde.

ANNA. — Oui, mon Dieu... Mais être ici, ça c'est réel. La mer c'est réel. c'est tellement bien de se sentir, au moins une fois, infiniment petite.

ERIK. — Oui, Tu n'as jamais pensé que ce serait bien que tu reviennes à la maison ?

ANNA. — Si tout le temps. Surtout quand je travaillais à Amman à cause de la guerre et de la puanteur. Mais de quoi vivrais-je ?

ERIK. — Ah ! Tu pourrais réouvrir la vieille station service. C'est un peu étrange que Jakob n'ait pas écrit de livre sur nous. Peut-être parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire, il a toujours voulu partir. Mais il est toujours revenu.

ANNA. — Oui, il essaye peut-être de prendre ses distances, mais un beau jour il se mettra à l'œuvre. Il dit que c'est son grand sujet. Papa, maman et tous les autres. Je pense que ça lui prendra du temps.

ERIK. — Oui, je pense que c'est ça... Et toi, quand tu étais en Irak, il y avait la guerre ?

ANNA. — Non, j'étais à Amman. Je suis arrivée en Irak après. Quand la guerre était terminée.

ERIK. — Ah bon... Et c'était comment ?

ANNA. — Je suis une étoile, envoyée pour éclairer la guerre et la catastrophe. Oui c'était... Bagdad avait l'air d'un cendrier. Bagdad ressemblait à la destruction du temple de Jérusalem. Amman, c'était irréal. La plupart des gens dans les rues voulaient la

guerre.

HARALD. — Ils ne font plus l'info. Ils sont l'info. Non. Il fait beau maintenant, je crois que je vais aller faire une petite promenade au bord de la mer.

ANNA. — Tu ne pourrais pas attendre que j'ai envie de t'accompagner ? Nous sommes en vacances, nous avons toute la journée devant nous ! (*elle prend son bras et après elle se tourne vers Erik.*) Et toi ! Tu ne veux rien ? Puce est venue nous voir avec du fromage et du pain. Va chercher les bicyclettes et on verra ce qu'on peut faire. Sois un peu inventif.

HARALD. — Bon, je vais chercher les vélos.

ANNA. — Oui, voilà. (*Harald s'en va, elle lui fait un bisou*) Bisou.

HARALD. — OK.

ANNA. — Bisou, j'ai dit... Bisou.

HARALD. — Oui, oui, d'accord.

ANNA. — Mais dis bisou alors ! Idiot.

HARALD. — Bisou...

ANNA. — Est-ce que c'était si difficile.

ERIK. — Oui... le beau temps est un baume pour l'âme.

ANNA. — Non, c'est comme dans la bible. Tu dois hair ton prochain comme tu te hais toi-même ou plutôt : il faut que tu soupçonnes ton prochain comme tu te soupçonnes. Mais c'est toujours utile de se faire réexpliquer le bien et le mal n'est-ce pas ? Beaucoup prétendaient souffrir intensément, mais je crois que c'était le contraire, la plupart se sentaient très bien, tout devenait plus simple. Tu ne veux rien ?

ERIK. — Non, merci. Je ne peux pas manger, j'ai le ventre troué.

ANNA. — Ah ! et dire que je te l'ai donné ?!

ERIK, *pause*. — Est-ce que tu sais que Puce et Nils sont en train de devenir les plus grands propriétaires terriens de la région ? Ils ont acheté je ne sais combien de fermes et de terres. Quel que soit l'endroit où l'on se promène, on est chez eux. Ils cultivent les champs et ils transforment les maisons en location d'été. Depuis que les prix ont baissé, ils ont fait de gros emprunts et pour continuer à acheter, ils hypothèquent leurs biens. Nils a peur qu'on rejoigne le Marché Commun et que les Allemands mettent la main sur tout. Ils finiront bien par acheter Isgård un beau jour... Comme ça Puce deviendra la châtelaine.

ANNA. — Merde, non ! Tu es cinglé ! C'est mon rêve à moi ! Puce ne me ferait jamais ça. Je ne crois pas un mot de ce que tu dis. Je vais lui en toucher deux mots.

ERIK. — Oui, j'affabule peut-être.

ANNA. — Arrête. Je finirai mes jours à Isgård,

comme une Karin Blixen.

ERIK. — Tout change avec le temps. Tu te souviens quand Puce est venue s'installer ici et que son père a pris la gérance de l'hôtel. On la taquinait parce qu'elle parlait comme les gens de la ville. Tout le monde sauf Nils.

ERIK. — Je crois qu'il est tombé amoureux d'elle la première fois qu'il l'a vue, mais il était tellement timide qu'il n'osait jamais rien lui dire. Il allait tous les soirs au bar à bière où elle travaillait. À cette époque-là on était obligé de manger pour boire. Pauvre Nils, il est tellement radin. Finalement, elle s'est apitoyée et ils sont allés danser Torna-Hällestad" . (*Harald arrive avec les bicyclettes*) Il travaille sur quoi en ce moment ?

ANNA. — Son enfance malheureuse. (*elle parle des bicyclettes*) Tu auras de quoi t'occuper cet été. Voilà qui est bien.

HARALD, *il met les bicyclettes contre la véranda, il les regarde*. — Ces bicyclettes, elles ne seraient pas mûres pour ton musée, Erik ?

ERIK. — Non, elles sont trop anciennes.

ANNA. — La seule chose qui compte c'est les pneus non ! Il est en manque de thérapie. Oui, Puce et Nils sont les seules personnes heureuses que j'aie jamais rencontrées... Je pourrais me sacrifier pour un pareil bonheur. Ils sont à leur place. Ils sont chez eux et moi je me sens chez eux comme chez moi, humainement parlant. (*à Harald*) Et là oh attends ! Faut d'abord enlever le pneu pour sortir la chambre à air, ensuite chercher un seau d'eau, la gonfler et la plonger dans l'eau pour voir si ça fait des bulles.

GRETA, *arrive, elle porte un lustre en cristal ou un miroir très couteux de chez elle, elle jette un coup d'oeil à la voiture et entre par la grille*.

HARALD. — Oui, j'ai compris.

ANNA. — Bien. Ce sont les bicyclettes de papa et de maman. Ils en ont fait une seule fois ensemble et seulement deux cents mètres. Maman est rentrée à pied en pleurant suivie de papa, tout en sang, poussant les deux vélos. (*pause*) Elle détestait cet endroit. C'était une enfant de la ville. Les dix dernières années, elle a pris tellement de médicaments, mais moi je n'ai rien remarqué, je m'en suis seulement rendu compte en regardant un vieux film de famille après l'enterrement. C'était horrible, elle ressemblait à Joan Crawford, grand chapeau blanc, des lunettes de soleil, terriblement maquillée et complètement gonflée, déguisée comme pour un cocktail, enfin l'idée qu'elle se faisait d'un cocktail, en 1934, à Berkeley Square... Il y a quelques séquences effrayantes où l'on voit clairement que je détestais qu'elle me tienne dans ses bras. Je n'étais qu'une petite fille. Ici sous la véranda... Les mêmes tables, les mêmes putains de chaises. La caisse à outils, elle est là où elle doit être, dans le dernier tiroir à droite.

HARALD. — Je suis en récré.

ANNA. — Voilà Greta qui arrive ! Bonjour !
" Ville de taille moyenne

ERIK. — Oui, la voilà (*il le dit tout doucement et met sa main devant les yeux pour se protéger du soleil*)
Oui, la voilà. Mais j'aurais pu prendre le miroir dans la voiture, elle pensait qu'il allait se casser (*il hausse la voix*) Je voulais seulement dire bonjour.

GRETA. — Oui, je pensais bien que tu t'étais arrêté ici. Tu as tellement de temps. Oui, bonjour (*elle pose le miroir, elle regarde Harald. Harald lui fait bonjour de la tête*) Ton frère arrive sur le chemin là-bas. Ton frère... Il arrive là-bas. Tomas.

ERIK. — Ah bon.

GRETA. — Oui, il arrive. Il est bourré, il a une gueule terrible. Sa chemise pendouille, il ne s'est pas rasé, il a l'air méchant. (*à Anna.*) Ah bon, Tu viens d'arriver. Oui, j'ai entendu dire chez le boucher que tu étais arrivée. (*à Erik.*) Il marche là-bas et il parle tout seul.

ERIK. — Oui. Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

GRETA. — Bon, en tout cas, moi je ne veux pas m'occuper de lui. Il passe ses journées à l'hôtel Swea à Simrishamn à boire (*à Anna*) Bon, alors vous êtes descendus de Stockholm. C'est les vacances ? Tu as de longues vacances ?

ANNA. — Oui, j'ai quelques jours.

ERIK. — Bon, je vais essayer de le ramener à la maison.

ANNA. — Il n'y a personne qui peut l'aider ?

GRETA. — L'aider ? Mais qui pourrait l'aider ? Il a toute sa famille en Afrique. Moi, je ne veux pas l'avoir chez moi à Rosenhill. Il est trop bordélique. C'est dommage, il est gentil quand il est sobre, mais... on a déjà nos problèmes.

ANNA. — Oui.

GRETA. — Il boit tout le temps, je ne sais pas comment il peut se le permettre. Mais il trouve toujours quelqu'un pour lui offrir un verre. J'ai entendu dire que ton frère avait loué la maison, près du phare. Je pensais qu'il allait habiter chez vous, ici, comme d'habitude.

ANNA. — On m'a dit que tu déménages.

GRETA. — Ceux qui possèdent la maison, les propriétaires, on ne les voit jamais. La maison est là toute l'année, vide. Mais on m'a dit qu'il y avait tout à l'intérieur.

ERIK. — C'est une maison merveilleuse. J'aurais bien aimé y habiter.

GRETA, *elle parle du vautour empaillé.* — Qu'est-ce que tu vas faire avec cette vieille saleté ? Il faut le donner à une vente aux enchères. Tu n'as pas envisagé d'emporter les oeufs avec toi, j'espère. Il a gardé tous les oeufs de la collection de son père.

ERIK. — Oui, c'est la collection d'oeufs d'oiseaux de papa, celle qu'on avait à l'école.

GRETA. — Ah, il tombe ! Bon, c'est bien beau. mais on n'a pas assez de place pour tout ça à la maison.

ERIK. — On se promenait sur la plage tout l'été et on cherchait des oeufs. Dans cette collection, il y a même des oeufs d'espèces aujourd'hui disparues. Quel beau sujet pour une nouvelle.

GRETA. — Je ne suis pas d'accord, je n'aime pas les vieilleries. Ce sont les gens de la ville qui raffolent des vieilles brouettes pour mettre dans leur salon. Oui, on est en train d'emménager à Rosenhill. J'ai pris une semaine de vacances pour tout mettre en ordre. Nous avons un nouveau plancher dans l'entrée et une très belle salle-de-bain avec le chauffage au sol. C'est plus cher que prévu, mais ça valait la peine.

ANNA. — Oui, j'imagine.

GRETA. — Erik n'est pas du tout manuel.

HARALD. — C'est très bien situé sous les ormes.

GRETA. — Il n'a jamais été bricoleur. Il s'occupe surtout de son musée. Presque personne ne vient le visiter, sauf éventuellement ceux qui se sont trompés de chemin. Mais il faut bien qu'il s'occupe pendant l'hiver.

ANNA. — Je pensais monter voir le musée.

GRETA. — Oui, non. Cette semaine il est très occupé par le déménagement. Ça ne sera pas possible.

HARALD. — Regardez il y a deux voiliers là, là-bas dans la baie... Là... A côté du drapeau, le drapeau rouge.

ERIK. — Oui, c'est vrai.

HARALD. — On dirait une peinture de Bonnard. Ce tableau que nous avons vu à "The Frick Collection" à New York.

ANNA. — Tu t'en souviens ? Tu étais tellement de mauvaise humeur ce jour là.

GRETA. — Vous restez combien de temps alors ? Tu es en vacances Harald ?

HARALD. — On reste combien de temps, Anna ?

ANNA. — Jusqu'à l'automne.

ERIK, *en faisant tomber le vautour empaillé.* — Il y a eu beaucoup de monde à la dernière exposition. J'ai demandé aux paysans de regarder dans leurs tiroirs s'il leur restait des vieilles photos noir et blanc "coloriées main" de leur ferme. On en a fait une exposition. Certains paysans avaient demandé au photographe de leur peindre une fenêtre sur leur façade pour faire croire qu'il y avait une pièce de plus. Je peux te prendre en photo Anna ?

ANNA. — Une photo de moi ? Pour quoi faire ?

ERIK. — Oui, j'en aimerais une d'Harald aussi, si c'est possible (*il fait tomber encore une fois le vautour empaillé*) En souvenir.

ANNA. — Je n'ai pas envisagé de devenir un souvenir, là, tout de suite.

GRETA. — Je trouve que tu ferais mieux de prendre quelques photos de tes enfants à la place.

ERIK. — Mais ils sont à Stockholm.

GRETA, *en riant*. — Au fait est-ce que Puce est au courant que Jakob passera les vacances là-bas ? est-ce que Puce est au courant ?

ANNA. — Qu'est-ce que tu veux dire par là. *Elle rit un peu.*

GRETA. — Rien, je suppose qu'elle sera heureuse. Quand je suis arrivée ici je pensais bien qu'ils finiraient en couple, toujours ensemble; comme Roméo et Juliette — Puce et Jakob. Bon il faut qu'on rentre, j'aimerais finir de décorer la chambre à coucher avant ce soir. Passez nous dire bonjour quand vous aurez le temps.

HARALD et ANNA. — Oui, ça serait très sympa.

GRETA. — Vraiment. Allez viens Erik avant qu'il n'arrive.

Tomas, le frère d'Erik arrive sur le chemin. Mal rasé, ravagé, portant un costume de lin blanc, taché et froissé. Ses chaussures sont usées et il parle tout seul.

GRETA, *elle soulève le miroir comme pour se protéger.* — Ah mon Dieu, regardez la tête qu'il a

TOMAS. — Maintenant je suis libre, ça me fait vomir (*il voit Anna qui s'est levée*.) Me voici, guarda me, ecco, sono io. Est-ce que c'est mon public ? (*il s'avance vers les autres, il essaye de sourire à Anna*) Et toi t'es qui ?

ANNA. — Salut. Tomas.

TOMAS. — Tu me connais ?

ANNA. — Oui, je te connais.

TOMAS. — Ah bon ?

ANNA. — Je suis quelqu'un qui te connaît très bien.

HARALD. — Si c'est vraiment possible de bien connaître quelqu'un.

TOMAS. — Comment tu me connais ? Comme la Bible. est-ce que tu me connais, comme tu connais la Bible ? Oui, je te reconnais moi aussi.

ANNA. — Je te reconnais moi aussi.

TOMAS. — Ça c'est mon frère Erik, lui je le reconnais, mais il n'est plus en vie. Il est devenu tellement vieux. Il aura bientôt cinquante ans. Il n'a rien vu du monde, rien du tout. Il n'a rien fait. Et malgré cela, c'est lui qui essaye de s'occuper de moi. Mais je l'aime, parce qu'il n'a rien vu. J'ai pitié de

lui. Il s'occupe de ses épouvantails et de ses rouets... Il est si sacrément gentil que ça fait mal à voir, puis il s'est marié avec celle-là qui est debout là-bas. Pour qu'elle ne se sente pas seule... Mais... Mais ! Ça c'est ma veste. Je la retourne comme le font ces stupides Cafrars¹². De toute manière, eux, ils trouvent la doublure plus jolie.

ANNA. — Tomas. C'est Anna... Ça va ?

TOMAS. — Comment ça va ? Mon état est le suivant : j'ai vu trop de choses. Je suis à bout.

ANNA. — Ne dis pas ça.

GRETA. — Allez viens Erik, on s'en va, on a beaucoup de choses à faire.

TOMAS. — Si. Écoutez, je vais vous dire comment sont les choses. Je suppose que c'est mon ultime devoir. J'en ai rien à foutre de cet endroit ! Je n'ai qu'un seul ami sur cette terre et c'est Patrick le pisseux, à l'hôtel Swea. C'est le seul qui veuille bien me toucher. Patricio, il piccione, le jeune idéaliste.

ANNA. — Tu as seulement besoin de dormir. Allez rentre chez toi et repose ta tête fatiguée.

TOMAS. — Je ne veux plus dormir, je ne peux plus dormir, je n'ose plus dormir. Pourquoi dormirais-je ? Anna... C'est toi ?

ANNA. — Oui.

TOMAS, *il essaye de l'embrasser.* — Anna ? Toi et moi... Quoi ? (*il rit*) — Tu t'en souviens ?

ANNA. — Bien sûr, je m'en souviens.

TOMAS, *il la maintient et il l'embrasse.* — Est-ce que tu sais que père est mort. Je n'ai jamais eu le temps de lui dire quel connard il était mon père Wilhem.

GRETA. — Comment peut-il dire ça ?

TOMAS. — Est-ce que tu sais ce qu'a dit Staline ? "Presque tous les êtres humains vont mourir un jour". *Il commence à pleurer.*

GRETA. — Erik, est-ce que tu peux essayer de le ramener à la maison !

TOMAS. — Je n'ai pas de chez moi, je n'ai rien, je n'ai même pas de quoi m'acheter un slip. Mais vous pouvez aussi la prendre, la maudite maison, prenez-la, vous avez déjà tout pris, mais bordel de merde ne touchez pas à ce qui est à moi : mon hérisson empaillé, mon arc, mes oeuvres complètes de Karl May, c'était l'auteur favori d'Hitler. Je pourrais toujours louer un chiotte chez Patrick le pisseux.

GRETA. — Nous avons déjà payé ta part plusieurs fois !

TOMAS. — Tu lui as volé son âme aussi. Je te regarde mais je ne te parle pas (*à Anna*) Tu verrais mes enfants. J'ai deux enfants, un garçon et une

¹² Dans le texte suédois Tomas parle français, dans la traduction française il parlera italien.

¹³ Peuple venant du sud-est de l'Afrique, parenté avec les Bantous, les Basutos, les Zoulous et les Nedebeles.

filles. Le garçon s'appelle Wilhem comme Père. Wilhem le deuxième. Le cigare. je les ai ici (*il cherche dans son portefeuille*) Ils sont si beaux. Les plus beaux du monde. C'est la seule chose que je possède. C'est ma Jérusalem.

GRETA. — Tu aurais pu y penser avant.

TOMAS. — Je ne pourrai jamais les revoir. Je ne pourrai jamais les toucher. Elle me les a pris. Est-ce qu'on a le droit de faire ça. Je suis un être humain aussi ?

ANNA. — Bien sûr que tu es un être humain. Tu es un être humain typique.

TOMAS. — Oui c'est ça, parfait. Perfetto

ERIK. — Allez viens Tomas, je t'emmène dans la voiture.

TOMAS, *il allume une cigarette*. — Je veux parler avec Anna. Pourquoi n'ai-je pas le droit de parler avec Anna ?

ERIK. — Tu lui parleras plus tard. Tu vas maintenant rentrer et te reposer, tu es fatigué.

TOMAS. — Je ne suis pas fatigué ! Je veux lui parler maintenant ! (*il s'agrippe à Anna. Il tire sur son t-shirt et essaie de lui toucher les seins*) Je veux seulement être près de toi. Je n'ai pas le droit ? (*il lui carresse les seins et essaie de les embrasser*) Un p'tit peu, un p'tit peu seulement...

GRETA. — Il est dégoûtant.

Harald secoue Tomas d'une manière imprévisible, très violente. Il le pousse vers les marches, Tomas tombe et reste à terre.

TOMAS, *il commence à rire*. — Ça ne fait rien. Je n'ai rien senti.

ANNA. — C'est mieux si tu rentres maintenant.

TOMAS. — J'ai déjà trop senti.

HARALD. — Pardon. (*il s'avance vers Tomas*) Est-ce que je dois l'aider à se relever ?

ANNA, *à Harald*. — Bien. Maintenant tu as fait ta bonne action.

HARALD, *à Tomas*. — Excuse-moi. Ce n'était pas mon intention.

TOMAS. — Ça ne fait rien. J'ai tellement mal que ça me fait du bien. Je te suis reconnaissant. Merci. Merci.

ERIK, *essaie de le soulever*. — Allez viens Tomas. On rentre maintenant.

TOMAS. — Laisse-moi. Il fait chaud, il fait bon. Laisse le vautour venir.

ANNA, *à Harald*. — Oui, pardon.

TOMAS. — Je ne suis qu'une épave. A la dérive vers une plage éternelle.

GRETA. — Oui, tu m'as l'air un peu mouillé.

HARALD, *à Anna*. — Bon ça va. Je m'en vais. Je n'en peux plus.

ANNA. — Ah bon.

TOMAS. — Laissez-moi partir. Par-ci, par-là. *Il commence à chanter la chanson de variété allemande "Seemann lass das träumen"*.

ANNA. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

HARALD. — Toi et moi. Ça ne va pas. On n'est pas bien ensemble.

ANNA. — Ah bon.

HARALD. — Je rentre maintenant.

ANNA. — Je ne peux pas t'en empêcher. Emmène ton vélo.

TOMAS. — On a au moins ce qui nous appartient Anna et moi. Personne ne peut nous l'enlever.

ANNA, *ellesuit Harald*. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

TOMAS. — Mais, tu l'as fait (*il commence à rire*) Tu l'as foutrement fait sauter. Tu as tué mon enfant.

Erik prend Tomas et le conduit à la voiture. Greta les suit avec son miroir.

ACTE II

Crépuscule. Jakob est assis à une table dans le jardin. Il prend des notes, la table est devant une haie, une haie d'érables interminable qui protège de la mer. Un verre de thé au lait est posé devant lui. On y trouve aussi des cigarettes, des journaux, des livres. La lumière éclaire son visage, son dos et ses mollets. Il ne porte qu'un short. Par une porte ouverte on aperçoit une cuisine. Une lampe à pétrole allumée est placée sur l'évier. On distingue des assiettes sales, des verres et des produits alimentaires. Ses objets traînent partout dans la pièce. Dehors, on découvre un grand parasol ouvert qui ombrage faiblement la table. Comme Erik, il est maladroit et fait souvent tomber des choses ou se brûle. Jakob ouvre un livre, un petit bouquet de fleurs séchées s'en échappe. Julia est à l'intérieur de la maison. Elle est vêtue d'une robe de coton et d'un calicot blancs, elle est nu-pieds. Elle a posé des feuilles d'automne sur sa tête. Muller lui met du rouge à lèvres. Un magnétophone diffuse "Isn't It Romantic" de Chet Baker.

PUCE, elle entre, ramasse les fleurs séchées et les pose sur le livre. Elle reste immobile et regarde Jakob sans qu'il s'en aperçoive, puis elle dit. — Jakob... Jakob.

JAKOB, il se retourne. — C'est toi ?

PUCE, elle rit. — Qui croyais-tu que c'était ?

JAKOB. — Je me suis senti comme transpercé par des flèches.

PUCE. — C'était agréable ?

JAKOB. — Bonjour.

PUCE. — Tu n'as pas froid... Comme ça tout nu

JAKOB. — Je viens de sortir et de m'asseoir. C'est ma première soirée.

PUCE. — Tu travailles ?

JAKOB. — Je me suis trop chargé et je ne sais pas par quel bout commencer. On a dû prendre un taxi à Åhus. Non je ne travaille pas. Je suis assis là en écrivant toujours la même phrase. Ça n'a aucun sens.

PUCE. — Oui, tu as tout apporté comme d'habitude. Tout, sauf ce dont tu as besoin.

JAKOB. — Il n'y a rien de plus agaçant que de choisir quoi emporter. Ça va toi ? Où est Nils ?

PUCE, elle regarde la nouvelle bicyclette Raleigh qui est adossée contre la haie. — Tu t'es acheté une nouvelle bicyclette ?

JAKOB. — Je suis arrivé avec six grandes valises et j'ai fait envoyer deux cartons de livres. Une petite télévision. J'en ai loué une... Et une machine à écrire... Mais je ne vais rien écrire. Je suis tellement fatigué quand je suis ici que je dors la moitié de la journée. C'est comme si je tombais. J'ai apporté la machine au cas où... parce que sinon, j'aurais certainement eu envie d'écrire. Muller n'a rien pris avec elle. Une vraie nomade. Si, son briquet, un peu

de maquillage et puis "L'Espoir" de Malraux. Ils ont besoin de si peu, ils recommencent à zéro tous les jours.

PUCE. — Je ne suis jamais venue ici auparavant. Mais quand je passais je regardais par les fenêtres. Elle m'a toujours paru si mystérieuse... cette maison.

JAKOB. — Tu veux un peu de vin ? Anna est arrivée ? Tu veux du vin ?
Il renverse le cendrier. La cendre et les mégots s'éparpillent sur le livre qui tombe par terre en laissant apparaître une photographie de Birgitta Trotzig, prise par Berndt Klyvare¹⁴ en 1960.

PUCE. — Non merci. Je prendrais bien un petit verre, mais gare aux conséquences. Je t'ai apporté un peu de notre fromage.

JAKOB. — Enfin je suis là. Chez moi à Knäred. Du coup, je suis heureux.

PUCE. — C'est qui cette fille sur la photo¹⁵ ?

JAKOB. — C'est Birgitta Trotzig, mon premier amour au-delà de Knäred.

PUCE. — Et, ça n'a rien donné ? Pourquoi conserves-tu cette photo ? Tu l'aimes toujours ?

JAKOB. — Je lui ai écrit une lettre d'amour de vingt sept pages. C'est moi-même que j'ai conservé.

PUCE. — J'ai bien senti que tu étais là. Je ne sais pas pourquoi, mais je l'ai senti... Et puis j'ai pris le chemin entre le seigle de Jönsson et l'avoine de Engström. Tu n'as pas froid ?

JAKOB. — Non. Au contraire. Non, c'est bien ici. Il y a tout ce dont j'ai besoin : des bancs rafistolés, un vieux bateau pourri, un parasol comme ça je n'aurai pas d'eczéma solaire. Il y a aussi des vieux plans maritimes sur les murs. Bien sûr, ce n'est pas tout à fait mon genre, mais... Ça va toi ?

PUCE. — Ça fait trente ans que Engström est enterré. Où est Muller ?

JAKOB. — Elle est dans la maison avec Julia. Elle est devenue bien mignonne, Julia. Ça va ?

PUCE. — Oui...

JAKOB. — Nils...

PUCE. — Il rentre les vaches. Et toi ?

JAKOB. — Oui, tout va bien. Non ce n'est pas vrai. Ça ne va pas. L'année a été horrible. Il y en a

¹⁴ Birgitta Trotzig: auteur née en 1929 à Göteborg.

Parmi ses romans, citons "Bilder" en 1954, "De Utsatta" en 1957 et plus récemment "Dykungens dotter" en 1985. L'auteur et le traducteur proposent Hannah Arendt pour le texte français.

¹⁵ Berndt Klyvare: photographe et cinéaste connu...

¹⁶ Dans le texte suédois la réplique est : " C'est qui cette fille avec les taches de rousseur ? " (puisque'il s'agit de Birgitta Trotzig qui est rousse.)

tellement qui meurent aujourd'hui. Nils ne passera pas ?

PUCE, *regarde sa montre*. — Il faut que j'aille traire. Il ne peut pas traire mes vaches et moi je ne peux pas traire les siennes.

JAKOB. — Ca y est, les vaches sont à l'herbe ?

PUCE. — Si je traie ses vaches, je risque de me faire croquer les fesses. Le camion de lait ne s'arrête plus qu'à deux fermes. Oui (*une petite pause*) Es-tu sur un nouveau livre ?

JAKOB. — Si je le savais, je serais heureux... (*il sent ses mains*) Je sens toujours Roslagstull¹⁷. Tu as lu le dernier ?

PUCE. — Bien sûr que je l'ai lu. Plusieurs fois. Tout sauf les pages en français¹⁸. Ça m'a donné des sueurs froides. Nils aussi l'a lu.

JAKOB. — Ah bon. Je trouve que j'ai été assez discret.

PUCE. — Il lit beaucoup.

JAKOB. — Les critiques étaient assez mitigées. Mais que dire ? Il est si parfaitement achevé qu'il n'y a rien à rajouter. Apparemment, il est tout à fait normal que je sois l'auteur de romans parfaits.

PUCE. — Muller reste avec toi tout l'été ?

JAKOB. — Appelle-la si tu veux. Seulement cette semaine. Après elle ira à Bornholm¹⁹.

PUCE. — Chez sa mère ?

JAKOB, *il cherche dans ses papiers*. — Elle prend le bateau vendredi prochain. Je vois de plus en plus mal. C'est l'âge, me dit mon ophtalmo. Donc je le hais. Oui, nous sortons d'une période assez calme, Erika et moi. Elle a rencontré quelqu'un qui vient de Lituanie. Quelqu'un de très sympa. Il inspire confiance. Je l'aime bien. C'était presque triste quand on s'est séparé la dernière fois, après l'anniversaire de Muller. J'étais sur leur île. L'île des parents d'Erika, elle m'a raccompagné jusqu'au ponton d'embarquement. Je ne comprends pas que tant d'années de haine et d'amour désespérés, tant de querelles et tant de viles projections n'aient laissé aucune trace... Seul un étonnement, d'être aussi indifférent l'un à l'autre. J'aurais voulu lui tendre la main et... Je ne sais pas... Nous avons été mariés dix ans, nous avons connu la paix dix minutes. Pour la première fois il n'y avait plus aucun désir entre nous. Pourquoi haïr, ça peut se comprendre, mais pourquoi aimer...

PUCE. — Où sont mes lettres ?

JAKOB. — Les relations d'amour c'est comme les critiques. Il suffit de lire le début et la fin. Entre les

¹⁷ Le traducteur propose " Je sens toujours la ville." Roslagstull est une porte et un quartier de la ville de Stockholm.

¹⁸ Le traducteur propose "...sauf les pages en italien."

¹⁹ Bornholm est une île danoise.

deux ce n'est qu'un dossier médical.

PUCE. — Tu les as lues ?

JAKOB. — Oui. Bien sûr. Je...

PUCE. — Ne dis rien. Tu n'en as pas parlé à Anna ?

JAKOB. — Je ne lui ai pas adressé la parole depuis l'enterrement. Je ne peux plus la voir... Je trouve qu'elle ressemble tellement à notre mère. Et je ne peux pas supporter ses maudits sarcasmes. Je me souviens d'une fois, on avait des invités à la maison et, papa et maman se sont mis à la vaisselle après le repas. Et quand Papa a demandé où était le torchon, maman a répondu : "Prends ce que tu as entre les jambes !" Et oui ! il fallait rire et trouver ça amusant.

PUCE. — Promets-moi de ne jamais rien dire à Anna. Brûle-les, je t'en prie !

JAKOB. — C'est ça que tu veux ?

PUCE. — Oui, fais-le. *Elle commence à aider Jakob à défaire sa valise.*

JAKOB. — Evidemment je ne peux pas te les rendre.

PUCE. — Je n'aurais jamais dû les écrire... Si seulement j'avais pu réaliser à quel point tout cela est impossible... pour toi. J'étouffe sous le poids de mes fantasmes. Je ne pense à rien d'autre. Je rêve de toi. Cette nuit, j'ai rêvé de toi...

JAKOB. — Quoi ?

PUCE. — C'était terrible. Et si jamais je disais ton nom dans mon sommeil. Je veux dire ton nom, dire ton nom.

JAKOB. — Qu'est-ce que tu as rêvé ?

PUCE. — J'étais dans une sorte de marécage, tout couvert de glace et de boue et je voulais courir vers toi, je voulais te sauver. Tu étais enfermé dans l'hôtel... et je courais, je courais, brisant la glace... Je portais de lourdes bottes militaires... et finalement je me suis retrouvée devant la porte de l'hôtel. C'était une question de secondes. Tu étais à l'intérieur en train de mourir. Ça grouillait de monde. Je t'ai cherché partout au rez-de-chaussée sans te trouver. Alors je me suis lancée dans les escaliers vers le premier étage, les gens me bouscullaient, mais j'ai réussi à me dégager. J'ai traversé les couloirs, dans tous les coins il y avait des gens qui... copulaient. Il ne restait plus qu'un endroit où chercher la vieille salle de bains... Tu étais nu dans la baignoire remplie de glace et d'algues. Des femmes essayaient de te noyer. Je me suis battue, je me suis battue pour ta vie et j'ai essayé de te tirer de la baignoire, mais tu étais presque congelé. Alors, je me suis réveillée.

JAKOB. — Qui étaient ces femmes ? Est-ce qu'il y avait Erika ?

PUCE. — Merde, j'ai tellement prié pour que tu n'existes pas.

JAKOB. — Oui, moi aussi.

PUCE. — Non, non ce n'est pas vrai ! J'aurais voulu que tout cela n'ait pas eu lieu... alors que c'est depuis la maternelle que ça dure. Pourquoi ne m'en as-tu pas empêchée ?

JAKOB. — Non. C'est comme ça.

PUCE. — Je ne suis plus la personne de notre première rencontre. Je remarque à peine Julia. Je ne pense jamais à elle... Jakob.

JAKOB. — Non.

MULLER, *parle d'une autre chambre.* — Je vais aller voir s'il est là.

PUCE. — Tu allumes des petits feux en moi et je ne sais pas par où commencer pour les éteindre. Pourquoi le ferais-je ? Je veux être à toi, c'est aussi simple que cela. Est-ce que tu veux m'épouser ?

MULLER, *elle sort de la pièce.* — Salut, Puce...

PUCE, *elle l'embrasse.* — Mon Dieu. C'est toi, Muller ? Comme tu es devenue grande et belle. C'est à peine si je te reconnais.

MULLER. — J'ai seulement un an de plus.

JAKOB. — C'est l'année la plus importante.

PUCE. — Vous êtes si ressemblants.

MULLER. — J'ai maquillé Julia. Elle est en train de se regarder dans la glace.

PUCE. — Ah, ça me fait plaisir de te voir. Passe nous voir à la maison et amène Jakob. Il te plaît, cet endroit ? Comment va l'école ?

MULLER. — Comme ci, comme ça.

JAKOB. — Elle est dans les trois premières.

MULLER. — Ça ne veut rien dire dans une classe de débiles. Ce sont tous des génies en débilite.

PUCE. — Je vois. Tout devrait aller mieux maintenant que papa et maman ne s'aiment plus.

JAKOB. — C'est un génie des langues.

MULLER. — Mais je regrette un peu d'avoir pris français²⁰, vu comment ça bouge en Allemagne.

Julia elle sort, se dirige vers Jakob et pose une main sur son épaule.

PUCE. — Mais mon Dieu ! Qu'est-ce que tu as fait ?

JAKOB. — Qui est-ce ?

JULIA, *rit.* — C'est moi... c'est Julia...

JAKOB. — Non. C'est vrai ? Je croyais que c'était Michelle Pfeiffer.

JULIA. — Tu ne me reconnais pas ?

²⁰ Le traducteur propose italien

JAKOB. — Non... Mon Dieu !

JULIA. — Tu me trouves tellement belle ?

JAKOB. — Très.

JULIA. —

"How sweet and lovely dost thou make the shame,
Which, like a canker in the fragrant rose,
Doth spot the beauty of thy budding name,
O, in what sweets dost thou thy sins enclose !" ²¹

PUCE. — Mais qu'est-ce que tu portes sur la tête ? Enlève ça. Il faut qu'on rentre aider Nils à traire les vaches.

JULIA. — Je ne veux pas rentrer à la maison. Je veux rester ici toute la soirée.

JAKOB. — Laisse-la donc.

JULIA. — Je veux rester chez Jakob.

PUCE. — Il faut que tu m'aides Julia. C'est pour ton bien.

MULLER, *elle cueille des mûres qui poussent à côté de la maison.* — On pensait faire une promenade sur la plage, puis aller voir Anna. Ah ! elles sont acides ces merdes-là !

JULIA. — Mais je t'aide tout le temps. Je travaille comme si j'avais trente cinq ans

JAKOB. — Non, je n'ai pas envie d'aller si loin. As-tu eu tes règles Ophélie ?

ANNA. — Je ne sais pas combien de personnes j'ai rencontrées aujourd'hui, mais tu es la seule qui m'a fait du mal. Tout est simple et décontracté avec les autres, sauf avec toi.

MULLER. — C'est pas loin. Tu es en vacances.

HARALD. — Bon, si c'est comme ça. OK.

JULIA. — Je ne veux pas toucher les vaches. Je déteste les vaches.

ANNA. — Tout ça m'emmerde.

HARALD. — Moi aussi ça m'emmerde.
Anna casse un verre de vin sur la tête d'Harald.

JAKOB. — Allez plus loin si vous voulez, moi je vous accompagnerai seulement un petit bout de chemin. Je vais chercher une veste.

HARALD. — Ça ne fait rien. Tu es morte pour moi.

ANNA. — Tu mens ! Je ne serai jamais morte pour toi.

PUCE. — Je vous accompagne jusqu'à la route. Dis à Julia de rentrer après.

JULIA. — Je ne veux pas. C'est triste à la maison. Les paysans n'ont pas d'imagination.

²¹ Sonnet de Shakespeare.

PUCE. — Il faut que tu rentres ma chérie. Tu trouves que Michelle Pfeiffer est belle ?

JULIA, *elle chantonne, pas méchamment mais comme si elle disait une comptine.* — I don't want to be with you, I don't want to be with you, I don't want to be with you.

Jacob sort de la maison. Ils commencent tous à marcher. Julia et Muller passent devant.

PUCE, à Muller. — C'est toi qui héritera de la maison plus tard.

L'homme au fez, passe au loin.

* * *

Sur la plage: une femme sort de l'eau. Elle enlève ses vêtements mouillés et laisse des traces derrière elle, sur le sol. Quand le groupe, Julia, Muller, Jakob et Puce arrivent à la plage, ils rencontrent Anna et Harald. Nils, le mari de Puce arrive de l'autre côté. Anna fait un signe de la main. Nils s'arrête entre le groupe de Puce et le groupe d'Anna, mais choisit finalement le groupe d'Anna. Ils se saluent chaleureusement. Harald donne une poignée de mains à Nils. Nils, qui a fini le travail de la journée, semble calme et heureux.

ANNA. — Mais, c'est Nils ! Mon Dieu... J'étais justement en train de monter à Helgenäs pour dire que nous étions arrivés.

HARALD. — On est sorti respirer un peu.

NILS. — Oui, Puce m'a dit que vous étiez là, je me suis dit que j'allais prendre l'air moi aussi.

HARALD. — Tu as déjà trait tes vaches ?

NILS. — Ça il faut le faire quand elles en ont envie.

HARALD. — Tes vaches sont de bonnes vaches ?

ANNA. — Ne restez pas là à parler de vaches.

NILS. — Oui, elles le sont... vu leur taille et leur poids, elles donnent beaucoup de lait.

ANNA. — Ça va, tu t'es renseigné maintenant. Voilà Puce ! Alors, nous voilà réunis. Un peu plus près de la mort seulement.

HARALD. — Et tout va bien... C'est rentable ?

NILS. — Financièrement non. Ce n'est pas rentable. Mais l'argent ne fait pas un très bon engrais.

ANNA. — Ça fait du bien de te voir, Nils.

PUCE. — Tu as déjà fini ?

NILS. — Oui, bien sûr. C'est l'argent qui commande. Aujourd'hui, y a plus un jeune pour oser investir dans l'agriculture.

ANNA, *simultanément.* — Ah, c'est joli ça.

PUCE, *simultanément.* — Oui vraiment.

NILS. — Mais ça a toujours été dur pour les

paysans. C'était dur aussi quand mon père était jeune. Quant à son père...

PUCE. — Arrête de te plaindre et de geindre comme tous les paysans ! Personne n'a le courage de t'écouter.

NILS. — Je ne geins pas et je ne me plains pas, je dis seulement comment les choses sont... Nous, on se porte bien.

ANNA. — Oui, vous êtes à votre place.

NILS. — Oui, c'est ça, c'est vrai on est là depuis longtemps. Notre famille est là depuis l'époque d'Oscar II.

HARALD. — Ça doit être un sentiment fantastique d'avoir vécu ici depuis l'époque d'Oscar II.

NILS. — Oui, probablement ça l'est. (à Anna.) Alors tu viens d'arriver ? Et tout va bien ?

ANNA. — Oui, tout va bien.

NILS. — Je suis descendu voir ta maison hier, tout avait l'air sec et bien en ordre.

JULIA. — Est-ce que tu as vu le chanteur de " Pearl Jam " ?

ANNA. — Il faut que je me débarrasse des orties²². Elles envahissent tout l'escalier.

JULIA. — Il est si beau. C'est le plus bel homme que je n'aie jamais vu. Lui, je l'autoriserais à me tuer.

NILS. — Oui, les orties, c'est désagréable. Il ne faut jamais les perdre de vue.

PUCE. — Non, il ne faut jamais les perdre de vue.

ANNA. — Elles nous envahissent aussi vite que le sida (elle dit bonjour à Jakob qui s'est joint à eux) Ah bon, toi aussi tu viens d'arriver.

JULIA. — Parfois je change de style. Je ne peux pas, par exemple, rester dans des vêtements qui ne sont pas mon style, mais parfois j'ai besoin de changer entièrement de style.

ANNA. — Enfin toute la famille Aurelius est réunie. Du moins ce qu'il en reste, mais les autres sont aussi présents.

HARALD. — Tu portes toujours cette vieille veste moche en daim ?

ANNA. — Je ne savais pas que tu venais d'arriver.

JAKOB. — Salut, Nils (il dit bonjour à Nils et Harald) Non, j'ai pris un taxi.

NILS. — Tu as pris un taxi pour arriver jusqu'ici ?

ANNA. — Oui, tu es d'une patience comme toujours.

²² Dans le texte suédois, il s'agit d'un chou de la famille Umbelliferac, le *Aegopodium podagraria*.

JULIA. — Je porte des doubles slips. Comme ça si queiqu'un m'en enlève un, il m'en reste un

JULIA. — Anna t'appelle...

ANNA. — J'aurais pu venir te chercher. Comme je le fais d'habitude. Je t'ai téléphoné avant de partir pour te demander si tu voulais qu'on emporte quelque chose avec nous dans la voiture.

MULLER. — Oui, je vois.

NILS. — Vous auriez pu aussi m'appeler, on serait venu vous chercher.

JULIA. — Ma mère, elle, est pareille tout le temps. Elle vient de s'acheter un parfum très cher, Chanel n° 5, en Hollande, comme si ça pouvait l'aider.

JAKOB. — Je ne savais pas très bien quand j'allais partir. Je me suis dit : je partirai quand je serai prêt.

MULLER, *elle est habillée complètement en noir et elle s'approche d'Anna. Julia l'attend un peu plus loin.* Salut Anna.

ANNA. — Salut Muller! (*elle l'embrasse*) Comme tu es devenue femme ! Tu es si grande et belle, ça me vieillit. Il ne faudrait pas que tu deviennes trop belle. Ça se voit que tu es une Aurelius.

ANNA. — Tu ne savais pas. Tu n'avais pas acheté ton billet ? Tu prends des apex non ? Sinon c'est vraiment trop cher. Tu as payé combien ?

NILS, *parle de Julia.* Mais qu'est-ce que tu as fait ? Qui est-ce qui t'a donné ça ?

* * *

HARALD. — La mer est complètement calme (*à Anna.*) Regarde !

JAKOB. — Elle est dans sa période noire.

MULLER. — Je pense que ma mère a eu plein de mecs. Et qu'elle a rencontré le bon mais qu'elle ne s'en est pas rendu compte.

PUCE. — C'est à Muller.

JAKOB. — Je ne savais pas quand je serais prêt.

NILS. — Mais tu as l'air vraiment bizarre.

ANNA. — Oui, c'est étrange, très étrange. Tu as payé combien ? Muller, viens ici ! (*Muller se retourne et fait un signe de la main*) Tu ne veux pas venir donner un bisou à ta tante ?

JAKOB. — Tout est noir dans sa chambre.

HARALD. — Et, si on allait les rejoindre.

MULLER. — Je suis une personne noire.

ANNA. — Toi, tu veux toujours partir quelque part.

JAKOB. — La jeunesse d'Europe est habillée en noir. Ils rentrent tous d'un grand enterrement.

JULIA. — Je le veux, ce garçon qui est sur la deuxième pochette CD des U2, celui qui a un regard très dur.

NILS. — Salut Muller, tout en l'air.

MULLER. — Je ressemble à maman aussi. Je ressemble beaucoup à maman.

ANNA. — Oui, bien sûr... Mais tu as les traits classiques des Aurelius. C'est ça qu'on remarque en premier chez toi. Tu habites chez ton père maintenant ? Je ne sais plus rien de toi.

MULLER. — Parfois.

MULLER. — Je trouve qu'elle est presque trop belle. *Elle rit.*

ANNA. — Il faut qu'on se voit souvent cet été. Tu restes non ? Longtemps non ? Oh ! La voilà, la reine de la nuit.

HARALD, *à Jakob.* — Et alors, ça va la petite maison, là-bas... Elle est comment ?

NILS. — C'est certainement la nouvelle façon pour se trouver un bon paysan.

MULLER. — Elle peut être tellement belle. Quand elle s'habille en rouge et quand elle se maquille les yeux et qu'elle remonte les cheveux sur sa nuque...

PUCE. — Enlève ça Julia.

ANNA. — Mon Dieu qu'elle a grandi.

MULLER. — On va aller à la campagne. Notre campagne.

NILS. — Combien tu payes par semaine ?

ANNA. — Mais ici c'est ta campagne, plus qu'autre chose.

JAKOB. — Beaucoup trop.

JULIA. — Moi, je suis à la campagne tout le temps.

NILS. — Trois mille, trois mille cinq ?

MULLER. — La campagne, à maman et à moi, c'est ça que je veux dire.

JAKOB. — Oui, en gros.

ANNA, *elle met son bras autour de Muller.* — Tu viendras me dire bonjour et tu amèneras Jakob. Tu ne veux pas venir manger chez nous ? Je ferai des crêpes. Tute souviens combien tu aimais mes crêpes ?

NILS. — On ne demande pas assez d'argent.

MULLER. — Je peux rester à la regarder très longtemps. Mais la plupart du temps elle a l'air fatigué, triste...

MULLER. — Nous avons déjà mangé.

ANNA, *elle appelle.* — Muller !

JAKOB. — Des courgettes. Nous sommes végétariens cet été.

ANNA. — Bon, ce sera pour une autre fois.

MULLER. — Oui. *Elle se dirige vers Julia. Harald se dirige vers le ponton.*

ANNA, *elle rit.* — Quand je pense que je me suis occupée de Muller comme si c'était mon propre enfant. Erika m'a toujours accusée de lui voler sa fille... Je pense qu'elle a dû la marquer profondément.

PUCE, *elle parle de Julia.* — Son état empire de plus en plus.

* * *

JAKOB. — Ce n'est pas le moment d'en parler, surtout en présence de Muller.

NILS. — Tu ne devais pas travailler à la bibliothèque ce soir ?

PUCE. — Il n'y avait personne, donc j'ai fermé un peu plus tôt.

ANNA. — Non, non, il ne faut pas, mais quand je pense au passé, ça me fait mal au cœur. Toi, tu lisais et moi j'étais assise sur le lit de Muller et on chantait les vieilles chansons de Cole Porter, elle adorait ça (*elle rit*) Quand elle était petite, elle ne pouvait jamais se passer de mes seins... Elle n'était sûrement pas habituée aux vrais seins.

JAKOB. — Ah ! Regardez la lumière, regardez là-bas. On dirait un tableau de Turner.

PUCE. — Martin est venu à la bibliothèque, il voulait un livre porno, mais ça, il faudra qu'il le prenne ailleurs.

ANNA. — Ce qui était désagréable avec Erika c'est qu'elle a toujours essayé de détourner Muller de moi, je n'ai jamais eu le droit de l'embrasser, moi qui l'aimais tant.

Un vieil homme avec un fez rouge passe. Il fait trois pas d'un côté, puis trois de l'autre, il s'arrête et reprend le même mouvement chorégraphique.

JAKOB. — C'est moi qui ai fait en sorte que la bibliothèque achète des livres d'Henri Miller.

* * *

ANNA. — On s'est tellement amusé.
L'homme avec le fez porte un grande serviette qui est fermée et remplie de papiers.

JAKOB. — Bonsoir.

HARALD. — Qu'est-ce qu'il a dans sa serviette ?

NILS. — Le dossier de faillite de la ferme de Isgård.

PUCE. — Il a hérité de la ferme de Isgård, il y a très longtemps. Il était l'un des hommes les plus riches de Österlen.

HARALD. — Chaque fois que je l'ai vu, il m'est arrivé quelque chose de merveilleux.

NILS. — Tu organises ta fête cette année Anna ?

JAKOB. — Grand-père portait toujours son petit chapeau style André Gide quand il était en vacances.

ANNA. — Samedi prochain. Tout le monde vient ?

HARALD. — Oui, on est obligé.

JAKOB. — Moi aussi, j'ai envie d'un chapeau comme ça.

NILS. — Il faudrait essayer de m'en empêcher.

HARALD, à Jakob. — Il était pasteur non, ton grand-père ?

ANNA. — Tu viens aussi.

JAKOB. — Oui... Que faisait ton grand-père ?

ANNA. — Sinon je serais très triste.

HARALD. — On l'a arrêté pour détournement de fonds, il a fait deux ans de prison.

ANNA. — Très, très triste.

HARALD. — Il était directeur d'école à Karlskrona.

ANNA. — Mais bien sûr que tu viens ! On a tellement de choses à se dire. J'avais espéré que tout ça serait du passé. Je ne sais pas quoi d'ailleurs. Je n'ai pas été autorisée à te parler depuis le mois d'octobre.

JAKOB. — J'ai eu tellement de choses à faire.

ANNA. — Moi aussi ! Deux fois plus que toi. Mon métier, c'est comme suivre le Christ sur le chemin du Golgotha sans jamais y arriver (*elle prend son bras et l'empêche de partir*) Tu es toujours avec moi, quoi qu'il arrive, tu es toujours à mes côtés.

Les autres s'arrêtent en hésitant, puis ils font un pas.

JAKOB. — Oui, oui.

ANNA. — Mais qu'est-ce qu'il y a Jakob ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi tu me hais tant ? Est-ce à cause de la maison ?

JAKOB. — Je n'ai pas envie de parler de ça maintenant.

ANNA. — Quand alors ?

JAKOB. — Je m'en fous.

MULLER. — Je vais jouer Antigone à l'école.

ANNA, à Jakob. — J'ai trouvé quelque chose pour toi, en attendant un avion à Tokyo. C'est le dernier disque de Chet Baker "Memories" .

HARALD. — A chaque fois que je me promène ici, je

regarde le sable.

ANNA. — Il est magnifique.

JAKOB. — Ce n'est pas son dernier disque.

HARALD. — Il faut que je me force pour regarder la mer.

NILS. — Moi aussi, quand je me promène ici, je regarde le sable, mais c'est parce que je suis tellement habitué à marcher en cherchant l'anneau de mariage de ma mère.

* * *

Il s'arrête. Jakob et Anna se joignent au groupe.

PUCE. — Oui, c'est une histoire exquise.

NILS. — Mon père et ma mère se sont mariés à la fin de la guerre en 1944. C'est cette année-là que l'aviateur canadien s'est écrasé ici. Il est enterré au cimetière (Jakob GP Bradley) et ma mère a cousu sa robe de mariée dans le tissu du parachute trouvé sur les lieux de l'accident.

JAKOB. — C'est Papa qui l'a soigné.

PUCE. — Oui, il y a quelques années les Canadiens sont venus. Ceux qui étaient dans le même avion. Ils ont fait le tour des lieux.

ANNA. — Toi, tu t'occupes de la tombe.

PUCE. — Qui d'autre, à part nous, se souviendra de lui. C'est triste qu'il soit enterré si loin de son pays.

JAKOB. — Il n'était pas du Cornwall ?

NILS. — Exact. le jour de leur mariage, mon père et ma mère ont emmené leurs invités faire une promenade après le café, comme c'était la coutume. Et puis quelqu'un a voulu regarder l'alliance de ma mère. En l'ôtant de son doigt, elle l'a fait tomber dans le sable. Ils ne l'ont plus jamais retrouvée. Mon père et ma mère sont revenus ici quasiment tous les jours, pendant plusieurs années, mais en vain. En pensant à son alliance perdue ma mère se disait qu'elle n'était pas vraiment mariée... Et puis, il y a vingt ans, ils ont fêté leurs noces d'argent. Comme il se doit ils ont fait une promenade sur la plage, ils sont passés par le même chemin, celui qui mène à la baie. Le soleil brillait, c'était la fin de l'été. Tout en marchant, maman a aperçu quelque chose qui étincelait sur le sable, c'était son alliance qui était là depuis vingt cinq ans. Presque un miracle.

HARALD. — C'est merveilleux.

JAKOB. — C'est une histoire fantastique.

ANNA. — Je l'adore.

PUCE. — Oui, c'est épatant.

ANNA. — Une histoire à savourer chaque été.

HARALD. — Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

MULLER. — Si jamais je la retrouve, je la donnerai à mon futur.

JULIA. — Je l'ai trouvée il y a sept ans.

ANNA. — Bravo ! Julia.

HARALD. — Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

NILS. — Eh bien, ma mère l'a laissée là où elle l'avait retrouvée. Elle ne l'a pas mise à son doigt. Ils avaient passé vingt cinq ans heureux, sans bague alors elle s'est dit qu'il valait mieux continuer comme ça.

JAKOB. — Si seulement je pouvais écrire aussi bien que Nils raconte.

PUCE. — Et depuis ce jour ils vécurent malheureux.

ANNA. — Moi aussi j'aurais fait la même chose.

JULIA. — T'aimes Picasso ? J'aime bien regarder Picasso quand je suis angoissée.

NILS. — Ils sont vieux maintenant et ma mère est devenue un peu bizarre (à Anna) Quand les gens partent en vacances, elle, elle va à hôpital psychiatrique. Ils disent qu'elle est maniaco-dépressive.

MULLER. — Moi, je n'en rencontrerai qu'un .

PUCE. — La plupart du temps elle est calme et elle pleure. Elle ressemble à un petit oiseau assis sur le sable au fond de sa cage.

ANNA. — (Voilà,) on est chez moi.

PUCE. — Qui pleure et qui chie. Oui, il faudrait retourner sur nos pas. On ne peut pas être absent trop longtemps.

NILS. — Il ne faudrait pas qu'on rentre ? C'est pas très bon pour le moral de rester les mains dans les poches.

PUCE. — Non, je ne veux pas rentrer, mais si jamais ta mère se réveille ?

ANNA, *elle se secoue.* J'espère bien que vous viendrez tous samedi ! Promettez-le moi ! Sinon tout l'été sera gâché.

PUCE. — Oui, on viendra comme d'habitude. J'apporterai un peu de tout à manger.

ANNA. — Non, tu n'apporteras rien ! J'arrangerai tout moi-même ! Laisse-moi me débrouiller toute seule ! (*elle embrasse Puce*) Je plaisantais. Je suis tellement heureuse que tu existes ! Et tu seras toujours là.

PUCE. — Oui, nous on est là et vous, vous êtes de passage.

JAKOB. — Chaque fois que je prends le chemin de "L'Etoile du matin" qui va vers le chêne là-haut et que je vois les fermes et la mer en bas, je sais que je ne serai jamais chez moi ailleurs qu'ici.

ANNA. — Oui. Tu ne veux pas venir avec nous un instant, prendre un verre de vin ?

HARALD. — Oui, viens avec nous.

JAKOB. — Non. Il faut que je rentre ranger.

MULLER. — C'est moi qui range toujours tout.

ANNA. — Mais tu es en vacances. Tu es libre, il faut te reposer, rencontrer des gens. Ce n'est pas bien de s'isoler comme ça, ce n'est pas bien pour Muller non plus.

PUCE. — Oui, je suis d'accord.

JAKOB. — Mon Dieu ! Je rencontre des gens tout le temps.

ANNA. — Des patients, oui. Des malades, des personnes désespérées.

PUCE. — Ce ne sont pas tout à fait des personnes.

ANNA. — Tu as besoin de rencontrer des gens comme nous. J'ai tellement envie de te voir.

JAKOB. — Oui, on en reparlera plus tard.

ANNA. — Tu le promets ? Tu le promets ?

JAKOB. — Bien sûr.

PUCE. — Il faudrait que tu passes dire bonjour à Erik aussi. Tu sais qu'il est en train d'emménager à Rosenhill.

JAKOB, *il est en train de partir*. — Non, je ne le savais pas. Qu'est-ce qu'il en pense ?

NILS, *il est aussi en train de partir avec Puce et Julia*. — C'est cette vieille rapace de Greta, qui se croit supérieure aux autres, qui l'oblige. Erik est un homme gentil.

ANNA. — Et si tout redevenait comme avant ?

JAKOB. — Comment serait-ce possible ?

ANNA, *avec Julia, en direction de Puce et de Nils*. — Attendez-nous.

* * *

JULIA, *elle s'approche d'Harald et de Muller*. There is not going to be a revolution today.

HARALD. — Why not ?

JULIA. — Because Napoleon has her period.

HARALD. — I see.

MULLER. — D'où ça vient ?

JULIA. — Je ne sais pas. Virginia Woolf peut-être, je ne sais pas. Virginia Woolf, Virginia Woolf, Woolf. *Elle imite un chien*.

MULLER. — Je peux ?

HARALD. — Tu n'en veux pas une autre ? Elle est dégueulasse celle-là.

MULLER. — C'est bien qu'elle soit dégueulasse, sinon je ne pourrais pas m'arrêter.

HARALD. — Ça fait plaisir de te voir (*petite pause*) Tu n'es pas venue l'été dernier.

MULLER. — Non. Ils s'engueulaient tellement... Ce n'était pas possible.

HARALD. — J'ai entendu dire (*petite pause*) Ça fait bizarre que vous habitiez là-bas.

MULLER. — Moi, je reste seulement une semaine, après j'irai à Bornholm.

HARALD. — Tout est différent cette année.

MULLER. — Je n'ai pas vu papa depuis Pâques... J'ai eu beaucoup de travail à l'école.

HARALD. — Je ne pense pas que nous nous baignerons tous, nus au clair de lune, cette année. Nous ne boirons pas non plus de whisky, et nous ne jouerons pas aux cartes jusqu'à quatre heures du matin. Quel âge as-tu maintenant ?

MULLER. — Bientôt dix huit ans. Et toi ?

HARALD. — Bientôt quarante deux... Tu viens, on se promène ?

MULLER. — Oui ! *Elle se lève*.

HARALD. — Non, allons de l'autre côté... vers Isgård.

MULLER. — OK (*pause*) Je suis venue ici uniquement pour faire mes adieux... adieux au rocher de la plage... à mon premier vélo... à mon enfance (*petite pause*) C'est difficile. Cet endroit compte plus qu'il n'en a l'air.

HARALD. — Toi aussi tu comptes plus que tu en as l'air.

MULLER. — Salut Julia. On se reverra à la fête.

JULIA. — Je passerai demain.

MULLER. — Oui, c'est ça.

* * *

Un peu plus tard à Rosenhill, où Erik et Greta sont en train d'emménager.

JAKOB. — Je voulais seulement dire bonjour. Je ne resterai pas longtemps.

GRETA. — Ah bon ! On est en train de ranger.

JAKOB. — Il paraît que Tomas est là aussi.

GRETA. — Ici, non. Ici c'est pas chez lui. Il restera dans la vieille maison (*elle parle du vélo de Jakob*) Il est beau. Erik ! Tu as de la visite !

ERIK, *il descend de l'escalier, il a quelques livres sous le bras.* — Qui est-ce ?

GRETA. — Le voilà. Mais il ne sortira pas maintenant. Il faut qu'il m'aide à poser les lampes, pour qu'on y voit clair.

ERIK. — J'étais justement en train de ranger tes livres dans la bibliothèque. Tu ne te souviens sûrement plus d'eux.

JAKOB. — Non, mais tu es là pour m'aider. Salut.

ERIK. — Salut, salut... T'es revenu ?

GRETA. — Oui, tu le vois bien non ?

JAKOB. — Je passais seulement dire bonjour.

ERIK. — Ah bon. Oui..., nous on est en train d'emménager à Sofiero²³. Oui... Tu veux quelque chose ?

GRETA. — Il n'y a rien, pas à cette heure-ci.

JAKOB. — Non, merci, je ne veux rien, je voulais seulement dire bonjour. *Il prend un des livres.*

ERIK. — J'ai pensé relire celui-là cette nuit.

JAKOB. — Il est affreux. Pourquoi l'a-t-on publié ?

ERIK. — Tu es le seul auteur des années post-soixante que je lise... je suis ton meilleur lecteur.

JAKOB. — Je le sais. J'ai écrit tellement de choses sur toi.

GRETA. — Reviens plutôt un autre jour, quand nous aurons fini de ranger.

ERIK. — On pourrait faire un tour.

GRETA. — Oui, mais ne descends pas chez lui maintenant, sinon tu vas rester là-bas à bavasser toute la nuit et rien ne se fera. Il faut qu'on accroche les rideaux. Père et mère arrivent demain de Osby pour voir la maison. Vous ne pouvez pas parler ici plutôt ?

ERIK. — Pour l'amour de Dieu...

GRETA. — Et puis, il faut que tu ailles voir ce que fait Tomas. Il est peut-être couché KO, en train de mettre le feu à la maison. Oh, moi, ça m'est égal... Mais qu'est-ce que tu fais s'il met le feu à la maison ?

ERIK, *à lui-même.* — Je ne comprends pas pourquoi je serais responsable des actes de Tomas.

GRETA. — C'est ton frère. Pas le mien.

ERIK. — Oui, exactement.

GRETA. — Tu fais ce que tu veux (*elle rentre*) Je lui ai préparé à manger. J'ai mis ça au frigo. Il ne

²³Il s'agit du château Sofiero sur Öland, résidence estivale actuelle des Bernadotte. Le traducteur propose "...château d'été"

mange jamais, il vomit.

ERIK, *jure entre les dents.* — Elle est un peu inquiète (*il s'assied sur les marches*) Ses parents arrivent demain et elle veut leur montrer qu'elle s'en est bien tiré dans la vie. Son grand-père était un ouvrier journalier (*petite pause*) Et puis, elle est un peu jalouse de toi et d'Anna. Parce qu'on parle de choses qu'elle ne comprend pas.

JAKOB. — Oui, assume ton choix.

ERIK. — J'essaie, j'essaie, tout le temps. Non, je plaisante. (*petite pause*) Elle est gentille avec les enfants. C'est ça le plus important (*petite pause*) C'est la raison pour laquelle on vit, n'est-ce pas ?

JAKOB. — Je me souviens que tu cherchais une vraie maman pour tes enfants... Des hanches larges et un bassin profond.

ERIK, *il commence à rire.* — Oui, et si je compare avec ces étudiantes neurasthéniques avec qui je sortais à la fac, eh bien Greta m'apporte quelque chose de frais et de simple, quelque chose qui donne confiance. Ça fait quand même une éternité qu'on est ensemble (*petite pause, il parle plus doucement*) Mais ce soir quand je suis rentré et que j'ai vu qu'elle était là, dans le fauteuil à bascule de ma mère, l'air tellement content, ça m'a rendu furieux. C'était insupportable. Je lui ai dit de se lever. Je ne comprends pas ce qui m'est arrivé, mais tout en moi s'est cassé. J'ai pris le fauteuil à bascule et je l'ai descendu à la cave. Tu connaissais ma mère, elle était si douce et gentille. Mais, je n'ai jamais été proche d'elle — quelque chose m'en empêchait. J'ai comme l'impression qu'elle est morte hier, il y a si longtemps, dix sept ans (*pause*) As-tu vu Anna ?

JAKOB. — Brièvement...

ERIK. — Je suis allé la voir ce matin. J'adore cet endroit. C'est un des plus beaux de toute la région. C'est si beau avec les plantes; la lavande, les roses sauvages, les giroflées qui sentent bon la nuit. L'air embaumé des pins et des champs tout autour. C'est un jardin nordique typique. On pourrait aussi le trouver en Ecosse. Aujourd'hui c'est les champs de Nils, le domaine de Nils (*pause*) Mais sinon tout est comme avant... Et toi, ça va ?

JAKOB. — Ça va. Ça va à peu près.

ERIK. — Tu te souviens quand on se promenait toi et moi, il y a longtemps. On marchait toute la nuit et on parlait de tout et de rien, de philosophie²⁴ et surtout d'Eros et Agape (*ils marchent en silence*) Il faut que je rentre bientôt pour l'aider avec ses maudites lampes. Pour moi, c'est la maison de la souffrance... Un mausolée social-démocrate.

Jakob prend son vélo. Ils commencent à marcher.

JAKOB, *il cite un poème de Hölderlin.* —

"Comme au jour du repos un paysan s'en va
Voir ses champs au matin, quand de la haute nuit
brûlante"

²⁴Dans le texte suédois, il s'agit du philosophe Hans Larsson, (1862 — 1944.), auteur de poésies, romans, et essais philosophiques.

Sans relâche ont jailli les éclairs glacés, et
sourdement
L'orage à l'horizon s'apaise et gronde encore,
Le fleuve redescend à ses rives, une fraîcheur
D'herbe verdit au sol, et la pluie du ciel, porteuse
De joie, goutte à chaque cep, et les arbres du
bosquet luisent
Debout dans la paix du soleil."

En me rappelant ces vers, tout ce que je fais
aujourd'hui meurt. Je me sens dévêtu de ma
personne et je prends la route vers une contrée où
je peux être moi-même, tu comprends. C'était la
description d'un paysage intérieur, aujourd'hui c'est
devenu l'image d'une Scanie qui n'existe plus. Sinon,
la plupart du temps, je vois ma vie comme une
immense salle d'attente. Une salle d'attente où tout
le monde dit adieu et où personne ne rentre (*pause*)
Muller est allée voir Anna.

ERIK. — Moi, j'ai fini d'attendre (*petite pause*) Tu
travaillais toujours à l'hôpital ? Ce n'est pas trop
crevant ?

JAKOB. — Si. C'est lassant d'essayer de rendre la
mort positive.

ERIK. — Tu as commencé à écrire un nouveau livre ?

JAKOB. — Je ne sais pas si j'en écrirai encore. Il y
a beaucoup trop de livres dans ce monde. Je ne veux
pas en rajouter. Je voudrais comme Nietzsche le dit
dans la " Naissance de la tragédie ", faire un
deuxième moule du monde.

ERIK. — Est-ce que je t'ai remercié pour
" Nostalgie " ? (*petite pause*) J'ai tout reconnu, sauf
moi (*il rit un peu*) Tu ne pourrais pas me donner un
peu de tes royalties, c'est comme ça qu'on dit ?

JAKOB. — Tu es méchant.

ERIK. — L'histoire de la bagarre ne correspond pas.
C'est toi qui m'a attaqué. Tu m'as presque tué le
jour où je suis allé voir Greta. Tu verras, j'écrirai
mon propre livre, la véritable histoire (*ils
commencent à se battre pour rire*) J'ai tellement
souffert à cause de toi — que j'ai bien le droit d'être
un peu méchant (*il rit, Tomas s'approche en peignoir
avec un fusil à la main, Il se dirige vers lui. Petite
pause.*) Il est allé jusqu'à Malmö la semaine dernière.
Il s'est rendu à la gare. Mais où vas-tu ? Tu n'as pas
d'argent. "Je pensais acheter un billet pour
Kinshasa". Il pensait acheter un billet de train pour
Kinshasa, pour deux couronnes soixante dix Tomas !
Où vas-tu ?

TOMAS. — Moi aussi je me le demande. Me lo
chiedo anchio. Si puo dire che vado a fare un bagno,
vado a caccia. On dirait que je vais me baigner.

ERIK. — Tu ne vas ni te baigner ni aller à la chasse
à cette heure. Tu ne dois pas sortir au milieu de la
nuit.

JAKOB. — Salut Tomas.

TOMAS. — Je vais me noyer. Voglio annegarmi

ERIK. — C'est Jakob.

TOMAS. — Voglio annegarmi et je deviendrai un
corail.

JAKOB. — E' gia passato troppo tempo.

ERIK. — Il faut que tu rentres Tomas

TOMAS. — Non ho casa. Voi che avete una casa
andate ci. Le cose devono essere chiare... J'ai nulle
part où aller. Est-ce toi Jakob ? Si tu es Jakob, qui
suis-je ?

ERIK. — Le mari de Karin Blixen* peut-être.
(*Tomas prend la bicyclette de Jakob*) Faut pas faire du
vélo en peignoir, surtout pas dans cet état.

TOMAS. — C'est bien toi Jakob ? Merde, tu as
vieilli. Ça ne peut pas être toi, Jakob (*Jakob rit*) Oui
tu ris. Mais je suis en visite ici. Aujourd'hui j'habite
l'Afrique. J'ai une ferme là-bas, mes terres sont plus
grandes que celles de Nils. J'ai sept noirs sous mes
ordres. Des gars sympas, loquaces (*il fait un peu de
vélo*) Quand le travail est fini, on se prend un
cocktail sous le palissandre de la terrasse avant de se
jeter dans la piscine. On claque juste des doigts et il
y a un nègre qui s'amène avec un vodka-Martini
frappé. Je suis leur Dieu et leur baptiseur. J'ai
baptisé tous leurs enfants: Stockholm, Tokyo,
Londres, Paris, Pékin, Moscou. Come on over here
now Casablanca. Parlate con me

JAKOB. — Fort amusant.

TOMAS. — Oui c'était fort amusant. J'y retournerai
mort ou vif. Il faut que je trouve du fric. J'en avais
après la mort de mon père cet automne, mais
maintenant il ne me reste plus rien. J'étais au bar de
l'hôtel, on a commencé à boire en gentleman et on a
fini dans le caniveau...

ERIK. — Oui, on peut en parler un autre jour. Bon,
je te raccompagne, il faut que tu dormes.

TOMAS. — J'ai fait ma communion, donc je vais où
ça me plaît. Rentre voir ta vieille truie et moi j'irai
où ça me plaît ! Il n'existe pas un connard qui pourra
me remonter les bretelles si je ne le veux pas (*il crie*)
Occupe-toi des tiens, et fous-moi la paix !

ERIK. — Arrête de crier. Tu vas réveiller tout le
village.

TOMAS. — Je n'en ai rien à péter de ce village de
merde ! Je suis un grand propriétaire de plantations
! Je ne suis pas un esclave ici ! Je suis un être
humain libre ! J'ai tout vu deux fois. J'ai fait des
choses que personne ne pourrait comprendre. J'ai
tué des gens. Je suis un assassin (*sérieux*) J'ai tué
des hommes que je n'avais pas rencontrés avant. Je
ne m'en croyais pas capable. Je ne suis plus un être
humain. Je suis une rivière qui traverse l'enfer et
j'ai échoué sur la plage de l'éternité. Je ne possède
pas de chez moi. J'habite le temps, le temps est ma
demeure. Il tempo e la mia casa. Je suis le seul qui
ne puisse pas revenir. Erik, aide-moi.

ERIK. — Mais avec quoi ? Comment ?

²⁵ Bror Blixen, aristocrate suédois, marié à Karin,
auteur danois qui vécut longtemps en Afrique

TOMAS. — Donne-moi un peu d'argent pour que je puisse rentrer chez moi et expliquer à mes enfants.

ERIK. — Je n'ai pas d'argent, Tomas...

TOMAS. — Tu en as plus que moi, tu as de quoi me faire rentrer chez moi.

ERIK. — Non, je n'ai pas cet argent. Je ne l'ai pas. Mes remboursements sont de sept mille couronnes par mois, en intérêts uniquement.

TOMAS. — Je n'en ai rien à péter de tes intérêts à la con.

ERIK, *rit* — J'aimerais pouvoir en dire autant.

TOMAS. — Je vais t'éclater le crâne. Imagine-toi que tu es dans un trou perdu en Turquie tout en sachant que tu ne pourras plus rentrer chez toi, chez les enfants. Qu'est-ce que tu ferais ? Tu deviendrais fou. Comme moi.

ERIK. — Ne parle pas trop si tu ne veux pas que Jakob écrive un livre sur toi. *Il commence à pleurer.*

TOMAS. — Je veux leur téléphoner.

ERIK, *il l'embrasse* — Non, faut pas.

TOMAS. — Il faut que je leur parle. Il faut que j'entende leur voix, même s'ils m'envoient chier.

JAKOB. — Je vais vous raccompagner un bout de chemin.

ERIK. — Mais tu sais ce que ça coûte de téléphoner en Afrique du Sud. Il vaut mieux que tu écrives. C'est moins cher.

TOMAS. — Je veux entendre leur voix. Je ne peux pas leur écrire ce que je ressens.

JAKOB. — Non, je crois que je vais rentrer chez moi. Oûi, c'est ce que je vais faire. A samedi.

ERIK. — Oûi, à samedi. Bonne nuit. *Il commence à rentrer avec Tomas.*

JAKOB. — Salut Tommy. Calme-toi.

TOMAS. — Oûi, je vais me calmer.

ERIK. — Il ne faut pas que tu téléphones quand tu es dans un état pareil.

JAKOB. — J'écris seulement sur les personnes que j'aime.
Crépuscule.

* * *

Jakob s'avance sur le ponton, il s'assoit, il aperçoit Muller qui le rejoint.

JAKOB. — Muller ! *(il fait un signe de la main)* Salut... Viens... Viens t'asseoir un moment *(Muller arrive, elle s'assoit)* Ça va ?

MULLER. — Je présume que tu veux que je dise que c'est OK pour que tu te sentes plus calme *(elle*

sourit. Non, je rigole, ça va.

JAKOB, *après un petit moment.* — Ah ! Ce n'est pas la première fois qu'on est assis sur ce ponton. Quand tu étais petite, on y venait souvent avant la baignade du soir... Tu avais tellement froid, ton corps tremblait, on aurait dit un petit moteur. Moi aussi dans ma jeunesse, j'y venais. Je croyais qu'assis sur ce ponton, je pouvais apercevoir la Russie et le monde entier. Aujourd'hui, nous sommes plus vieux. Tu t'en souviens ?

MULLER. — Maman me manquait terriblement. Je ne savais jamais si ses cadeaux allaient arriver.

JAKOB. — Tu étais libre et heureuse. Tu n'as jamais été aussi heureuse qu'ici. C'est l'endroit sur terre qui t'a rendue vraiment heureuse.

MULLER. — J'étais une enfant. Les enfants sont heureux dès qu'on ne les force pas à être malheureux.

JAKOB. — J'ai toujours essayé de te dire la vérité. J'ai essayé de créer une réserve calme pour toi, une réserve où tu étais débarrassée de ta mère et de moi. La seule chose dont on n'a jamais parlé, c'est de cette accusation d'inceste *(petite pause)* Il faudrait que l'on en parle bientôt, n'est-ce pas ? L'heure est venue de parler de choses sérieuses ?

MULLER, *elle se lève.* — Non ! *(petite pause)* Tu veux que je vienne ici uniquement pour parler de choses sérieuses qui te concernent. Moi, je veux oublier ! Je fais tout pour essayer d'oublier vos enfers et vos vies ratées ! Je veux sortir par ma propre porte !

Elle s'en va. Jakob la suit, il rencontre Nils.

* * *

NILS, *il s'avance vers Jakob sur le chemin.* — Salut ! J'avais bien cru entendre des voix. Tout s'entend ici, l'air est si calme. Tu fais du vélo ?

JAKOB. — Non, je suis allé dire bonjour à Erik...

NILS. — Ah bon, je cherche Julia. Elle n'est pas encore rentrée. Je pensais qu'elle était peut-être avec Muller.

JAKOB. — Non, je ne l'ai pas vue.

NILS, *petite pause.* — Ah bon, tu es en vacances. Ça fait longtemps que nous ne sommes pas partis en vacances. Mais nous avons visité la Hollande au printemps dernier.

JAKOB. — Ah bon ! Vous étiez en Hollande ?

NILS. — Oûi, j'ai trouvé un remplaçant qui s'est occupé des bêtes et nous avons pu partir en Hollande à Pâques. C'était très bien. Mais ce n'est pas vraiment de l'agriculture qu'ils font là-bas. Ils n'ont pas de vraies fermes, pas de nature, pas de forêts non plus. Ils appellent ça des parcs naturels. Nous avons visité une foire d'arrosage artificiel. Tu savais qu'on pouvait traverser la Hollande en quelques heures. Et on a vu une grande exposition là-bas. Van Gogh. C'était bien. Tu l'as vue ?

JAKOB. — Non.

* * *

NILS. — C'était très beau. Il aurait pu être d'ici. Il y avait une toile avec un paysan qui semait son blé d'automne. Il aurait aussi bien pu semer ça ici.

JAKOB. — Vous êtes restés longtemps ?

NILS. — Mais le soleil était vert. Une semaine. Le chemin était comme celui qui mène à la ferme, la ferme du vieux tailleur en haut de la colline. Tu te souviens de lui ? Il avait un tricycle. Parfois il était tellement saoul qu'on le retrouvait en dessous les quatre fers en l'air. Ah ! le sacré tricycle. Oui, ça fait du bien de sortir un peu, mais ça fait du bien de rentrer chez soi. C'est un bon système, le système du remplaçant. on se sent un peu moins enfermé. J'aimerais bien que Julia rencontre quelqu'un bientôt, quelqu'un qui l'aime (*petite pause*) Sinon tout est du pareil au même. Il ne se passe pas grand-chose. Dovercity a vendu l'atelier, il a emménagé dans la maison de retraite, celle où habitait mon père d'ailleurs et on a investi dans une cabine d'U.V. mais il n'y a que Greta qui s'en sert.

JAKOB. — Je suis descendu au village pour voir Dovercity. Je n'ai vu personne. C'était désert comme un village d'Espagne pendant la sieste.

NILS. — Ah bon, oui, en Espagne (*petite pause*) Oui, c'est ce que je pensais, il va bientôt pleuvoir. L'air est si doux et si calme juste avant la pluie. Il faut que je descende voir Anna au cas où Julia y serait, avant qu'il ne soit trop tard. Tu m'accompagnes ?

JAKOB. — Non, je vais rentrer chez moi (*il lui prend la main sans raison apparente*) Sinon... Tout va bien ?

NILS. — Oui, je crois.

JAKOB. — Ça a été " A la recherche du temps perdu " ?

NILS. — Oui... J'ai déjà lu la moitié de la première partie, ça avance lentement, ça prend beaucoup de temps. Il faut se rendre disponible mais je persévère, je le lirai en entier même si ça doit me prendre le reste de la vie. D'ailleurs j'ai mis la main sur Fernando Pessoa à la bibliothèque, tu le connais ?

JAKOB. — Ah, c'est le portugais avec tous les homonymes.

NILS. — Non pas tout à fait, pas les homonymes mais les hétéronymes. C'est difficile de s'imaginer deux auteurs plus éloignés l'un de l'autre que lui et Proust, pourtant on y retrouve la même ambiance, que ce soit dans les salons élégants de Proust ou dans les grandes tempêtes de Pessoa.

JAKOB. — Oui, c'est peut-être vrai... Je vais rentrer chez moi et défaire mes valises... On se verra probablement à la fête d'Anna.

NILS. — Oui, probablement.

JAKOB. — On en reparlera. Bonne nuit.

NILS. — Bonne nuit à toi Jakob.

Crépuscule. Harald travaille sur la propriété. Il a déjà fait plusieurs allers-retours avec une vieille brouette remplie de branches et d'ordures qu'il va utiliser pour faire le grand feu de la fête d'Anna, sur la plage. Il dit bonjour à l'homme au fez. Il se débarrasse de ses branches, il revient et maintenant il essaie avec ardeur de déraciner un vieux buisson. Il tire les racines. Ce qu'il fait nous donne la sensation que c'est sa violence intérieure qu'il retire de la terre. Il arrive à sortir la plupart des racines, il repart pour la plage, puis revient au jardin. Anna sort, pour vider une casserole. La paupière de son œil gauche tremble, sinon dans son visage on ne voit pas d'expression particulière, mais ses mouvements sont automatiques.

HARALD. — J'ai débarrassé tout ce qu'il y avait derrière la maison (*pause*) Je pense que j'ai réussi à déraciner le buisson de genièvre ou je ne sais pas comment ça s'appelle. C'est bien du genièvre ?

ANNA. — Oui. Super.

HARALD. — C'est l'enfer. Il y avait des racines qui s'étendaient jusqu'à la ferme de Nils.

ANNA. — Mais tu n'as pas réussi à les déraciner toutes.

HARALD. — Si, je pense bien. Pourquoi tu dis ça ?

ANNA. — Parce que ce n'est pas possible. On ne les voit pas. Elles sont toujours beaucoup plus profondes qu'on ne le croit.

HARALD, *il rit un peu, puis il dit l'air de rien.* — Comme les traumatismes de l'enfance (*il la regarde.*) Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

ANNA. — Je ne sais pas.

HARALD. — Non. Ça te va comme ça ? Mais si il y a trop de vent on ne pourra pas allumer le feu ?

ANNA. — Je sais gérer le feu.

HARALD, *après une petite pause.* — Oui, tu es si sacrément parfaite (*longue pause*) Je crois que je vais faire un tour sur la plage... Oui, je crois bien.

ANNA. — Bien sûr.

HARALD. — Quelle belle soirée. Je pense que je vais faire un petit tour.

ANNA, *sans changer son expression.* — De toute façon on n'a rien à se dire.

HARALD. — Ce qu'il fait bon. Que dis-tu ?

ANNA. — Oui, ce qu'il fait bon, si bon. J'en ai assez (*sans qu'il entende, elle se détourne de lui*) Ça prend trois jours.

HARALD. — Je reviens tout de suite (*il attend un moment*) Tu veux peut-être m'accompagner ?

ANNA. — Je veux peut-être t'accompagner. Mais comme tu as déjà décidé d'y aller tout seul.

HARALD. — Non... Je pense que ce serait merveilleux si tu voulais venir avec moi. Si tu en as envie.

ANNA. — Tu ne m'as pas demandé.

HARALD. — Mais, chérie... Tu ne m'as rien dit. Tu viens de t'installer avec un livre.

ANNA. — Chéri, je le sens si quelqu'un veut de ma compagnie ou non.

HARALD. — Je te le demande maintenant... Veux-tu m'accompagner ?

ANNA. — Tu ne veux pas que je t'accompagne ! Ne mens pas ! Je ne sais pas si tu te mens à toi-même aussi, mais tu fais quelques efforts pitoyables et pathétiques pour me mentir.

HARALD. — Oui, OK...

ANNA. — Ce n'est pas du tout OK.

HARALD. — Non, ça va... Mon Dieu... *Il s'en va.*

ANNA. — Non ce n'est pas bien du tout ! *(elle attend un peu, elle ne veut pas le rechercher, elle ne veut pas que ça soit trop tard et elle lui crie)* Ce sont mes vacances tu entends. Je suis venue ici pour avoir la paix et décompresser. Je veux une paix sans failles.

HARALD. — Qu'est-ce que tu veux ?

ANNA. — Je voudrais continuer à t'aimer... Si c'est possible.

NILS. — elle est là, Julia?

ANNA. — Salut Nils.

* * *

Crépuscule. Greta rencontre Nils.

GRETA. — Où est Erik ? Je ne vois pas ce que je fais. Ça fait deux heures que je l'attends. Il est dans un autre monde dès qu'ils arrivent. Tout va pour le mieux quand ils ne sont pas là. Personne ne peut s'imaginer notre bonheur. Mais tout s'effondre dès qu'ils débarquent *(elle se dégage de Nils et va de l'autre côté)* Et moi qui aimais tant les étés avant de me marier avec Erik.

* * *

Jakob arrive dans la cour de sa maison, pose le vélo contre le mur et rentre dans la cuisine. Il allume la lampe à pétrole et commence à trier la vaisselle mais se lasse. Il prend une de ses valises, l'ouvre, sort quelques livres, entre autres un de James Joyce. Il le feuillette, puis il met la cassette de Chet Baker, il s'assoit en silence et roule une cigarette. Il se sent un peu tendu, il ne sait pas s'il est fâché ou triste. Anna entre par le jardin, elle s'avance vers la porte et s'arrête.

ANNA. — "Un vent embaumé sèche mon habit..."²⁵ Voilà à quoi je pense quand je me promène sur cette

plage. C'est la phrase d'un poème. J'y pense toujours quand je me promène là... C'est Anna.

JAKOB. — Oui, je vois.

ANNA. — Je peux entrer ? *(elle rentre dans la pièce)* Ah bon, alors c'est ça ta maisonnette ? *Elle regarde la petite pièce quasiment dénudée.*

JAKOB. — Oui, il n'y a pas beaucoup de meubles.

ANNA. — C'est parfait, il y a tout *(pause)* Des livres, des livres et des livres. J'étais chez moi et j'ai... et puis j'ai pensé... vaut mieux que j'y aille *(elle écoute)* Ah c'est notre vieille cassette de Chet Baker ? *(une cassette qui finit avec la chanson de Richard Strauss " Zu dem Strand ")* Tu te souviens de ces éternelles soirées d'été où on l'écoutait ? C'est toi qui l'a prise ? Je m'étais dit qu'il était temps de la retrouver. Je me suis dit, je vais y aller, ça passe ou ça casse. Je me sentais bizarre là-bas comme une voleuse dans ma propre maison. Je peux m'asseoir un moment ?

JAKOB. — Bien sûr *(il lui montre une chaise)* Tu veux quelque chose ?

ANNA. — Un contact. *(courte pause)* Un contact, juste ça... Si tu as du whisky, j'en prendrais bien un verre.

JAKOB. — Du whisky j'en ai *(il se lève et va vers l'évier, il trouve la bouteille, il lui sert un verre, il prend un livre, "A la recherche du temps perdu" de Marcel Proust)* C'est la première édition de "A la recherche du temps perdu". Il y a au moins une chance théorique que Proust ait lui-même tenu ce livre entre ses mains.

ANNA. — Comme il beau !

JAKOB. — Autrefois tous les livres étaient beaux. As-tu vu Muller ?

ANNA. — Je n'ai vu personne, que les étoiles. Je suis allée jusqu'au phare, je me suis assise un moment et j'ai pensé que je ne voulais qu'une chose; te parler. Je pourrais me promener toute une vie sur une plage éternelle... *(elle boit)* Merci. J'ai pensé à la mort de papa, à l'hôpital et j'ai pleuré. Je n'avais pas du tout de sentiments pour lui. Je l'ai laissé mourir *(silence, elle attend)* Pourquoi faut-il que ce soit toujours moi qui prenne l'initiative ? Qui fasse les démarches ?... Pour papa, pour Harald, pour le monde et pour toi. Si je n'appelais pas, si je ne venais pas, si je ne frappais pas à la porte je pense que tout le monde s'en foutrait de moi. Le jour où je mourrai, je resterai sûrement seule pendant des mois sans que personne se demande où je suis passée.

JAKOB. — On pensera tous que tu es à Pétaouchnock²⁶.

ANNA. — C'est pareil. *Elle écoute Chet Baker qui joue "Summertime" avec un grand orchestre. Ils écoutent tous les deux et tout à coup ils sourient.*

JAKOB, après une petite pause. — Il voulait tout simplement que quelqu'un d'autre s'occupe de sa mort et de sa douleur. Ça va Harald ?

²⁷ Nagorno—Karabach, dans le texte suédois.

²⁵ Traduction libre d'un poème danois de Torkel Bjørnvig, jeune amant de Karin Blixen.

ANNA. — Je ne sais pas si ça va (*elle fait une grimace*) Ça ne m'intéresse pas de savoir si ça va.

JAKOB. — Ah bon.

ANNA. — Non.

JAKOB, *ils écoutent les applaudissements après "Summertime"*. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

ANNA, *elle écoute quand Chet Baker commence à chanter "My Funny Valentine". C'est un enregistrement des années 50. Elle chante avec Chet Baker.* — Smile of my heart... Laughable... Photographable... Il est aussi bon chanteur que trompettiste, en tout cas c'est mon avis.

JAKOB. — C'est bizarre. Peu importe son état, il joue merveilleusement bien.

ANNA. — C'est pas comme nous. Je me suis bien emmêlée les pinceaux. Avec Harald ça n'avance plus. Ici, tout devient clair. Le bonheur ou la détresse. On ne peut rien se cacher, je deviens sincère. Et toi ça va ? Tu vis toujours seul, non ?

JAKOB. — Oui... Il semblerait... Je vois quelqu'un de temps en temps, mais... Je suis toujours à bout quand je rentre chez moi. Papa disait toujours "tu n'as pas le bon tempérament pour ce métier." (*en même temps Anna dit "amour".*) Un bon médecin doit pouvoir contrôler ses sentiments. Il ne faut pas se confondre avec le patient. Il me semble que c'est de plus en plus difficile de faire toute une journée de travail. Je patauge entre des maladies auxquelles je ne peux rien, auxquelles il n'y a pas de remèdes; même Dieu n'y peut rien. Je crois que je préférerais travailler dans un laboratoire sur des cultures de microbes, et ne jamais devoir rencontrer un malade. J'essaie de vivre deux vies pour supporter. D'abord je suis médecin, et après je rentre chez moi, je dors quelques heures et j'essaie d'entamer ma vie d'auteur. Je mets toutes mes espérances dans l'été, mais bien sûr l'été est trop court pour que je puisse vraiment atteindre le fond de ma pensée. Mes rencontres se bornent aux patients. Etablir un contact véritable avec quelqu'un est aussi difficile qu'aspirer de la morphine avec une seringue cassée (*agressivement*) C'est le même discours que l'année dernière je présume. Il n'y a que Muller et ses camarades qui m'intéressent vraiment. Avec eux je me sens bien. Elle vient, elle dort chez moi quand elle veut ou quand elle se met à détester Erika. Elle a libre accès chez moi.

ANNA. — C'est bien qu'elle ose détester Erika de temps en temps.

JAKOB. — Oui, grâce à elle, j'ai appris difficilement à accepter un être humain tel qu'il est, ou à le perdre à jamais. Mais Muller a toujours été particulière. Elle est peut-être la seule personne que j'ai pu aimer sans défense. Ça me rend tellement heureux quand je la vois arriver libre, joyeuse... riant sans complaisance. Et nous, à quand remonte la dernière fois où nous avons ri ? "Un amour qui ne cherche pas son intérêt..." (*citation biblique*) Pour moi c'est devenu la solution, je veux dire une résolution... "Un amour qui ne cherche pas son intérêt..." (*pause*) Evidemment j'ai choisi d'être

médecin parce que papa le voulait. C'était une façon de le comprendre... Mais je ne l'ai jamais compris; pas plus qu'il ne m'a compris, moi. Il nous a peut-être aimés, mais c'est quoi l'amour s'il a le visage de papa ? L'écriture et Muller sont mes seules tâches essentielles. Une barrière éthique au bord de l'abîme, un pied dehors, un pied dedans. Non, nous ne sommes pas allés à Venise à Pâques. Les beaux vieux palais étaient enveloppés dans des plastiques noirs et les expressions des statues en train de s'effriter, comme les visages des êtres humains.

ANNA. — J'ai visité Venise au moins vingt fois. J'étais basée à Rome à la fin des années soixante dix.

JAKOB. — Mais pourtant, Venise est d'une beauté douloureuse, amplifiée par nos souvenirs. En approchant la ville, par l'eau, on découvre une vie douce et intense, on entend presque les voix, les vagues du soir brodées d'écume blanche se fracassent contre les soubassements des palais. Un éclat de vie, qui te convainc que notre vie s'enrichit de nos regrets et nos pertes. Une fois de plus tu te retrouves face à toi-même. Tu prends conscience que ton ultime parole sera comme celle de cet homme mort de leucémie : "La vie est terrible. J'aime la vie. Et je m'en fous si les tuyaux des égouts sont bouchés et si les fondations sont faites de ciment, de merde et de boue."

ANNA. — Ich liebe das Leben.

JAKOB. — Oui.

ANNA. — Ich liebe das Leben. Tu n'as rencontré que des statues à Venise ?

JAKOB. — Tu crois que j'ai peur des êtres humains ?

ANNA. — Ce n'était pas ma question.

JAKOB. — C'est ma réponse.

ANNA. — Oui, évidemment.

JAKOB. — Je commence à avoir de plus en plus mal à me raconter. Je n'arrive pas à écrire l'histoire de ma vie (*pause*) A Stockholm, chaque nuit je me promène sur cette plage. Je rencontre l'homme au fez. Et je l'envie car d'une certaine manière il est autonome, dans un pays qui n'est pas le sien. Est-ce que grand-père ne portait pas un tout petit chapeau quand il était assis dans le jardin en train de travailler son sermon ?

ANNA. — Tu es tellement plus vieux que moi que je ne me souviens pas de tes souvenirs.

JAKOB. — Je ne serai jamais libre. Dieu merci (*il rit*) Et toi, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

ANNA. — Rien. Tout

JAKOB. — Tu ne veux pas m'en parler ? Je ne l'écrirai pas dans un livre.

ANNA. — Ah bon, pourquoi pas ? (*elle lui tend son verre*) J'ai toujours fini par te raconter, tôt ou tard. J'ai toujours eu peur de me tromper, j'aimerais, tout

au plus, jouir un peu de ta compagnie, si tu me l'accordais. Ça fait plusieurs années qu'on ne s'est pas parlé. Mais sache que tu as toujours été mon interlocuteur intime et secret dans mes moments calmes. Tu es toujours en moi. Parfois je ne sais pas qui de nous deux est moi. C'est étrange, mais les moments calmes je les ai éprouvés dans des endroits vraiment tumultueux, Phnom Penh, Amman, Jérusalem, etc. Aujourd'hui Jérusalem est bien loin.

JAKOB. — Pour ceux qui y habitent aussi.

ANNA. — La mort de papa et toutes les humiliations que mes collègues m'ont fait subir depuis que je suis chef, m'ont secouée et m'ont laissée à vif. Je sais très bien que je suis agaçante et que je m'impose. Autrefois tu appelais ça du courage. Aujourd'hui je ne suis plus en état de me contrôler. C'est tellement envahissant et ça me rend folle. *Elle lui tend la main, elle prend la sienne et la serre très fort.*

JAKOB. — Oui.

ANNA. — C'est comme ça... Harald... On dirait que nous sommes arrivés au bout. Et je ne veux rien y faire. Il me fait pitié. Il essaye de prendre l'initiative de la rupture. Mais je vois dans ses yeux qu'il n'a qu'un seul innommable désir, que je lui dise "je t'aime, tout va s'arranger". C'est douloureux. Si on avait eu un enfant ! S'il avait pu me donner un enfant ! on n'en serait pas là. Je n'aurais jamais permis que les choses se gâtent à ce point. Je suis toujours attirée par lui. Je trouve qu'il est tellement beau. On a eu une vie sexuelle géniale, où on se retrouvait. Et je ressens toujours les plaies profondes romantiques et saignantes. Je ne suis pas une maudite Tatiana, et lui n'est pas un Onégin. Peut-être, un Lenski (*ça lui rappelle quelque chose*) Pour Tatiana il n'y avait pas d'espoir, mais pour moi il y a un tout petit espoir. C'est très amer d'échouer. Nos sentiments morts ne veulent pas se laisser enterrer. Nous avons eu quelques querelles fantastiques ces dernières semaines, mais depuis qu'il est au chômage, il n'a plus d'estime pour lui-même, et ça me rend encore plus furieuse de ne pas pouvoir nous battre à armes égales. Je me dis que ça ne sert plus à rien. Il y a trop de douleur entre nous. Nous avons besoin de nous achever. (*elle se tait et elle écoute la musique*) Ça y est, voilà la chanson. (*Chet Baker finit son chant et maintenant on entend le Lied de Richard Strauss. Quelqu'un chante " Zu dem Strand, dem weiten Wogen blauen, werden wir still une langsam niedersteigen. Stumm werden wir uns in die Augen Schauen, und auf uns sinkt des Gluckes stummes Schweigen."*) *Anna chante avec la chanson, puis se tait, la chanson est finie, elle pleure.*

Jakob avance vers Anna.

ANNA, *essaye de se ressaisir.* — Non, je ne peux pas continuer comme ça (*elle rit, elle essuie ses larmes*) Je suis une personne incroyablement heureuse. En colère et joyeuse, c'est mon caractère. Non, assez. Il faut que je sois sincère. Je ne peux pas survivre si je ne suis pas sincère. La fête c'est pour samedi. Après, il faut que je lui parle (*elle se lève*) Viens on va se promener. Et si on allait à la mer y cracher un peu ? (*elle va vers la porte*) Non, il faut que je lui parle ce soir. Oui, je vais le faire (*elle se sent allégée et*

joyeuse, elle remet ses chaussures, elle regarde Jakob) La prochaine fois que je remets ces chaussures-là, ma vie sera changée. *Ils sortent, Anna passe devant.*

JAKOB. — Un vent embaumé sèche mon habit...

ANNA, *elle s'arrête.* — La nuit tombe. Le ciel est plein d'étoiles (*ils commencent à marcher*) J'aimerais qu'on vieillisse ensemble.

JAKOB. — Je me demande si l'univers est concerné par toutes nos émotions et nos sentiments.

ANNA. — Viens.

* * *

Il fait complètement noir. On entend le son des corps, des caresses, des baisers. À la lueur d'une allumette on voit le ventre nu d'une femme, puis la main et le bras nu d'un homme. À la deuxième allumette les hanches nues d'une femme apparaissent. La cuisse d'un homme, le sexe nu d'une femme, puis le sexe nu d'un homme sont éclairés successivement. Avec la dernière allumette, on voit le visage de Muller et celui d'Harald. En fond de scène, Anna met sa chemise de nuit.

ENTRACTE

ACTE III

Chez Anna, à l'intérieur et à l'extérieur. Fin d'après-midi. Muller est dans le salon, assise sur un grand lit couvert d'un vieux tapis persan, elle écoute "Starting over" de John Lennon et ensuite "Somebody taken Maria away" de Tom et Mick. Un peu plus tard, Muller joue de la guitare doucement.

ANNA. — Ça suffit Puce. Tu ne fais plus rien sinon je t'attache

PUCE. — Ça me ferait peut-être du bien.

Erik est assis dans un transat, les jambes croisées avec une expression de paix sur son visage pâle. Il croise et décroise ses doigts, puis regarde la mer.

ANNA, arrive avec un grand plat de restes de poulet et s'adresse à Erik. — Ah, c'est sympa que tu aies pu venir sans Greta (*elle hurle à Harald*) Pour l'amour de Dieu, baisse cette musique de gamin ! (*il augmente le son*) Baisse, bordel de merde ! C'est pire qu'à Beyrouth (*tout à coup silence complet*) Mon Dieu... Qu'est-ce que tu fais ?

ERIK. — Qu'est-ce que tu dis ?

HARALD, à Muller. — Je cherche "With a song in my heart". C'est une chanson pour les futurs amoureux.

ANNA. — Quoi ? Oui, oui c'est ça...

PUCE. — Julia est en train de te faire un petit napperon au crochet Anna !

ANNA. — Ah bon ! Mon Dieu, c'est justement ce dont j'avais besoin.

JULIA. — J'ai pensé que le napperon serait comme cette porcelaine, les mêmes couleurs... Mais cette couleur bleue, on ne peut pas la trouver en bobines de fil. Tout est tellement beau chez toi Anna. Je ne comprends pas comment tu as le temps d'arranger les choses aussi bien autour de toi, toi qui travailles et qui voyages tellement et qui passes à la télévision tous les soirs ! Comment y arrives-tu ?

PUCE. — Tais-toi un peu Julia. Ecoute Muller, elle joue si bien.

JULIA. — Et puis tu as ton Harald à toi, vous allez si bien ensemble. Vous êtes si ressemblants, toi tu es brune et lui il est blond.

NILS, à Erik. — Au lieu de nous obliger à envoyer nos bêtes à l'abattoir ils feraient mieux de nous donner des subventions pour remettre en activité d'autres fermes et promouvoir nos produits.

PUCE. — Ne peux-tu pas aider Anna à débarrasser les plats ?

NILS. — Je voudrais que, lorsqu'on m'achète un fromage, on réalise bien que mes prix de vente correspondent au coût de production, sans subvention.

ERIK. — Ah, il y a une atmosphère tellement belle

ici... chez toi.

JULIA. — Pour moi les êtres humains sont comme de la musique.

ANNA. — Ça dépend peut-être de la personne qui y habite. C'est étrange, je me suis baladée à travers le village aujourd'hui. C'était comme à Beyrouth, toutes les vieilles boutiques étaient fermées, c'était sale et désert partout, sauf chez le boucher, là il y avait une queue jusque dans la cour.

HARALD. — C'est rien à côté de la Russie !

ANNA. — Je sais exactement comment les gens se portent en Russie ! J'y étais !

PUCE. — Je ne fais jamais mes courses chez le boucher. Dès que c'est le mois de juillet, il met un pouce sur la balance.

HARALD. — On a encore vu des champs en jachère en faisant la route.

ANNA. — J'ai visité les morgues et les maternités russes, la différence n'était pas énorme.

JAKOB. — C'est difficile de repousser le staphylocoque quand on n'a pas un seul pansement.

ANNA. — J'ai traversé une ville après un tremblement de terre, j'ai entendu les cris des enterrés vivants emplir le ciel, pendant que toi tu manipulais ton comptable.

JAKOB. — Là, il ne me reste plus de cheveux du tout. Oh là là ! je me sens déprimé.

NILS. — Oui, ça va vite. D'abord c'est l'entrée du chardon, puis les petits buissons et quand vient le tour de l'églantine, c'est la mort du champ. Moi, je travaillerai tant que j'aurai la santé, après je claquerai la porte de l'étable.

ANNA. — C'est la place de Greta.

PUCE. — Moi, je suis toujours à tes côtés.

NILS. — Oui, c'est vrai.

ANNA. — salud, pesetas y amor. Jakob !

NILS. — Mais c'est impossible de gérer la ferme avec ton salaire d'institutrice. Moi, je suis content tant qu'on peut donner à manger aux bêtes.

ANNA, à Jakob. — Tu ne veux pas nous jouer un morceau ? Un nocturne ?

NILS. — La richesse, c'est le bon équilibre entre les pâturages et les bêtes.

PUCE. — Oui, joue-nous un morceau, du Chopin.

ANNA. — Un de ces nocturnes.

JAKOB. — Oui, quelque chose de mélodieux... Plus tard peut-être.

ANNA. — J'ai toujours pensé que tu étais meilleur pianiste qu'auteur.

NILS. — Ils donneraient plus à l'agriculture s'ils voulaient encore la garder. La Tanzanie, ils veulent apparemment la garder. Les aubergines et les fèves de baobab à la place du bon lard et du bon lait suédois.

ANNA. — Tu l'aimes bien cette chanson de Strauss ?

JAKOB. — Je l'ai trop entendue. Elle est jouée à tous les enterrements de sidéens et dans tous les crématoriums.

NILS. — La Tanzanie a reçu beaucoup trop d'aides de notre cher pays socialiste et ça n'arrange rien, plus on leur donne, plus ils s'appauvrissent. Ils n'arrêtent pas de faire des enfants. Les enfants, c'est la mauvaise herbe de l'utérus.

ANNA. — Nils, tu es absolument merveilleux. Je t'aime.

ERIK. — C'est ce que je voulais dire.

JULIA. — Maman a dit que je devais t'aider. Je prends le bol avec la salade... le saladier.

NILS. — C'est comme si on ne voulait même pas nous laisser notre fierté, comme s'il fallait avoir honte d'être paysan.

ANNA. — Ah ! te voilà toi ! dans ton costume gris pénitencier de chez Armani. *Harald passe dans la pièce, il regarde Muller jouer de la guitare. Elle sent sa présence. Elle chante "Yesterday". Harald entre dans la cuisine, il s'arrête derrière Anna qui vient ranger la vaisselle dans l'évier.*

HARALD. — Quand est-ce que tu veux que je parte ? Quand est-ce que tu veux que je parte ?

JULIA. — Je pose le saladier ici, Anna ?

ANNA, *gentiment*. — Ne sois pas stupide... je ne veux pas... je ne veux rien...

HARALD. — Il faut que je commande mon billet. Je pense qu'ils ne sont pas nombreux à vouloir prendre l'avion un dimanche après-midi.

ANNA. — Je ne veux pas que tu partes comme ça (*à Julia*) Oui, c'est bien.

JULIA. — Et je vais aller chercher le reste maintenant, Anna.

ANNA. — Parfois les rêves deviennent réalité... et la réalité un cauchemar.

HARALD. — Est-ce qu'on peut réserver son billet d'avion directement à l'aéroport ou est-ce qu'il faut appeler un bureau de réservations... Je m'en irai le plus vite possible.

ANNA. — Tu n'as qu'à partir quand ça te plaira, c'est toi qui décides de ton départ. Tu décides tout. Tu as toujours tout décidé dès le premier jour.

HARALD. — Ah bon, c'est une séparation... Un adieu à long terme ? Tu veux me garder un tout

petit peu si jamais tu changeais d'avis. Parfois ça prend plus de temps de se séparer que d'être ensemble.

ANNA. — Oui, je sais... Se séparer de toi, oui. Qu'est-ce que tu dis ?

HARALD. — Mais tu es si sacrément parfaite, que je pense que ce sera facile pour toi de tout oublier. "Bon ! qu'est-ce qu'il fallait que je fasse; m'acheter un nouvel aspirateur; ne plus manger de la viande de porc; divorcer".

ANNA. — Ta gueule.

JULIA, *elle rentre dans la cuisine, elle parle à haute voix*. — Anna j'ai tellement peur de faire tomber le plat. Ah, s'il tombe, quelle horreur ! (*elle pose le plat*) Tu te souviens l'année dernière à ta fête ? Je portais cette grande coupe de fruits que tu aimais tant et j'ai trébuché sur le seuil de la porte, Muller avait renversé de la glace, et je suis tombée avec la coupe, il y a eu plein de salade de fruits par terre... et en plus des trucs... Je ne sais plus comment ça s'appelle... On aurait dit du lait fermenté, mais ce n'était pas aussi acide que le lait fermenté, c'était plutôt comme de la crème... et on l'utilise....

ANNA. — Ricotta.²⁸

JAKOB. — Je suis au paradis.

JULIA. — Oui, c'est ça, c'est italien. Ils le disent au foyer, que ça arrive tout le temps, que je suis trop impatiente. Parfois ça me fait pleurer quand je casse des choses. Alors je vais dans mon coin, un petit coin que j'ai sous l'escalier qui monte vers le premier étage. Là il n'y a personne qui vient me chercher. En haut, on range des jeux de croquet et des filets de tennis, non pas de tennis, de badminton, mais c'est seulement à l'approche de l'été que quelqu'un monte au grenier, je peux donc m'asseoir sous l'escalier et être triste et quand j'ai fini de pleurer je suis joyeuse à nouveau... mais tu as dit que tu n'étais pas fâchée.

PUCE, *elle rentre dans la cuisine, elle essaye de la calmer*. — Oui, c'est dommage qu'elle se soit cassée, c'était une très belle coupe du Cambodge, l'unique souvenir que tu avais ramené de là-bas.

ANNA. — Ça ne fait rien... Je ne suis pas attachée aux objets.

PUCE. — Mais c'était un souvenir.

ANNA. — Les souvenirs, je les garde quand même.

JAKOB, *il sent ses doigts*. — Mes doigts sentent la poule.

ERIK. — Quand on mange, il faut manger avec les doigts. Il faut vraiment se faire plaisir et se barbouiller.

HARALD. — Et si on allait tous à Milan pour manger du Vitello Milanese ?

JULIA. — Tu étais un peu déprimée parce que la coupe s'est cassée, même si c'était un accident, Anna?
²⁸ Dans le texte suédois, il s'agit de crème fraîche.

PUCE. — Ne dérange pas Anna maintenant, s'il te plaît Julia. Allez, va parler avec Muller à la place.

HARALD. — Jeudi.

ANNA. — Elle ne me dérange pas... au contraire. C'est la seule qui ne me dérange pas.

JULIA. — Maman dit toujours que je dérange. Maman dit qu'il ne faut pas que j'aille te voir quand tu viens d'arriver.

PUCE. — Je dis pas ça du tout, je dis seulement qu'il faut leur laisser le temps de défaire leurs valises.

JULIA. — Mais si, tu le dis maman ! Tu dis qu'il ne faut pas que j'aille voir Anna parce qu'elle n'a pas le temps... C'est tellement amusant quand Anna vient. C'est l'arrivée de l'été en tout cas, c'est mon avis. T'aimes bien quand je viens te voir Anna ? Ça te fait plaisir non, Anna ?

ANNA. — Ça me fait énormément plaisir. *Elle l'embrasse.*

JULIA. — Mais tu crois toujours que je suis une petite fille, c'est pour ça que tu m'as acheté un cadeau stupide. Non, pas stupide, ce n'était pas un cadeau stupide c'était un très beau cadeau, mais ça irait mieux à quelqu'un qui est plus jeune que moi.

ANNA. — Excuse-moi Julia ! Je ne sais pas à quoi je pensais.

JULIA. — Tu pensais sûrement que j'étais toujours une enfant, oui c'est vrai on peut le penser puisque je suis un peu lente. Il y a tellement de choses auxquelles il faut que je pense alors je deviens presque comme une enfant, même si je ne le suis pas. Je suis seulement un peu différente. Tous les êtres humains sont différents. Tout le monde ne peut pas être exactement comme tous les autres... Ça serait emmerdant si tous les animaux étaient des vaches et qu'il n'y avait pas de moutons ou de poissons ou d'oiseaux. Tout serait noir et blanc (*elle écoute*) Oh, comme elle chante bien.

HARALD, à Muller. — Tu as de si beaux sourcils tu sais, comme une déesse antique.

PUCE. — Oui, c'est vrai, allez écouter.

JULIA. — Je vais écouter Muller, Anna.

PUCE. — Je ne peux pas t'aider ? Il faut vraiment que je reste assise à ne rien faire ?

ANNA. — Oui, c'est indispensable !

HARALD. — Je ne veux pas tomber amoureux de toi. Je ne le peux pas, c'est terrible.

PUCE. — Je ne me sens pas utile.

HARALD. — Tout se cassera.

ANNA. — Bien.

HARALD. — Tout se brisera.

NILS. — Le chèvrefeuille tue tout.

TOMAS. — Je pense vraiment que les hêtres sont plus beaux que les arbres exotiques.

NILS. — Ah bon, si tu le dis.

HARALD. — Dis-moi quelque chose de bête pour m'empêcher de t'aimer à la folie.

TOMAS. — En Afrique, les hêtres m'ont terriblement manqué et maintenant que je suis ici, les arbres exotiques, ceux qui bordaient la route qui menait à la plantation me manquent terriblement. Mais je préférerais être là-bas et me languir des hêtres...

HARALD. — Salut Julia.

JULIA. — Salut Harald. Papa, je suis avec Muller ! Papa ! (*Nils répond*) Muller joue de la guitare. Est-ce que tu peux l'entendre papa ?

NILS. — J'entends très bien.

TOMAS. — Les grands arbres qui donnent de l'ombre, qui s'écartent de moi quand je m'en approche et l'air qui tremble comme une promesse rompue.

PUCE. — Julia !

JULIA. — Oui, maman ! Tu m'as appelée maman ?

PUCE. — Non, c'était rien.

JULIA. — Quoi ? qu'est-ce que tu dis maman ?

PUCE. — Non, ce n'était rien !

JULIA. — Ce n'était rien ?

PUCE. — Ah, il y a longtemps que je n'avais pas mangé quelque chose d'aussi bon. Tu es vraiment une très bonne cuisinière.

ANNA. — Oh, ce n'est que notre vieille poule habituelle. C'est l'air de la mer qui lui donne un si bon goût. Et la compagnie.

PUCE. — Et les cornichons marinés de Harald.

HARALD, *il va pour débarrasser la table, prend les restes de la poule et les jete.* — Mon Dieu, qu'est-ce que je fais ?

ANNA. — Une erreur probablement.

JULIA, à haute voix. — Quelle belle montre tu as. Laisse-moi voir, Muller ? Pardon. Je la regarderai plus tard. Je la regarderai quand tu auras fini de jouer. Je ne suis pas pressée, personne ne veut de moi, de toute façon. Allez joue, joue encore.

PUCE. — Bon, maintenant je vais ranger la vaisselle, et tu diras ce que tu voudras.

ANNA. — Je n'y manquerai pas.

HARALD. — Est-ce que tu as noté le numéro de téléphone de l'aéroport ?

ANNA. — Mais bordel de merde pourquoi l'aurais-je fait ? Oui, j'aurais évidemment dû comprendre que tu aurais envie de prendre un avion pour rentrer au bout de quatre jours et noter tous les départs possibles.

PUCE, à Jakob. — Te voilà toi ! En train de rêvasser...

JAKOB. — Je pourrais rester pendant des années, sans bouger, sous une couverture, comme un vieux monsieur et regarder la mer dans cette lumière incroyable, qui n'existe que sur les îles grecques et ici. Tu sais ce que c'est cette lumière ? C'est la lumière du retour.

PUCE. — Et avec moi à tes côtés. Est-ce que Muller a un amoureux ?

JAKOB. — Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vue de la journée. *Il commence à rire.*

ANNA. — Quitte-moi et trouve-toi une nouvelle femme jeune et fais des enfants avec elle.

JAKOB. — Un amoureux ?

PUCE. — Un copain...

ANNA. — Tu auras un enfant, comme ça moi, je n'aurais rien d'autre de la vie que le combat, l'injustice et le deuil, le deuil, le deuil.

JAKOB. — Un boy-friend.

ANNA. — Je ne te le pardonnerai jamais...

PUCE. — Elle a bien le droit de s'intéresser à d'autres hommes qu'à son père ?

JAKOB. — Faudrait pas qu'elle oublie que je suis son modèle masculin.

ANNA. — C'est l'unique injustice que je ne pardonnerai jamais à la vie.

JAKOB. — Bien sûr qu'elle en a le droit. C'est sa liberté que j'adore. Il y a vraisemblablement un garçon dans sa classe qu'elle aime bien (*Erik prend une photo et s'excuse et puis il essaye d'en prendre une d'Anna*) Mais ils ne font rien de spécial, il est trop timide. Muller aussi est trop timide. Elle ne fait qu'attendre, attendre, et puis rien ne se passe. Ils se sont embrassés, mais il n'y aura rien de plus. Deux semaines plus tard, il faut tout recommencer. Ça prend tellement d'énergie, en tout cas c'est ce qu'elle dit. *Il rit.*

PUCE, *elle rit aussi.* — Ça prend beaucoup d'énergie...

JAKOB. — Oui.

PUCE. — D'attendre.

JAKOB. — Et nous nous imaginons que leur génération est si sûre d'elle et si indépendante. Mais Muller exige de la présence, elle veut parler de choses sérieuses, elle déteste la conversation... Si elle n'arrive pas à établir un bon contact avec ce

garçon, et bien elle partira. Elle possède une intelligence émotionnelle. Elle devient intelligente quand elle est amoureuse. Moi, je deviens stupide.

ANNA. — J'entends tout ce que nous avons l'habitude de nous dire, mais qu'on ne dit plus.

PUCE, *elle parle doucement, elle pose sa main sur celle de Jakob et la caresse doucement. Elle l'enlève quand elle voit qu'Erik les regarde.* — Je ne peux pas continuer ainsi.

JAKOB. — Ne sois pas bête.

ANNA. — Pourquoi ne peux-tu pas être heureux avec moi ?

HARALD. — Mais si. Je suis heureux, avec toi, en profondeur.

ANNA. — Je parle de la surface.

PUCE. — Je suis sûre de tout.

JAKOB. — Je ne suis pas du tout l'homme que tu crois. Je n'ai rien à te donner. J'en ai assez avec ma vie. Je n'ai pas de place pour de telles émotions.

PUCE. — Ne sois pas inquiet. Je ne veux pas me servir de ma passion pour divorcer...

JAKOB. — Anna en mourrait.

PUCE. — Moi aussi. Si au moins on pouvait être assis sur la plage sans se parler et regarder les vagues qui viennent caresser le sable. J'en ai rêvé pendant toute l'année.

TOMAS. — Cet homme est-il capable de voir autre chose que lui-même ?

ERIK. — Qui ?

TOMAS. — Lui, là, l'auteur.

JAKOB. — Je n'en vaud pas tant.

PUCE. — C'est moi qui décide de ce que tu vaud. Tu ne me trouves pas assez subtile ? Je pourrais apprendre l'italien.

HARALD. — J'ai pris des couleurs ?

JULIA. — Couleurs ?

HARALD. — est-ce que je suis bronzé ?

JULIA. — Non.

NILS. — Je me noie dans les dossiers de l'Institut de recherche bovine, l'Académie des forêts et de l'agriculture. Il faudrait au moins être professeur pour avoir le courage de déchiffrer tous ces papiers... Quand ce ne sont pas les déjections des égouts qui polluent les champs, c'est les charognes qui envahissent nos tables de cuisine...

JULIA. — C'est mon père.

HARALD. — Félicitations.

PUCE. — A la campagne on n'est pas infidèle. On s'aime en cachette.

JULIA. — Maman, je suis là maintenant.

NILS. — Le camion de lait ne passe plus qu'une fois par semaine.

PUCE. — J'aimerais que tu caresses mes seins. Que tu les serres très fort, très fort.

JULIA. — Je suis ici maintenant.

NILS. — Et puis il y a ce paysan qui vendait son lait non pasteurisé. Les clients venaient eux-mêmes le chercher dans leurs propres seaux. Il a été poursuivi comme s'il s'agissait d'un traître à la nation. Mais pourquoi je te raconte tout ça ?

PUCE. — La vie elle-même est si puissante. La vie elle-même trouve toujours une solution.

NILS. — La vie ne trouvera pas de solution pour améliorer la situation de la coopérative laitière face au profit.

JAKOB. — Oui, ma sœur, ma vie, ta richesse est notre victoire.

PUCE. — Mon Dieu, je pleure. Je crois qu'il me faut un peu plus de vin.

NILS. — De toute façon un jour ou l'autre, une météorite percutera la terre et tout explosera.

JULIA. — T'as l'air bizarre, maman.

ANNA, *elle crie*. — Il reste du Chardonnay australien ici.

PUCE. — Elle entend tout (*elle se lève*) T'en veux encore ?

JAKOB. — Si j'en veux encore ?

PUCE, *elle se dirige vers la maison*. — Tu as tout de même eu le temps d'acheter le vin.

* * *

HARALD, à Jakob. — As-tu entendu parler d'un livre ou d'un film qui s'appelle "Les Marionnettes de la liberté" ? Un philosophe français ?

ANNA, *elle sort avec le vin*. "Un philosophe français qui aurait fait un film ? J'en connais un. Il a tué sa femme et en a fait un livre qui est devenu, par la suite, un best-seller.

JAKOB. — Althusser ?

ANNA. — Est-ce que j'ai mangé du poivron ?

ERIK. — Tu as un trou à ta chaussure.

TOMAS. — Oui, j'ai du mal à trouver de nouvelles chaussures. J'ai aussi du mal à trouver une nouvelle femme.

JAKOB. — Sur les États-Unis ? Tu veux parler du livre de Baudrillard, celui qu'il a écrit sur son voyage

en voiture à travers les États-Unis ?

ANNA. — Non, pas du tout.

ERIK. — Une nouvelle femme aurait du mal à trouver des chaussures ?

JAKOB. — Est-ce que tu pourrais me prêter ton "Independent on Sunday", dans le tas, il y a une interview de Lynn Redgrave sur ses états d'âme après avoir joué avec sa propre sœur, Vanessa, dans "Les Trois Sœurs"... Elle dit qu'il y avait des vibrations désagréables entre elles.

ANNA. — Elle est sensationnelle, cette femme ! Elle est militante palestinienne et la minute suivante elle joue une juive dans un camp de concentration. Je ne comprends pas à quoi elle ressemble dans sa tête.

JAKOB. — J'aimerais seulement...

ANNA. — J'ai gardé tous ces journaux pour les lire cet été pour pouvoir en parler en connaissance de cause. Disons, à partir de 1986, jusqu'aux événements que tout le monde semble oublier aujourd'hui, pour donner l'impression que je suis hypercalée en histoire et... Non, je n'en peux plus. *Harald rentre. Muller joue plus lentement.*

HARALD, *souriant en la regardant*. — Ça va ?

MULLER, *elle continue à jouer*. — Incroyablement.

HARALD, *il s'approche d'elle, tend une main pour la caresser, elle sourit*. — Je ne sais pas quoi faire (*il chuchote*) Je pense à toi tout le temps.

ANNA, *elle regarde le grand tas qui fera le feu plus tard*. — Mon Dieu, j'ai tellement envie de me consumer ! Le feu c'est mon orgasme !

HARALD. — Cette nuit je me suis redressé dans mon lit et je me suis dit, je veux un enfant.

MULLER. — Ne t'approche pas de trop.

HARALD. — J'avais si peur de réveiller Anna *Il met un poing sur sa poitrine.*

PUCE. — Quand est-ce qu'on allume le feu ?

ANNA. — Quand il fera noir !

HARALD. — On n'a pas dit un mot hier... pendant tout le temps ? (*petite pause*) C'est étrange non ?

PUCE. — Tu te souviens du chien sur la photo, le chien noir. Pilou. Il adorait se baigner et chasser les étoiles de mer pour les manger.

MULLER. — C'est mieux sans paroles.

HARALD. — Quoi ?

MULLER. — Ce qu'on a fait (*Harald s'arrête, dans l'entrebâillement de la porte, il sourit, il met ses mains dans ses poches*) Le couple du siècle n'a pas besoin de parler. *Elle chante "More", d'une façon si belle et si douce. Tout le monde l'écoute attentivement. Julia*

chantonne.

PUCE. — Chut, silence, silence, silence...

ANNA. — Quelle belle voix elle a. Elle chante comme un ange amoureux.

ERIK. — Silence, vous ne pouvez pas vous taire, vous êtes comme un groupe d'écoliers.
Ils entonnent tous la chanson. Tomas la finit. Applaudissements. Un silence un peu gêné émane du salon comme si Muller avait dévoilé ses sentiments les plus intimes.

ANNA. — Je t'aime Puce. Bonjour Greta ! C'est sympa d'être passée, assieds-toi, je t'ai gardé une place.

JULIA. — Entre et enlève ta culotte. Voilà ce qu'on dit chez nous.

JAKOB. — T'as fini ?

GRETA. — Nous avons déjà mangé à la maison.

ANNA. — Mais tu veux bien un verre de vin.

GRETA. — Je veux parler à Erik.

ERIK. — Il n'y a rien à dire.

PUCE. — Mais assieds-toi, Greta.

GRETA. — Père et Mère voudraient que tu rentres.

TOMAS. — Viens dans mes bras Greta !

ANNA. — Quelle belle robe tu as, Greta ! Oui, que dire de nous, les Aurelius. Dans notre sang maudit coule au moins la bénédiction de pouvoir s'exprimer musicalement. J'avais emporté de la musique de gambe de Carl Philipp Emanuel Bach quand je travaillais à Beyrouth-ouest.

GRETA. — Père et Mère veulent que tu rentres.

ANNA. — Les bombardements, le silence incroyable qui s'en suit, la poussière des bâtiments qui s'écroulent et qui n'existent plus, et moi qui étais sur mon lit et qui écoutais ma respiration se calmer grâce à la musique.

GRETA. — Ah dis donc ! Tu t'es bien habillé ce soir !

ANNA. — Et tout à coup j'étais de nouveau chez nous, dans notre maison d'enfance remplie de la joie et du mystère de la musique, pas vrai Jakob ? Ils ont joué en duo jusqu'à la fin... Mais maman était si droguée de médicaments qu'elle avait du mal à l'accompagner, elle glissait sur les notes, énervée comme une pianiste de cinéma muet.

JAKOB. — Papa tenait la place de deuxième violon à l'association symphonique. Une fois, il a joué sous la direction de Bruno Walter, c'était le plus grand événement de sa vie, se faire humilier par Bruno Walter.

ANNA. — Oui, c'était le plus grand moment de sa

vie.

PUCE, à Harald. — Anna et Jakob se ressemblent tellement que ça m'effraie.

JAKOB. — Sans Schubert, je n'aurais jamais survécu à mon enfance.

PUCE. — Personne n'a mangé de fromage. Ils disent tous qu'ils l'adorent.

HARALD. — Tolstoï... Je crois que c'est Tolstoï qui a dit que la seule relation possible entre homme et femme, c'était l'amour entre frère et sœur.

PUCE. — C'est sûrement tout à fait juste.

HARALD. — C'est dans la sonate à Kreutzer, je pense.

ANNA. — A ta santé Greta ! C'est sympa d'être venue. Il faut toujours être là où il se passe des choses (*Julia se penche et chuchote quelque chose dans l'oreille d'Anna*) Non... Non, Julia pas ce soir.

JULIA. — Tu m'avais promis l'été dernier qu'on le referait !

PUCE. — Quoi ?

NILS. — peut-être quelque chose qu'elle aimerait faire.

JULIA. — Tu m'as promis l'été dernier... s'il te plaît Anna ! Seulement encore une fois, encore une fois !

ANNA. — D'accord, d'accord, d'accord... mais la dernière.

JULIA. — Trois, quatre, deux.

PUCE. — qu'est-ce que c'est ?

ERIK, à Greta. — Je veux rester ici tout simplement.

JAKOB, à Tomas. — Tu es bien silencieux ce soir. qu'est-ce que tu as ?

Harald ramasse quelques serviettes en papier et d'autres débris de la fête.

TOMAS. — Je dirai quelque chose quand j'en aurai envie. J'ai ma propre compagnie. Ce n'est pas une compagnie qu'on aurait choisie si on avait pu l'éviter (*il sourit à Jakob*) Non, ça va. Va bene (*il se caresse les cuisses*) On pourrait peut-être le prendre et le laver ce costume, le laisser au pressing. Alla lavanderia, in prigione et vian !

ANNA. — Ça va la mère de Nils ?

PUCE. — J'espère qu'elle dort. Elle ne voulait pas manger la crème à la rhubarbe dans laquelle j'avais mis ses somnifères, mais ce soir j'ai mis les médicaments dans son thé mélangé à beaucoup de sucre.

HARALD. — Je connais une charade vivante.

ERIK. — Je peux te prêter des vêtements.

TOMAS. — Mais j'ai pas envie de porter les vêtements de merde. Tu n'auras jamais assez d'argent pour acheter un costume comme celui-ci. Un costume comme celui-ci on le porte tant qu'on est en vie et encore faut-il en avoir une, de vie.

HARALD. — Vous ne savez pas ce que c'est ? "Les quatre cents coups" de Truffaut.

TOMAS. — Elle ne durera pas longtemps.

ANNA. — Ah, comment avez-vous le courage ?

PUCE. — Je jetterais la bonne femme par la fenêtre et je la noierais dans le tas de fumier.

JAKOB, *il prend une photo de Muller.* — Ne souris pas.

NILS. — T'as qu'à venir bosser chez moi. Je peux aussi bien te donner l'argent directement. De toute manière c'est moi qui paye ton aide sociale, celle qui te paye tes beuveries en ville.

ERIK. — Oui, oui, oui.

PUCE. — Si j'habitais en Russie je le ferais.

NILS. — On a toujours de quoi s'occuper dans une ferme. Puce pense qu'on devrait s'acheter un ordinateur, elle pense qu'il nous contrôlerait les augmentations de production et nous dirait quand il faut payer nos factures... Comme si j'avais besoin d'un ordinateur pour me dire que j'ai des factures dans mes tiroirs.

TOMAS, *il chante "Heartbreak Hotel".* — Et si on se mariait toi et moi ?

JULIA. — Oui !

NILS. — Harald, il faudrait que tu fasses planter une haie, là, pour protéger.

JAKOB. — Et toi, tu te balades toujours en plantant des bulbes sur la colline ?

JULIA. — Non, je veux devenir bonne sœur et je veux conserver ma virginité.

PUCE. — Dès que je peux. Je trouve qu'il faut remplacer tout ce que l'être humain a détruit.

NILS. — Oui, c'est honteux, les gens utilisent nos terres comme décharge publique.

TOMAS. — Je rentre chez moi.

PUCE. — Quand on était petit, les ravins étaient plein d'hirondelles, de bouleaux, de perce-neige... C'était agréable le soir, de regarder le soleil se coucher. Il ne reste plus rien, tout est mort. Ça fait je ne sais combien de temps que je n'y entends plus de rossignols.

TOMAS, *il lève ses mains jointes par-dessus sa tête.*
— Je rentre chez moi

JAKOB. — Faut être couché dans une salle d'hôpital, la fenêtre ouverte pour vraiment entendre

les rossignols. Ils aiment les parcs d'hôpitaux. Ils chantent avec une telle force vitale que les malades s'en arrachent presque le cœur.

PUCE. — Quelle horreur !

HARALD. — Cette couleur orange est fantastique

ANNA. — Elle n'est pas orange, elle est rouge

HARALD. — Je parlais du foulard de Muller.

NILS. — Ce sont les grosses vagues et les déchets de l'Europe de l'Est qui nous abiment nos terres.

ANNA. — Je ne suis qu'une ombre.

NILS. — Tout sera bientôt comme en Hollande. La nature, un parc naturel avec des bancs et quelques peupliers bien cultivés.

TOMAS. — Oui, oui, mais là où sont mes pensées, c'est l'hiver. (*il sourit*) Mais tout est de ma faute. Si seulement je ne souffrais pas tant.

NILS, *à Harald, il s'approche de lui.* — Si tu te mets à côté de moi, tu auras une meilleure vue de la ferme.

HARALD. — Oui, je la vois.

NILS. — Elle brille. Voilà une vraie ferme. On dirait qu'elle est peinte sur un tableau.

JAKOB. — Ici, les fermes sont comme des tombes... Loin l'une de l'autre.

NILS. — Voilà Greta. Qu'est-ce qu'elle fait là ? Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ?

ANNA. — Aïe, aïe, aïe, aïe, aïe (*elle se touche le ventre*) Aïe, aïe, aïe, mon Dieu ! *Elle se penche en avant.*

PUCE. — Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?

ANNA. — Aïe, aïe, aïe, aïe (*elle se plie*) Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Harald s'approche d'elle, il ne sait pas ce qu'il doit faire.

NILS. — Mais qu'est-ce qu'il y a ?

ANNA. — Mon Dieu ! Ah, mon Dieu... il faut que j'aille aux toilettes... Ah, mon Dieu...

Julia rit violemment.

PUCE. — Mais qu'est-ce qu'il y a Julia ?

ANNA. — Je n'ai pas le temps ! (*elle laisse tomber quatre à cinq grosses pommes de terre derrière elle*) Ah, mon Dieu c'est super ! (*Tout le monde rit aux larmes.*) Ah, mon Dieu...

JAKOB. — Ah, oui mon Dieu, plus c'est gros, plus c'est subtil.

ANNA. — Tu trouve ça subtil ? *Elle rit.*

NILS. — C'est des *Bintjes* ?

PUCE. — Non arrêtez, je n'en peux plus.

Anna se sert un verre de vin, puis en sert un à Jakob. Harald l'aide, il lui sourit, l'embrasse sur la joue.

ANNA., *elle se tourne vers Jakob.* — A ta santé Jakob ! (*elle prend deux allumettes qu'elle pose sur sa lèvre inférieure et elle les approche de ses narines*) Je ne sais pas quoi te dire, soit on cite tes écrits soit tu écris ce qu'on a dit.

JAKOB. — Oui, j'utiliserai ça dans mon prochain livre.

JULIA, *elle rit.* — est-ce qu'on peut pas le refaire encore une fois. S'il te plait Anna encore une fois.

PUCE. — Ce n'est amusant qu'une seule fois... Quand on ne s'y attend pas.

ANNA. — Ne dis pas ça. Julia trouve ça marrant parce qu'elle s'y attend.

HARALD. — Ce n'est amusant que la première fois.

Anna pose les allumettes sur sa lèvre inférieure et les enfonce dans ses narines.

JAKOB. — Et si on jouait aux charades vivantes.

JULIA. — Oui, Muller on va faire des charades vivantes ! (*elle entre*) Je veux être dans la même équipe que toi. T'es d'accord, Muller ? Papa, toi aussi tu seras dans notre équipe.

HARALD, *il se dirige vers Muller assise dans une des chaises longues.* — C'est comme s'il n'y avait pas de place pour moi. Pour votre génération, nous les soixante-huitards on n'existe pas (*il fait un bras d'honneur*) Nous n'avons pas seulement tué les pères. Nous avons aussi tué les fils.

MULLER. — Et vous avez violé les filles.

HARALD. — Oui, que pouvions-nous faire ?

NILS. — Tu as été visiter le cimetière ?

JAKOB. — Non.

HARALD. — Tu n'as pas froid ?

MULLER. — Tu imagines quel beau couple on fera.

ANNA. — Puce est descendue au cimetière avant-hier et elle y a fait le ménage.

PUCE. — Non, pas du tout, j'ai seulement mis quelques fleurs sur la tombe. C'est tellement plus joli.

MULLER. — Tu as peur ?

HARALD. — Non, je n'ai pas peur.

JAKOB. — Pourquoi fais-tu ça ?

PUCE. — Je ne sais pas, je ne peux pas m'en empêcher. Pourquoi met-on des fleurs sur une tombe,

tout en sachant qu'elles vont bientôt se faner.

MULLER. — Un peu peur ?

HARALD. — Non, je veux seulement t'emmener avec moi et partir avant que tu comprennes ce qui vient d'arriver.

JAKOB. — J'ai l'habitude de faire une petite promenade au cimetière pour regarder la tombe du pilote. Je ne me souviens jamais de la citation biblique qu'il y a sur sa pierre.

MULLER. — Je comprends très bien ce qui vient d'arriver.

JAKOB. — Si, je sais que c'est dans l'Evangile selon Matthieu. Je la note tous les ans pour l'utiliser plus tard, mais après je n'arrive plus à la retrouver.

MULLER. — C'est super qu'on ait nos passeports, comme ça on pourra aller à Amalfi pour notre voyage de noces.

JAKOB. — J'ai toujours eu le sentiment que c'était quelque chose de très important. Mais apparemment c'est un secret que je me garde.

NILS. — Et maintenant ton père est là... Et le tien aussi, Erik.

MULLER. — Tu n'as pas de boulot ?

ERIK. — Et le mien aussi.

ANNA. — Et le mien aussi. Mais ce n'était pas papa qui était dans le cercueil, c'était moi.

HARALD. — J'étais producteur à la T.V. et puis ça m'a barbé, j'ai ouvert ma propre boîte de production juste au moment où il ne fallait pas le faire.

PUCE. — Et bientôt nous serons tous là.

HARALD. — J'ai un diplôme de droit au départ. Je pourrais peut-être le réutiliser.

ANNA. — Et qui mettra des fleurs qui faneront sur nos tombes ?

PUCE. — Côte à côte. Ensemble.

ANNA. — Notre tombe ? Ma tombe ?

JAKOB. — Et si le mal était enterré avec nos cendres et que le bien survivait... Harald ! Des charades vivantes ? Ce soir ?

HARALD. — Je ne sais pas si nous aurons le courage de faire des charades vivantes ce soir.

JAKOB. — J'en ai une qui est vachement bonne.

MULLER. — Et ça qu'est-ce que c'est ? *Elle imite un vent.*

HARALD. — Autant en emporte le vent.

ANNA. — Toi aussi tu seras enterré là, Jakob...

JAKOB. — Je verrai à ce moment—là.

ANNA. — Moi, je ne veux pas être ici. Je veux qu'on m'incinère et que les cendres soient dispersées quelque part... Ici ou peut-être dans un vignoble de Sicile... N'importe où... Mais je n'aimerais pas qu'elles irritent les yeux d'un passant.

HARALD. — Mais qui le fera ? Qui dispersera...

ANNA. — Qui me dispersera.

HARALD. — Oui toi ? Qui le fera ?

ANNA. — Quelqu'un qui se sentira disposé... Un soir très calme, au coucher du soleil.

JAKOB, à Anna. — Mais enlève ça, bordel de merde ! Tu ressembles à maman, t'as l'air complètement dingue.

ANNA. — C'est un peu bizarre... Attendre le jour où ses cendres seront dispersées par le vent.

NILS. — C'est la vie.

PUCE. — Je pense qu'on sera tous ensemble encore une fois, comme quand on était en primaire. Aussi beaux et timides que le jour de la résurrection.

TOMAS. — For I am ready to be offered,
and the time of my
departure is at hand.
I have fought a good fight
I have finished my course
I have kept the faith

JAKOB. — T'as fait l'aller-retour au cimetière ?

TOMAS. — Quant à moi, me voici déjà offert comme libation, et le moment de mon départ est proche. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. C'est la deuxième lettre de Paul à Timothée, chapitre 4, verset n° 7.

JAKOB. — Ah, c'était ça. C'était Paul.

HARALD. — Je pensais qu'on devait se retrouver côte à côte, chacun dans une urne, dans le colombier.

ANNA. — Tu n'as qu'à m'attendre, je verrai bien comment je ferai.

HARALD. — Oui. Je t'attendrai au colombier.

ANNA. — C'est sûr ? (avec un ton séducteur.) C'est sûr ?

HARALD, sèchement. — Oui, je crois. (il sourit)

Jakob se lève, entre dans la maison, et se dirige vers le magnétophone, il fouille dans une boîte à chaussures remplie de vieilles cassettes, il regarde la grande photographie de Inge Morath²⁹, Venise 1954.

ANNA. — Oui, c'est ça, attends-moi. Attends là-bas. (tout à coup elle parle avec une grande passion) Attends-moi ! (le téléphone sonne) Réponds Jakob ! Si c'est la rédaction, je suis en vacances... sauf pour

²⁹ Un procureur général.

Elie Wiesel ou le secrétaire d'Etat.³⁰

JULIA. — Maman...

MULLER. — C'est sûrement pour moi.

* * *

JAKOB, il répond au téléphone — Allô. Oui, c'est Jakob (pause) Oui, je crois (il crie) C'est Greta (pause) Attends je vais voir.

JULIA. — Maman.

PUCE. — Oui, ma chérie.

ERIK, il se lève, il rentre dans la maison. — C'est toi Greta ?

MULLER. — Je ne supporte plus tout ça.

TOMAS. — Comment cela finira-t-il ?

ANNA. — Bien sûr qu'on fera des charades vivantes.

MULLER. — Je veux être dans l'équipe de papa.

ANNA. — Oui, il faut bien que tu sois avec lui de temps en temps.

ERIK. — Elle ne veut pas me parler ?

JAKOB. — Je ne sais pas ce qu'elle veut. peut-être te foutre des coups de pied au cul.

ERIK. — J'étais trop pressé quand je l'ai accompagnée à l'église.

JAKOB. — Mais qu'est-ce qu'elle a à te dire qu'elle n'aurait pas déjà dit en 1971 ? *Ils commencent à sortir la table.*

PUCE. — Tu es si mignonne... tu es devenue si belle.

MULLER. — Oui, je sais.

PUCE. — Tu le sais ? (elle rit) Ce n'est pas bien de savoir ces choses là.

MULLER. — Tout le monde le dit... je ne sais pas de quoi ils parlent.

JULIA. — Maman !

PUCE. — Qu'est-ce qu'il y a ma chérie, où es-tu ?

ANNA, seule avec Muller, il leur reste un peu de vin. — T'en veux ?

MULLER. — Je ne bois pas.

ANNA. — Mais moi si. Elle se sert un verre de vin et elle le boit.

MULLER. — Anna...

ANNA. — Oui, ma chérie.

³⁰ Il s'agit de Sten Heckscher.

MULLER. — Je n'ai pas encore eu le temps

ANNA. — Ça ne fait rien.

MULLER. — Si, de te remercier.

ANNA. — Personne d'autre non plus. Tu n'as pas besoin de me remercier. Mais je sais ce que j'ai fait. Je sais quand j'ai été ...

MULLER. — Nous nous sommes effacées l'une devant l'autre

ANNA. — Et au lieu de partir, je me suis seulement écartée. Si je ne tenais pas compte des sentiments de ceux que j'aime, contrairement à mon frère par exemple, j'écrirais les mémoires d'une maman de rechange, n'est-ce pas ?

MULLER. — Ce n'est pas de ma faute si tu n'es pas ma mère.

ANNA. — La mienne non plus. (*elle lui tend sa main*) Viens !

MULLER, *elle ne la suit pas.* — Je ne veux plus l'espérer même si avant j'avais pour unique désir qu'un ange vienne nous séparer tous et nous remélanger, pour nous donner de nouvelles relations, des relations qui... et que ma mère ne se souvienne plus de moi et qu'elle croit que j'étais un enfant sorti de ses rêves (*elle rit*) J'ai toujours su que tu te débrouillerais, que tu nous reviendrais, même quand tu allais dans des endroits où les gens mouraient.

ANNA. — Oui, mon Dieu... La première fois... à Beyrouth... j'ai perdu 15 kg, j'étais plus mince que toi, personne ne m'a reconnue quand je suis rentrée. Mon Dieu comme j'ai eu peur, j'ai toujours peur ! (*petite pause.*) Tu es ma fille ici (*elle montre son cœur*) Qui que tu sois. Tu es le plus beau cadeau que la vie m'a offert, même si je ne t'ai pas portée... je t'ai donné tout ce que j'aurais donné à mon propre enfant — mon premier cartable... Mon... Oui, enfin c'est l'unique objet qui me vient à l'esprit... les cadeaux les plus chers et les plus jolis ont toujours été pour toi. Je change tous mes contrats en fonction de toi. Le nombre de fois où tu as dormi chez moi parce qu'Erika et Jakob se bagarraient. Je ne demande rien. Ce sont toujours les conditions des autres, je n'existe que par les conditions des autres.

MULLER. — On ne m'a pas laissé aimer les choses que tu m'as données. Je n'ai jamais eu le droit de montrer mes sentiments.

ANNA. — Je suis toujours obligée de me plier, je suis si intelligente.

MULLER. — Moi aussi.

ANNA. — Oui.

MULLER. — Vous allez vous quitter Harald et toi ?

ANNA. — Ce n'est pas déjà fait ? (*Jakob et Erik entrent avec un magnétophone*) Stan Getz ! Merveilleux ! (*au téléphone.*) tu entends Greta ? Allez reviens ! Ah, c'est fou, tu as trouvé justement

la chanson que je voulais écouter !

JULIA. — Personne ne me dit que je suis belle.

ANNA. — Comment savais-tu que je voulais l'entendre ? qu'est-ce qu'il y a ? *Jakob regarde une photo de Puce et d'Anna. Puce entre.*

PUCE. — Où est Julia ?

ANNA. — Elles ont l'air heureux, non ?

JULIA. — Ah, bordel que c'est triste...

TOMAS, *à Anna.* — Tu l'as pas le disque finlandais ? Avec le groupe les " Metrogirls " ? Le " Chemin tranquille " quoi ?

PUCE. — Elles... Mais tu es l'une d'elles.

ANNA. — Oui, mais quand même.

JULIA. — Je suis aussi pure que le vagin de Greta Garbo ou celui de Jeanne d'Arc d'ailleurs.

ANNA, *à Jakob.* — Tout est en désordre.

TOMAS. — Non, " Chemin tranquille ".

JULIA. — Maman !

PUCE. — Elle me fatigue. Julia, si tu veux quelque chose il faut que tu viennes ici... Ne hurle pas d'une pièce à l'autre, approche-toi de la personne à qui tu parles. Tu m'entends, Julia !

JAKOB. — J'aimerais entendre Georges Shearing et Mel Tormé. *Il cherche la cassette.*

JULIA. — Mais alors pourquoi tu cries toi ?

ERIK. — Gustav m'a téléphoné d'Amsterdam en plein milieu de la nuit et il pleurait : Chet est mort.

TOMAS, *de l'extérieur.* — Il faut croire qu'il y a quelque chose de meilleur que cette vie (*à Nils*) Tu te souviens quand on a fait la course au stade ?

GRETA, *au téléphone.* — On a partagé le même lit pendant 23 ans.

NILS. — Oui, il y a longtemps, on ne peut plus courir là-bas. Je viens d'y semer du colza.

Jakob a trouvé la cassette qu'il cherchait, c'est "A Nightingale Sang In Berkeley Square". Il la met.

TOMAS. — Oui, c'est comme si c'était hier... Non pas hier, mais il y a quelques semaines. Tu étais le plus rapide, tu étais champion régional de *cross country* (*il rit un peu*) Il ne t'est jamais venu à l'esprit, un seul instant qu'un jour, dans le futur, on serait assis ensemble, comme ça, en parlant. Que moi, j'aurais touché le fond que je ne possèderais plus rien. Ni travail ni argent ni famille rien.

NILS. — Non, mais tout s'arrangera.

TOMAS. — La vie est bizarre (*petite pause*) Ce qu'on est à l'intérieur... on n'y peut pas grand-chose. C'est uniquement l'extérieur qui change.

NILS. — Ce n'est pas seulement le temps... Tout change.

TOMAS. — Tout change et les meilleures choses périclitent. Tutto ritornerà un giorno.

NILS. — Le temps passe vite.

TOMAS. — Ce n'est pas le temps qui passe vite, c'est la vie. Et ton père, l'esclave, il vit toujours ?

ANNA. — C'est Ben Webster, "Gone With The Wind"

JAKOB. — Il fait tellement de pauses qu'il me doit des journées entières.

HARALD. — Je t'aime.
Muller et Harald répètent la même phrase.

MULLER. — Montre-le alors.

PUCE, *elle parle de la musique.* — Oh, c'est si beau... C'est seulement quand vous êtes là que j'ai la possibilité d'entendre de la musique...
Puce prend le bras de Jakob et Jakob prend le bras d'Erik pour qu'il ne prenne pas le combiné du téléphone, Erik prend le bras d'Anna et Anna tend son bras pour trouver quelqu'un qui n'est pas là.

JAKOB. — Ne téléphone pas maintenant.

ERIK. — Sinon elle viendra nous rejoindre.

ANNA. — Et moi, je suis comme d'habitude, sans personne à mes côtés. *Elle rit.*

PUCE. — Ce n'est qu'un hasard.

ANNA. — Oui, tout le temps... toujours.

MULLER, *elle rentre dans la pièce.* — Il ne faudrait pas commencer bientôt ?

HARALD, *à Nils et à Tomas.* — Tout petit, j'étais une véritable flèche à la course. Je pensais toujours que j'avais couru 100 m, en 8,2 secondes, mais en fait c'était 60 m. On courait toujours 60 m, cela dit j'étais le meilleur de ma classe.

TOMAS. — J'étais dans l'équipe des "Jack Daniel's" à treize ans.

JULIA, *à Muller.* — Je n'aime pas quand papa et maman parlent de ce qui s'est passé avant ma naissance.

NILS. — Tu étais le premier de l'équipe ?

ANNA. — Bon, on prend quel sujet ?

JAKOB. — Les villes.

ANNA. — Ah non ! Mon Dieu, comme c'est triste. Pourquoi pas les couples amoureux de l'antiquité, les psaumes de Grundtvig, ou les romans de Jakob Aurelius, si vraiment il faut faire des charades vivantes.

PUCE. — Tu te lasses si vite quand ce n'est pas toi qui décides.

ANNA. — Je veux seulement décompresser, sentir que tous les gens qui viennent à moi m'aiment, c'est tout ce que je demande... je veux tout oublier, je ne veux plus entendre parler d'amour, je veux être musique, je veux être habillée de vêtements de lumière sans me sentir nue, j'aimerais me draper de ma nudité.

NILS. — Mais qu'est-ce que tu dis, Anna... Ça ne va pas ?

ANNA. — Mais la douleur d'aimer est la seule chose qui compte.

MULLER. — Alors on y va ou on n'y va pas ?

ANNA. — Je ne veux pas que les morts me fassent oublier les vivants.

JAKOB. — Oui, oui, on va commencer. qu'est-ce qu'il est devenu notre grand tableau ?

ANNA. — Je l'ai vendu.

JAKOB. — Je croyais que c'était le mien.

ANNA. — Non, ce n'était pas le tien.

JAKOB. — Tu l'as vendu ? Bordel de merde ! qu'est-ce que tu veux dire ?

ANNA. — Ce n'était pas ton tableau. j'avais besoin d'argent pour refaire le toit du garage.

JULIA. — Ça sonne ! Je réponds ?

JAKOB. — Je ne comprends pas.

ANNA. — Tu as eu le piano à queue.

NILS. — Précise bien que tu es chez Anna, ne dis pas que tu es chez toi.

JAKOB. — Mon Dieu... Ce tableau valait au moins quatre fois plus.

ANNA. — Pas du tout. Les prix ont énormément baissé. J'aurais déjà dû le vendre il y a deux ans.

MULLER. — Arrêtez de vous bagarrer pour de l'argent maintenant.

JAKOB. — Pas du tout, je suis seulement choqué. Bon ! Ça confirme ce que je savais déjà. Laissez-moi commencer. J'adore être le premier.

ANNA. — Voilà qui est réglé.

JULIA. — Il y a une dame au téléphone. Je crois que c'est ta maman, Muller.

MULLER. — Elle veut me parler ?

JULIA. — Non, elle veut parler à Jakob. Elle

³¹ Le texte suédois nomme l'artiste. Il s'agit de Kylberg (1878 — 1952.), peintre moderne et radical; paysagiste à tendance mystique.

voudra sûrement te parler après, Muller, mais d'abord elle voudrait parler à Jakob. Elle a demandé à parler avec Jakob.

JAKOB, *l'air de rien*. — Je ne veux pas mourir (*pause*) Je ne veux pas mourir. Allô ! Oui, c'est moi (*pause*) Quoi ? Non, je n'ai pas eu le temps. Je ne suis arrivé qu'avant-hier et j'ai été débordé (*pause*) Oui. Je pensais que je pouvais l'envoyer avec Muller. C'est quand même mieux si elle l'emporte. Quoi ? (*pause*) Mon Dieu, mais ce n'est pas un coursier pour autant. Ce n'est que de l'argent. Ce n'est qu'un symbole, et non pas une preuve d'amour et d'existence.

NILS. — Fin de semaine. Ça se sent dans l'air que c'est la fin de la semaine.

ERIK. — Oui, c'est la fin de la semaine... c'est comme un psaume. C'est comme un psaume d'été.

JAKOB. — Mettons l'argent à l'abri de ses doigts.

ERIK. — C'est le chant du soir du rossignol.

NILS. — Il y a beaucoup de rossignols dans le pré à côté de la baie.

JAKOB. — Oui, j'entends que c'est ton avis, mais que veux-tu qu'on y fasse ?

PUCE, *citation poétique*. "Tout est caressé par des mains distantes."

JAKOB. — Oui, je suis en pleine forme.

ERIK. — C'est un poème ?

PUCE. — Ça aurait pu l'être.

TOMAS, *entre*. — Bonjour Anna.

ANNA. — Bonjour toi.

TOMAS. — Il y avait longtemps.

NILS. — Oui, les week-ends ça fait du bien après une longue semaine de travail.

TOMAS. — Je ne pensais jamais te revoir.

JAKOB. — Le vingt sept.

ANNA. — On ne se débarrasse pas de moi comme ça. Je colle à l'âme.

PUCE. — Les vagues se calment.

TOMAS. — J'ai souvent pensé à toi. Souvent. C'est irréal de te revoir...

ANNA. — Oui, on change.

TOMAS. — Tu crois ?

ERIK. — Père râtelait.

MULLER. — Tu n'évolues pas, moi si.

ERIK. — Le vent caresse les blés, comme une paire d'yeux caresse un vieux livre.

TOMAS. — Tout le monde pensait que Erik et toi, vous feriez un couple. En tout cas Erik le pensait. Mais c'est vers moi que tu es venue, dans le noir, après cette fête, quand je ne savais plus quoi faire de ma vie. Tu m'as caressé la nuque.

NILS. — Qu'est-ce qu'il râtelait ton père ? Oui, la cour d'école bien sûr. Chaque samedi soir, il râtelait toute la cour.

JAKOB. — De toute façon je te donne beaucoup plus que la pension alimentaire ! Je viens de dépenser deux mille couronnes de vêtements pour Muller, ce mois-ci...

TOMAS. — Pourquoi pas nous ? Si tu n'avais pas changé d'avis j'aurais pu avoir un enfant en Suède.

JAKOB. — Comment ça c'est mon affaire ?... Elle avait l'air d'une mendiante...

TOMAS. — Une raison de rentrer chez moi. J'aurais eu quelqu'un pour qui rentrer.

JAKOB. — Non, elle ne voulait pas du tout...

ANNA. — C'est ça qui a détruit ma vie, ce moment avec toi.

TOMAS. — Pardon. Pardonne-moi.

JAKOB. — Dès qu'elle passe quelques semaines avec toi, elle a l'air complètement dingue... Je ne sais pas ce que tu fais avec ses fringues... Moi, je travaille 18 heures par jour pour que ma fille ait un peu de culture et un peu de classe et chaque fois que je la vois, elle te ressemble de plus en plus. Voilà c'est comme ça ! Et comme tu ne peux pas attendre une semaine... je n'ai pas eu le temps... C'est à Muller cet argent ! (*pause*) Ne me dis pas qu'il n'arrachera pas tes maudites dents si tu n'as pas l'argent dans ta gueule ! (*pause*) Je m'en fous ! (*pause*) Je ne veux plus que tu me parles sur ce ton ! Tu comprends ! (*pause*) Mais elle est là. Tu ne veux pas lui parler. (*pause*) T'es si anéantie que tu ne peux même pas lui dire bonjour. (*il donne le combiné à Muller*) Tiens... Maman.

MULLER, *calmement*. — Je l'avais déjà compris par ce regard tendre dans tes yeux (*elle prend le combiné, elle sourit*) Salut maman.

JAKOB, *il sort de la pièce*. — Voilà tu as ta Greta et moi j'ai la mienne...

ERIK. — Et Agape, c'est fini ?

MULLER. — Ce n'est pas ma faute si vous ne pouvez pas vous parler comme des personnes autonomes.

ANNA. — Vous vous querellez encore pour de l'argent ?

MULLER. — La symbiose ça vous va, non ?

JAKOB, *avec agressivité*. — Évidemment je ne me querelle pas pour de l'argent !

MULLER. — C'est votre manière de communiquer,

non ?

ANNA. — Tu te fâches toujours quand il s'agit d'argent.

MULLER. — On va jouer aux charades vivantes.

JAKOB. — Moi, ah bon ?

MULLER. — Des charades vivantes pour adultes.

PUCE. — Ah oui, c'est un souci.

MULLER. — Ne pleure pas. On se verra jeudi, tu viendras me chercher à bicyclette ?

JAKOB. — Attends ! J'ai encore un truc à lui dire.

ANNA. — Laisse-les ! Elle a besoin de sa maman, elle est en âge de la quitter. Elle a encore besoin d'elle.

PUCE. — C'est peut-être un problème pratique.

ANNA. — De toute façon on peut transformer tout en demande pratique.

JAKOB. — J'ai seulement une chose à lui dire (*il prend le combiné*) C'est encore moi. Tu sais dans le fond je te suis reconnaissant, non c'est sans ironie, je te suis reconnaissant de toutes les cruautés que tu as réussi à nous infliger à Muller et à moi (*petite pause*) Je ne crois pas que tu réalises à quel point je suis humble en disant ça... Non pas avec compréhension, avec sincérité. Tu ne mesures certainement pas toutes ces fois où je n'ai pas pu la voir, même si c'était planifié des semaines à l'avance, parce que toi, tu lui avais mis des âneries dans la tête, et bien c'est grâce à ça que j'ai réussi à mieux travailler. Tu as su maintenir la douleur vivante en moi... et l'assurance que j'avais une raison de vivre, plus importante encore que moi-même. Bref... avec tes grandes et petites mesquineries tu as fait de moi un meilleur auteur. Merci Erika, de ne pas m'avoir laissé le choix. C'était une compensation en attendant ma fille.

MULLER. — Calme-toi, papa.

JAKOB. — Je dis ce que je pense. (*Sur la cassette d'Anna on entend les voix de Marlon Brando et Jean Simmon chanter "Your Eyes are the Eyes of Woman in Love".*)

TOMAS, à Muller. — C'est marqué quoi sur ton T-shirt ?

MULLER. — C'est marqué : Montmartre jazz-club

ANNA. — Oui, une fois quand tu étais petite, on a fait un tour dans cette boîte. Tu avais adoré. Tu t'en souviens ? (*à Jakob qui sort.*) Tu ne piges pas que tu apportes de l'eau à son moulin quand tu n'assures pas la pension alimentaire.

JAKOB. — J'assure !

MULLER. — Non tu n'assures pas papa... Maman devait payer une facture de dentiste et elle n'avait pas d'argent.

JAKOB. — Des conneries ! Ta pension alimentaire ne devrait pas couvrir ses factures de dentiste.

ANNA. — Ah ça c'est une réplique typiquement masculine. Masculine et intelligente.

MULLER. — Maman et moi, nous décidons ensemble.

ANNA. — Je dois dire que je comprends Erika.

JAKOB. — Évidemment.

ANNA. — Tu as toujours été négligent avec l'argent. Au moins une fois par mois ça te provoque une hémorragie cérébrale.

JULIA. — Est-ce que tu sais que Muller a une poche sur le ventre ?

ANNA. — Tu ne comprends pas l'importance de recevoir le fric en heure et en temps surtout quand on a des factures à payer. Tu n'as pas besoin d'y penser, tu es seul en ménage. Tu dépenses des milliers de couronnes pour tes loisirs, tu achètes des livres et des vêtements, pour des sommes faramineuses. Erika a sûrement compté sur la pension en fin de mois. Le loyer, tu le payes à temps non ? C'est pareil, quand on fait les courses, on achète tout en même temps, c'est plus économique de prendre dix rouleaux de papier toilette qu'un petit rouleau de merde de temps en temps. Tu es quand même bizarrement radin... tu crois vraiment que tu dépenses moins comme ça. Je trouve gênant de faire des réunions au sommet pour discuter de la taille d'un tube de mayonnaise.

JAKOB. — On dirait maman à te voir et à t'entendre.

ANNA. — Je ne comprends pas.

JAKOB. — Non, mais c'est comme ça, la ressemblance est effrayante.

ANNA. — Je gagne moins que toi et pourtant j'ai toujours mon frigo plein. Chez toi, on trouve peut-être un vieux pot de confiture de 1989 et un petit morceau de fromage, mais comment peux-tu vivre comme ça ? Comme un rat ?

JAKOB. — Si t'arrêtes pas, je rentre chez moi.

ANNA. — Alors, je vais arrêter. J'arrête toujours quand on me menace.

JAKOB. — Vraiment. Ce n'est pas une menace.

ANNA. — Si partir n'est pas une menace alors ! Tu ne m'as même pas donné ton livre "Nostalgie".

HARALD. — Qu'est-ce que tu fais quand tu n'étudies pas ?

ANNA. — J'ai tellement envie de le lire.

MULLER, *elle réfléchit*. — Je cherche quelque chose.

ANNA. — J'aimerais savoir de quoi elle est faite ta nostalgie.

MULLER. — Je prends des cours d'aérobic. *elle rit.*

HARALD. — Qu'est-ce que tu cherches ?

MULLER. — Je me suis dit que ce soir tu me demanderais ce que je faisais et je pensais répondre que je cherchais Dieu, mais je ne savais pas si j'oserais, je me suis dit que peut-être tu me trouverais complètement folle ou... *elle rit.*

HARALD. — Non, pas du tout (*petite pause*) Comment tu cherches Dieu ?

MULLER. — Je lis, je lis beaucoup. "A Course in Miracle".

TOMAS, à Nils. — Je crois que je serais capable de te battre maintenant.

NILS. — Ah bon. Tu crois ? Où ça ?

HARALD, à Muller — C'est quoi ton vrai nom ?

MULLER. — Florence .

TOMAS. — Sur une course de cent mètres. Aujourd'hui, je serais plus rapide que toi.

NILS. — Oui, c'est possible. D'un autre côté j'en doute.

MULLER. — Je suis la fille de la fille de la deuxième épouse de Malraux, Clara. Tu lis Malraux ?

HARALD. — Oui, tout le temps.

TOMAS. — Nils. Je t'ai toujours beaucoup apprécié.

GRETA, au téléphone. — Pourquoi n'est-il pas satisfait de notre vie ?

NILS. — Oui, moi aussi je t'ai beaucoup apprécié.

MULLER. — Je n'ose pas rester ici.

NILS. — Je t'apprécie toujours.

TOMAS. — Tu as toujours été le même.

NILS. — Évidemment. Qui pourrais-je être d'autre ?

TOMAS. — Et quand j'étais petit... C'était toujours vous, Erik et Jakob qui étiez ensemble puisque vous étiez les plus grands, et moi je trottinai derrière... Je vous suivais quand vous partiez à l'aventure. Parfois vous me laissiez venir. Parfois, vous aviez pitié de moi... vous étiez miséricordieux... parfois... vous auriez dû continuer. Mais vous n'étiez pas avec moi au Congo. Là, j'y étais seul.

ANNA. — Non, rien n'est comme avant. Il faut être joyeux ensemble. On avait l'habitude d'être joyeux .

PUCE. — Je suis joyeuse. Autant que j'en suis capable.

TOMAS. — Mais ce n'est pas ce que je voulais dire.

Non, je voulais dire que lorsque j'étais petit...

PUCE, elle prend son verre. — Il n'y a plus de vin.

TOMAS. — Vous savez bien comment c'était chez nous. Toujours silencieux, et froid en dépit de notre chaudière, la première de la contrée. Il était social-démocrate de la vieille école. Tout devait rentrer dans les règles, comme en religion. Notre père était une bible sans Dieu et nous imposait une vie morne et lugubre. Nous étions prédestinés menteurs, voleurs ou pêcheurs, à dompter dès le premier jour. A table, le silence était si pesant qu'il m'est toujours difficile de manger en compagnie des autres, mon ex peut le confirmer. Le nombre de fois où j'ai été obligé de prendre un verre pour pouvoir supporter de dîner avec mon ex-famille et mes ex-enfants. C'est étrange non ? Je ne me plaisais pas chez moi. Je rentrais uniquement par obligation. Je raccompagnais les autres chez eux, je mangeais chez eux et j'essayais d'y rester le plus longtemps possible. Je me souviens de bien avoir aimé votre maison, j'adorais l'ambiance chaleureuse qui régnait dans votre cuisine où les gens bavardaient et plaisantaient et ta mère toujours si joyeuse et gentille. Il y avait de la place pour tout le monde autour de la table même si les assiettes restaient vides. C'était un vrai foyer, chaleureux et joyeux...

NILS. — Oui c'est vrai. C'était un bon foyer.

ANNA. — Ça l'est toujours. Puce. Tu as une femme qui remplit la maison de joie et de chaleur. Qui ne t'envierait pas ?

MULLER. — Tout le monde disparaît. Avant d'avoir vécu ses dix sept ans, on a déjà dit adieu à trois cent quatre vingt dix sept personnes de confiance.

NILS. — Nous essayons de nous occuper de ma mère tant que nous en avons encore la force. Je m'inquiète de savoir qui s'en occupera le jour où nous ne pourrons plus assurer.

JULIA. — Quand vous serez vieux, je m'occuperai de vous. Si, j'insiste ! Mais faudra m'obéir.

PUCE. — Oui, oui, c'est cela.

JULIA. — J'en serai capable. Je sais faire plein de choses maintenant. Je sais faire des "bouchées à l'araignée" et j'ai programmé toutes les chaînes du câble. Bordel de merde faut que je me lève.

NILS. — C'est très bien Julia.

JULIA. — Il y avait une fille au foyer qui était sourde et ils disaient tous qu'elle était débile, mais elle s'est trouvé un boulot à l'aéroport. (*à Muller pour clarifier*) Elle était sourde... Les avions (*elle imite le son de l'avion*) Tu ne piges pas ? t'es naze ou quoi ? Elle a bien assuré, mieux que les entendants, eux, ils se sont tous tirés. C'est un fait.

NILS. — Oui c'est réconfortant de trouver sa place dans la vie.

JULIA. — Mais les gens ne regardent que la tête, le visage c'est la première chose qu'on voit puisque la figure vient en premier.

NILS. — Tu te marieras avec un bon paysan.

JULIA. — Ils sont si lents, j'ai besoin de quelqu'un de beaucoup plus rapide.

PUCE. — Justement (*Julia lui saute dessus*) Arrête ! Tu m'épuises ! (*elle s'en va*). Pourquoi n'ai-je pas eu une enfant ordinaire ?

JAKOB. — Laissons tomber les charades vivantes.

TOMAS. — Il t'aime.

ERIK. — Qui ?

TOMAS. — Jakob. Tu ne le savais pas ?

ERIK. — Jakob ?

TOMAS. — Il t'aime, tu ne le savais pas ?

NILS. — Le livre que tu as écrit est affreux. Si ton père et ta mère étaient encore en vie, ils se seraient retournés dans leur tombe !

HARALD. — Des charades vivantes... A notre âge

PUCE. — C'est comme ça. C'est comme la vie

NILS, *il regarde sa montre*. — C'est bientôt l'heure de la traite.

PUCE. — C'est vrai.

TOMAS. — Io sono il signore della notte. Je suis le seigneur de la nuit.

ANNA. — Et le feu ! Vous n'allez pas tous partir sans avoir vu le feu s'allumer ! Mais qu'est-ce que vous avez tous ! Et moi qui pensais que cette soirée serait aussi belle que celle de l'année dernière.

JAKOB. — "Nous sommes tous les invités d'une fête qui ne nous aime pas. Elle laisse soudainement tomber son masque..."

ANNA. — C'est toi qui ne t'aimes pas ! Tu ne t'es jamais aimé.

JAKOB. — Tranströmer... Pas "soudainement..." "enfin".

ANNA. — A force de côtoyer les malades et les pauvres incapables tu es devenu l'un d'eux.

JAKOB. — "Nous sommes des bêtes sauvages enfouies dans la neige". C'est de moi.

ANNA. — Oui, c'est vrai... Excuse-moi de te le dire mais c'est la vérité.

JAKOB. — Au contraire. Je vois plus de vie aux urgences que dans le métro. Même les poitrines des morts se soulèvent comme s'ils voulaient inspirer une dernière fois. Là-bas, dehors, les hommes ont cessé de respirer.

ANNA. — Oui, ça sera sûrement utile pour ton écriture (*elle se retourne agressivement et agite les bras dans l'air*) Je ne peux plus le supporter (*elle se lève*) Ce n'était jamais comme ça avant. Je ne comprends rien. *Sort à gauche, s'assoit sur un rocher, et regarde la mer.*

TOMAS. — Il n'écrit que sur lui-même.

ERIK. — Qui ?

TOMAS. — Il disait qu'il écrivait seulement sur les personnes qu'il aimait

PUCE. — C'est la fatigue. *Elle répond à Anna.*

NILS. — Bon, on rentre.

JAKOB, *il inspire*. — Vous l'avez senti ? Quand elle a remué ses bras, elle a soulevé le parfum des chèvrefeuilles, toute la cour en est embaumée.

JULIA. — Je ne veux pas rentrer chez moi. Je veux être joyeuse. Je veux niquer et tirer sur la bite de Tomas.

Coupe dans le temps, tous les emplacements des personnages sont changés.

TOMAS, à Jakob. — Je peux passer un coup de fil ?

JAKOB. — Bien sûr... Mais pas à New York

ANNA. — Il appelle où il veut, il est chez moi

TOMAS. — New York, non, non pas New York. *Il entre dans la maison.*

HARALD, *il va s'asseoir près de Muller*. — Oui... (*il cherche dans la poche de sa veste*) Je croyais qu'il me restait des cigarettes. Tu m'en offres une ?

MULLER, *sans le regarder*. — Tu veux que je t'en roule une ?

HARALD. — Tu sais le faire... Alors fais-le... C'est quoi comme tabac ?

MULLER. — Je ne sais pas. Je l'ai récupéré sur les tables de café à Venise

HARALD. — Pourquoi tu ne me regardes pas ? Tu ne m'as pas regardé de toute la soirée.

MULLER. — Je lèche ?

HARALD. — Oui. Absolument... Tu n'aimes pas me regarder ?

MULLER. — Si.

HARALD. — Vraiment ?

MULLER. — J'aime te regarder

ERIK. — Je peux m'asseoir ?

MULLER. — Je te regarderai à m'en user les yeux.

ANNA. — Bien sûr, où tu veux *Elle pleure.*

ERIK. — Alors, je veux être près de toi (*pause*) Tu veux quelque chose ?

ANNA. — Rien... Mon bonheur à nouveau.

JAKOB, *il se retourne et il aperçoit Muller.* — Salut Muller.

MULLER, à Harald. — J'aimerais que tu sois mon objet transitionnel. Salut, Papa

JAKOB. — Je t'aime.

MULLER. — Je t'aime

JAKOB. — Ça va ?

MULLER. — Super (*pause*) Papa, toi et moi, nos parents étaient vraiment pas terribles.

JAKOB, *il lui tend la main.* — Viens.

PUCE. — Laissons-la tranquille là-bas. Faut s'occuper du feu, non ?... Et brûler tous nos péchés.

NILS. — T'as des péchés toi ? Ça doit être des péchés que je ne connais pas.

PUCE. — Mes péchés ne peuvent pas être brûlés. (*elle soupire*) J'ai une sensation étrange ce soir.

JAKOB. — Muller...

NILS. — Quels péchés ?

PUCE. — Je plaisantais.

ERIK. — Anna (*longue pause*) Ça va ?

JAKOB. — Viens par là un instant. Je voudrais te parler.

NILS. — Tu as l'air bien mélancolique... ?

ANNA. — Un seul Aurelius suffit à cette terre.

PUCE. — Va la voir

MULLER. — Laisse-moi y aller. *Elle va vers Jakob.*

JAKOB. — Tu es devenue trop grande pour t'asseoir sur mes genoux, c'est effrayant

ERIK. — Anna (*pause*) Ça va, tu as l'air fatigué. Tu travailles trop. (*pause*) Tu ne veux pas faire quelques pas.

ANNA. — Non. Je ne veux rien. Pas encore.

JAKOB. — Tu sais à quoi je pense ?

MULLER. — Non. A quoi penses-tu ?

JAKOB. — Non, je pensais... Tu ne peux pas venir t'asseoir ici ? Je ne te vois presque jamais. Tu es toujours sur le départ.

ERIK. — Tu viendras me voir au musée...

ANNA. — Quel musée ?

ERIK. — Tu sais ce que je veux dire. J'ai des objets au musée que tu ne peux trouver ailleurs. *Anna rit.*

JAKOB. — Comment se fait-il que tu ne dormes plus

chez moi ? Ça va bientôt faire un an. Pourquoi ?

MULLER. — Je ne sais pas. J'aimerais faire du japonais à la Sorbonne.

JAKOB. — D'accord. Et puis tu dormiras chez moi.

NILS. — Ça fait du bien d'entendre le rire d'Anna. Elle a un rire comme personne d'autre.

PUCE. — Nous n'avons pas souvent l'occasion de rire. A part de ta mère.

MULLER. — Je ne dors pas tellement bien chez toi... Qu'est-ce que tu voulais dire ?

PUCE. — Ou l'occasion de pleurer.

JAKOB. — Non. J'entretiens toujours ce rêve que tu resteras auprès de moi. Je sais que ça te ferait du bien. Ça te plairait. Je te présenterais à des gens très intéressants.

MULLER. — Tu ne vois jamais personne.

JAKOB. — Si tu venais habiter chez moi, j'inviterais des gens. Je serais si heureux et toi aussi je le sais. Le résultat de ma vie, c'est que je te perds un peu plus chaque mois... A la vitesse de la nuit... J'aimerais garder un peu de temps pour tout ce qu'on a pas pu faire.

ERIK. — Anna.

ANNA. — Je viendrai voir ton musée un de ces jours.

ERIK. — Ça me fait plaisir. Je suis plus à mon avantage quand je fais des visites guidées.

MULLER. — Faut aussi que je reste avec maman. Elle a besoin de moi.

JAKOB. — Oui. Mais pas plus que moi.

ERIK. — C'est notre... héritage... et notre nature. Savoir expliquer notre nature pour que ne devienne pas grotesque le fait qu'elle ait accouché de l'être humain.

JAKOB. — Elle a besoin de toi pour des raisons névrotiques, moi j'ai besoin de ton amour.

ERIK. — C'est pas facile d'être un homme, mais il faut essayer, n'est-ce pas ? Ça va Harald et toi ?

ANNA. — Non.

ERIK. — Ah bon ! Harald ça va pas et moi non plus. C'est dans notre faiblesse que nous trouvons notre accomplissement. Quand on est aussi faible que son prochain on devient fort.

ANNA. — On meurt, sans que personne n'y prenne garde.

PUCE, *elle crie.* Et si on allumait le feu ?

ANNA. — Oui allons-y. Ce sacré feu de merde.

JAKOB. — Je pourrais venir m'installer ici. Un

médecin de province, qu'est-ce que tu en dis ?

NILS. — Je me demande si ce n'est pas un peu trop sec pour allumer le feu. *Anna se lève.*

ERIK. — Attends.

ANNA. — Non, ce n'est pas nécessaire.

ERIK. — Si ! Je t'aime.

HARALD. — J'ai envie de me baigner.

MULLER. — Tu le répètes chaque été. C'est impossible.

JAKOB. — Pourquoi ?

MULLER. — Je ne pourrais pas vivre ici. Je veux faire des études. Toute mon existence est à Stockholm, mes copains, mes loisirs. Ibsen disait toujours : "Il faut vouloir le devoir."

JAKOB. — Oui.

ERIK. — Je t'aime

PUCE. — Je sens que le vin me réchauffe les sangs. *(elle tend sa main vers Nils)* C'est agréable ?

ANNA. — Hier, en rangeant mes jouets et livres que Julia avait ressortis, j'ai retrouvé mon ancien album de poésies. Vous y aviez tous écrit un petit vers. Vous souhaitiez bonheur, argent, paix sur terre, et que je vous garde un " tabouret dans la maison de mes pensées "... Tous sauf Jakob qui, lui, se souhaitait de l'intelligence.

ERIK. — Je suis obligé... Tous les étés, je suis obligé de le faire.

ANNA. — Fais vite, Greta arrive

ERIK. — Je la déteste ... nous n'avons plus rien en commun.

JAKOB. — Muller

ERIK. — Oui, J'ai essayé de la secouer, de la remuer, de la libérer de l'esclavage de son âme... Je ne sais plus.

JAKOB. — Je réalise que tu ne vivras jamais chez moi. Tu es grande maintenant. Pardon.

ERIK. — Je croyais qu'elle serait possible à éduquer.

ANNA. — Viens, faut allumer le feu...

ERIK. — Tu sais que c'est toi que j'aime. Je t'aime depuis notre enfance quand je portais ton petit cartable, tu te souviens ? Il était en plastique à carreaux.

ANNA. — Oui, oui, oui... Il y a si longtemps. C'est une obsession chez toi .

ERIK. — Suis-je si ridicule ?

ANNA. — Tu n'es pas ridicule, mais tu es... Je ne sais pas ce que tu es. Greta !

GRETA. — Père et mère veulent que tu rentres.

HARALD. — Je ne veux plus jouer. *Erik prend une photo d'Anna.*

GRETA. — Pourquoi tu ne me prends pas en photo ?

JULIA. — Non bien sûr. Il ne te reste plus de roi.

GRETA. — Un jour tu regretteras peut-être de ne pas avoir de souvenir de moi.

JULIA. — Maman, Puce, ma pucette ! je vais m'asseoir dans la vieille voiture pour réfléchir un peu.

GRETA. — Je veux que tu me prennes en photo.

JULIA. — Sur la mort.

ERIK. — Tu veux que je te prennes en photo quand tu pleures ?

PUCE. — Allez, on allume le feu !

GRETA. — Oui et alors ? Ça fait quatre ans que je pleure.

ERIK. — Laisse-moi tranquille. Je ne supporte plus ta vue.

GRETA. — Je sais. Inutile de le dire. Tu n'as jamais pu me supporter.

JAKOB. — Bonsoir Greta. Tu viens d'arriver ? *(à Erik)* Faut peut-être que tu rentres ?

ERIK. — Non, pas du tout

GRETA. — Non. Il n'a qu'à rester ici, vous verrez bien si c'est tellement amusant à la longue.

ERIK. — Ça veut dire quoi ?

GRETA. — Gardez-le

Anna va s'asseoir sur le ponton, à droite.

ERIK. — — Je fais ce que je veux.

JAKOB. — Muller... Viens... Descendons à la plage.

GRETA. — Vous l'avez eu, vous avez gagné. Anna et toi

JAKOB. — " Un vent embaumé sèche mon habit ..."

ERIK. — Arrête de dire des bêtises.

GRETA. — Ça fait vingt ans que tu me répètes que je suis bête.

ERIK. — Oui. Je ne peux tout de même pas mentir.

GRETA. — Oui, bien sûr, que je suis bête, je suis complètement stupide. Je n'y comprends rien à toutes vos bizarreries. Mais je fais des tas de choses bien. Les choses utiles de la vie. Ça me suffit. Ça ne te suffit peut-être pas mais ça ne te donne pas le droit de me traiter d'imbécile. Figurez-vous que je

n'ai aucune envie d'être comme vous. Je suis fière d'être celle que je suis. Je suis un être humain normal. Au moins chez moi rien n'est anormal. Mais vous vous êtes tous anormaux !!!

PUCE. — Calme-toi Greta.

GRETA, *Greta bouscule Jakob et elle essaie de le frapper.* — Et toi, tu n'as jamais pu me supporter surtout depuis que je t'ai piqué Erik ! Vous vous croyez les propriétaires de tout, comme si vous étiez supérieurs aux autres. (*Harald s'en va en dansant avec Julia vers Anna*). Mais ce n'est pas vrai, vous vous imaginez que vous êtes mieux, plus beaux, plus intelligents que les autres ! On dirait la cour royale qui débarque en carrosse tous les étés. (*à Jakob*) Lui, il a tout fait pour qu'Erik et moi, on ne se mette pas ensemble. La première fois que nous nous sommes enfin retrouvés seuls, dans ma chambre de la maison communale, lui, il a escaladé la gouttière et s'est collé au carreau pour nous emmerder, il était tellement jaloux de moi ! Mais il est tombé et s'est explosé la gueule dans la cour en hurlant.

JULIA. — Je ne penserai pas à la mort. Je penserai plutôt à la paix mondiale.

PUCE. — On t'entend jusqu'au village voisin.

GRETA. — Oui, c'est ça mêle-toi de tes oignons, tu n'es vraiment pas la meilleure personne pour me donner des leçons. Attention je te connais trop bien.

PUCE. — Ah bon...

GRETA. — Je connais ta vraie personnalité

PUCE. — Ah bon... C'est bien...

GRETA. — Tais-toi, boucle-la. T'as pas honte.

NILS. — Si tu ne te calmes pas tu vas exploser.

GRETA. — Ta gueule !

NILS. — Greta, tu es comme une Cocotte-minute.

GRETA. — Oui, c'est ça et toi tu es le rigolo du village !

NILS. — Ah bon ? Le rigolo ? C'est plutôt sympathique !

GRETA. — Ton crâne est tellement bourré de foin que tu ne remarques même pas que ta propre femme se barre de la maison dès qu'elle peut pour le rejoindre lui là ! Parce que tu ne le sais pas hein, qu'elle s'envoie en l'air avec l'autre et en plus derrière ton dos, ta propre femme et ça... !

NILS. — Mais bon dieu, qu'est-ce que tu racontes ?

GRETA. — Tu n'es même pas au courant de ce qui se passe dans ta propre maison.

NILS. — Fais très attention à ce que tu dis.

GRETA. — Moi ? Pourquoi ? C'est tes amis qui devraient faire attention . Ils sont peut-être porteurs du sida ou d'une autre saloperie mortelle. Ils détruisent tout sur leur passage !

ANNA. — Et nous, on essaie de respirer.

JULIA. — Elle est malheureuse. Ça rend méchant.

NILS, *à Puce.* — De quoi elle parle ? Pourquoi elle dit ça ?

PUCE. — Tu sais bien comment elle est.

HARALD. — Quoi ?

JAKOB. — Ce n'est pas vrai. Tu comprends bien. Même dans son sommeil, elle est incapable de dire la vérité.

ANNA. — Et nous, on essaie de respirer.

NILS. — Je ne sais pas ce qu'elle dit.

HARALD. — Ça va ?

GRETA. — Dès qu'il arrive, elle lui court après comme une chienne en chaleur.

ANNA. — C'est terrible.

ERIK. — C'est de la jalousie

HARALD. — Ah bon !

GRETA. — Je ne suis pas du tout jalouse ! Je n'ai aucune raison de l'être, je me porte beaucoup mieux sans vous.

JAKOB, *il prend Nils dans ses bras.* — Ne t'occupe pas d'elle. On se connaît tous depuis tout petit. Tu me connais bien. Puce et moi, nous ne sommes que des amis d'enfance.

GRETA, *à Erik.* — Je ne veux plus jamais te revoir ! Ne reviens plus à la maison, tu ne franchiras jamais plus le seuil de Rosenhill ! Ni toi ni Tomas !

ERIK. — Je rentre quand je veux.

GRETA. — Sûrement, sûrement, mais pas à Rosenhill ! C'est ma maison !

ERIK. — Ta maison ?

GRETA. — Oui, l'acte a été établi à mon nom !

ERIK. — En ton nom ? De quoi tu parles ! Cette maison, je l'ai héritée de mon père !

GRETA. — Mais l'acte a été établi à mon nom, pour les enfants souviens-toi ! Pour que Tomas ne puisse rien réclamer !

HARALD. — Elle n'a pas le droit de faire ça.

JAKOB, *à Nils.* — On se connaît depuis l'enfance. Quand on se voit, on ne parle que de livres et des événements de l'année. Ne t'occupe pas de cette bonne femme.

ANNA. — Je ressens aussi une grande tendresse, oui c'est vrai.

NILS, *à Puce.* — Elle tient ça d'où ?

HARALD. — Quoi ?

PUCE. — — Je ne sais pas.

ANNA. — Je ressens une tendresse et, en quelque sorte, j'ai pitié de nous.

NILS. — Tu ne sais pas ?

HARALD. — Pourquoi as-tu pitié de nous ?

PUCE. — Non, je ne sais pas.

ANNA. — Je ne sais pas. Je l'ai ressentie aujourd'hui.

HARALD. — Ça va mieux ?

ANNA. — — Quoi ?

GRETA. — C'est ma maison !!!!!!!

NILS. — Pourquoi elle dit ça alors ?

PUCE. — Eh bien... je ne sais pas.

ANNA. — — Quoi ?

JAKOB. — Il n'y a pas une once de vérité dans ce qu'elle dit

HARALD. — Toi et moi.

PUCE. — Pas une once.

NILS. — Oui... je n'en sais rien...

ANNA. — — Toi et moi ? Je ne sais pas.

PUCE. — Tu ne sais pas ?

NILS. — Je ne sais plus quoi dire. Je croyais que vous vous aimiez comme deux vieux amis d'enfance, et pas d'une autre manière.

ANNA. — J'ai besoin de rester seule... Me retrouver... C'est tout ce que je sais.

PUCE. — Il ne s'est rien passé ! Tu entends, mais tu n'entends pas ce que je te dis ! ?

NILS. — Si, si, j'entends ce que tu dis.

ANNA. — — Je ne sais plus rien.

NILS. — J'entends ce que tu dis. Non, je ne descends pas (à la plage) Je rentre, je rentre traire les vaches.

PUCE. — Je viens avec toi.

NILS. — Oui, il faut que je rentre.

PUCE. — Je viens avec toi.

ANNA. — Transforme-moi en enfant, mon propre enfant.

PUCE. — On parlera plus tard Anna.

NILS. — Bon, je suppose qu'on rentre... Où est Julia ?

PUCE. — Elle nous rejoindra plus tard. Elle se débrouille toute seule.

ANNA. — Transforme-moi...

NILS. — Qu'est-ce que tu en sais ? *Il s'en va.*

GRETA. — C'est ma maison. C'est grâce à moi qu'elle est à nous. Tu n'as rien fait pour m'aider à la décorer. Tu seras beaucoup mieux avec ton frère là-haut dans la vieille baraque. Vous allez si bien ensemble. Je ne veux plus jamais habiter avec toi. Tu peux dire ce que tu veux mais la maison est à moi !

ERIK. — Et les enfants alors ? Ils t'appartiennent aussi ?

GRETA. — Ils se débrouillent très bien sans toi. Ils l'ont toujours fait.

TOMAS, *il parle au téléphone avec l'Afrique.* — Pronto, sono io — come va ? — e il tempo, sta bene — qui fa un tempo bellissimo, l'estate e arrivato

JAKOB. — Sépare-toi de cette vieille peau.

TOMAS. — C'est l'été. Tu m'entends ? Oui, je sais quelle heure il est.

ERIK. — Je ne sais pas quoi faire.

JAKOB. — Fais ce que tu aurais dû faire il y a longtemps déjà. Divorce. Va-t-en. Vis. Les enfants sont grands. Ils se débrouillent tout seuls. Tu peux partir... Tu ne vas pas rester encore trente ans dans la même vieille école ?

TOMAS. — Je voulais te dire que je rentre. Laisse-moi rentrer. Je t'en prie. Je deviens fou. Laisse-moi rentrer.

ERIK. — Où ? Où veux-tu que j'aille ? Que veux-tu que je fasse ? De quoi veux-tu que je vive ? Je suis instituteur, j'ai une bonne place ici — oui, enfin bonne... mais...

TOMAS. — Non, je ne sais pas. — J'étais malheureux. — Je suis toujours malheureux. J'ai été si malheureux que j'en suis devenu malade. — Je suis sobre. — Je n'ai jamais été aussi sobre. *Il pose le combiné.*

Anna soulève une veste de sauvetage modèle deux ans et la serre dans ses bras.

ERIK. — Tu veux que je vienne à Stockholm ? Qu'est-ce que je ferai à Stockholm ? Tu veux que je vive chez toi ?

JAKOB. — Oui, pourquoi pas. J'ai plein de place... Mais fais-le bon sang. Tu n'as qu'une seule vie... Tu ne l'aimes pas.

TOMAS. — Si tu me laisses rentrer, je ne boirai plus jamais. — Je ne peux pas vivre sans toi et les enfants. — Non. — Je me tuerais. — Ça ne fait rien. — Mais si... ! — Je pense à eux tout le temps ! C'est à eux que je pense ! — Non, ce n'est pas vrai.

ERIK. — Ça se passe bien le reste de l'année. — On est assez bien ensemble. Moi, j'ai mes loisirs, mes passions : ma collection et mes livres. Elle, elle n'a que moi.

JAKOB. — Tu ne peux tout de même pas aimer... cette vermine ! ?

TOMAS. — Ils ne vont pas bien — pas bien du tout. Ils font semblant, c'est tout ! — Je ne veux rien savoir !

ERIK. — Je ne peux pas. C'est trop tard.

TOMAS. — Je veux seulement que tu me dises que je peux rentrer. — Je rentre. — Je rentre ou je me tue. Je ... Je ne sais pas comment on dit. Je ne sais pas comment on dit.

ERIK. — Je rentre avec elle. Je crois qu'il vaut mieux qu'on ne se ne revoit plus. Ça ne fait que la rendre plus malheureuse... Et à quoi bon ? Je préfère être malheureux plutôt qu'elle le soit.

TOMAS. — Je me tire une balle dans la tête. J'ai oublié comment on dit. — Je veux seulement que tu le saches.

ERIK. — Le désespoir lui fait plus de mal qu'à moi.

TOMAS. — Vas—y continue à dormir. Dors !

ERIK. — De toute façon, je ne suis rien aux yeux d'Anna.

JAKOB. — Je ne te comprends pas. Tu es un homme libre.

TOMAS. — Tu l'entendras le coup de feu. Je ne sais pas si je dois dire au revoir aux enfants.

ERIK. — Il y a si longtemps. (*il se lève, bagarre, il se dirige vers Greta*) Viens ! On rentre. on rentre maintenant. Au revoir Anna.

JULIA — Moi je m'installerais bien à la vieille pompe à essence, je saurais l'arranger et la décorer — la pompe deviendrait comme un petit sapin de Noël qui scintillerait tout au long de la nuit, les camionneurs s'arrêteraient pour manger une tourte avec de la salade et faire le plein. J'y mettrais des livres et ils les emprunteraient, des livres pour éveiller leurs sens.

JAKOB. — C'est la dernière fois que je te parle. Il se peut que je te vois sur la plage ou en ville, mais je ne veux plus jamais te parler. Tu ne me manqueras pas. Pour moi c'est comme si tu étais morte.

ANNA. — Qu'est-ce que tu dis ?

JAKOB. — Pour toi c'est impossible d'arrêter de dominer les autres, C'est comme si on exigeait d'un chien qu'il arrête de renifler. Si seulement tu parvenais une seule fois dans ta vie à écouter.

ANNA. — Qu'est-ce que tu dis ?

JAKOB. — Alors tu entendrais ce que j'ai à te dire: je ne veux plus jamais te voir ou te parler, pas dans

cette vie. je ne veux plus que tu viennes me voir à la maison de la baie ou que tu essaies de me contacter en ville. Je n'ai pas lu tes lettres, ce n'est donc plus la peine d'en écrire d'autres... Muller pourra passer te voir si elle veut, mais dans ce cas c'est sa décision. Pour ma part, je n'existe plus pour toi.

ANNA. — Pourquoi ? (*pause*) Pourquoi ?

JAKOB. — Bon... pour dire les choses aussi simplement que possible : parce que je le veux.

ANNA. — Tu ne peux pas faire ça. Tu m'assassines ! Tu ne peux pas me faire ça ! Je ne comprends rien ! Qu'est-ce que j'ai fait ?

JAKOB. — Ça me prendrait le reste de la vie de t'expliquer, donc je m'en passerais. c'est une décision vitale.

ANNA. — Tu n'as pas le droit de me faire ça ! Tu n'es pas Dieu ! Tu n'as pas le droit ! (*elle déchire le sac en plastique qui contient les livres et les jette autour d'elle*) Celui-là, c'est le mien espèce de voleur de merde !

JAKOB. — Mais c'est moi qui l'ai écrit.

Il va s'asseoir dans la chaise longue après les adieux à Anna.

ANNA. — Tu coules dans mes veines depuis que je suis petite. Nous étions presque des amoureux. Sans la chair. Ce n'était pas faute de le vouloir. Les seules conversations qui m'ont fait grandir, je les ai eues avec toi. J'ai toujours eu hâte de rentrer chez toi et de te raconter ce que j'avais vu ou pensé. Tu te sens obligé de détruire l'amour et le bonheur pour créer de belles choses. J'espère que Muller te quittera, comme un papillon qui s'envole. Cherche-moi dans ta mémoire, Jakob.

MULLER, *elle rejoint Jakob et s'assoit sur ses genoux.* — Tu crois qu'elle est assez solide ? Je pèse cinquante deux kilos.

JAKOB. — J'allais rassembler mes affaires mais j'ai été pris d'une grande fatigue.

MULLER. — Tu n'as rien à rassembler.

JAKOB. — Soulagé (*il lui caresse la joue et remarque qu'elle est mouillée*) Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es triste mon papillon ?

MULLER. — Non. Quoi ?

JAKOB. — *Mariposa*³². C'est maman ?

MULLER. — Non. Je suis heureuse.

JAKOB. — Es-tu heureuse ? Si heureuse que tu pleures ? Pourquoi es-tu si heureuse ?

MULLER. — C'est comme si quelque chose de terrible venait de se passer... Je suis si heureuse. Je ne peux pas en parler. *elle l'embrasse.*

JAKOB. — Tu ne peux pas tout me dire ?

³² Papillon, en espagnol

MÜLER — Non, je ne peux pas tout te dire.

JAKOB. — Tu peux tout me dire.

MULLER. — C'est trop grand...

Harald comprend que Muller va tout raconter. Il essaie de l'en dissuader en mettant sa main sur la bouche. Anna voit le geste et comprend tout. Harald s'aperçoit que Anna a compris.

JAKOB. — Tu abandonnes tes études ? Non, je ne poserai plus de questions.

MULLER. — Merci. Ah ! La canule s'est décrochée.

JAKOB. — Non ça va. Tu sens comme quand tu étais bébé. Demain, j'attaquerai l'écriture de mon prochain livre. *(Muller se lève)* Je travaillerai à mon grand roman. J'attendais la mort de papa pour commencer, je pensais que ça serait plus facile — cela fait trente ans que j'attends au passage à niveau que le train passe, pour enfin pouvoir repartir... Et une fois le train passé je me retrouve devant le vide et la paralysie. Je réalise que c'est avec papa que je voulais communiquer. Le temps est venu d'essayer. Mon nouveau roman s'achèvera avec ta naissance.

On entend le tonnerre.

JULA — Je t'aiderai à faire la vaisselle, Anna. Tes soirées étaient si amusantes avant, on faisait le ménage et la vaisselle jusqu'à quatre heures du matin, on buvait du whisky, on écoutait de la musique et on parlait... Je pouvais tout te raconter.

Musique. Julia jette en l'air les pétales de fleurs comme au début de la pièce.

FIN